





1883

CANNES

1883

1883

1883

1883

1883

1883



ÉMILE NEGRIN

Ce volume a été typographie  
à Nice  
par l'imprimerie Administrative  
dans le mois de janvier  
1866



LES FLEURS

DE

CANNES



Édition Princeps



PQ  
2276  
N33F5  
1866

A MON PAYS NATAL



SAINTE-HONORAT

Le vent fraîchit, le temps est sombre ;  
Sur les flots on distingue une ombre ;  
Les rocs, frangés d'écume, ont l'air  
De la gigantesque denture  
D'un monstre qui cherche pâture  
Sur l'immensité de la mer.

C'est Saint-Honorat, l'île sainte  
Saint-Honorat, et son enceinte  
De pins nouveaux, et ses tombeaux,

Et ses deux tourelles antiques,  
Et ses vénérables reliques  
Que rendirent un jour les eaux ;

Et ses colonnes de porphyre <sup>1</sup>  
Dont la grandeur n'a pu suffire  
À combattre contre les ans,  
Et son palmier de la légende  
Dont le front tout courbé demande  
Une foi de petits enfants ;

Et les sept mignonnes chapelles  
Où les frileuses hirondelles  
Viennent de loin bâtir des nids,  
Et le cloître, et la vieille église,  
Squelette de muraille grise  
Sur la ronce et la poudre assis. <sup>2</sup>

Pilote, penche sur ta barre,  
Des vergues fais serrer l'amarre.  
Évite la terre des morts :  
Ici tu n'as pas de rivage  
Au sable doux, ici l'orage  
Brise ceux qu'il trouve dehors.

Et pourtant dans ce monastère  
Tant de moines prirent la haire  
Que leur troupe remplit les cieux,  
Et que la nuit leurs blancs fantômes  
Errent drus comme les atômes  
Que le mistral envoie aux ieux. 3

Passe au large avec ta goélette,  
Au large, avant que la tempête  
Te fasse ouïr ses cris stridents.  
Qui sait? Peut-être quelque More  
Comme autrefois attend encore  
Les naufragés, le sabre aux dents.

4 Juin 1865.

---

BREM D'ALGUE

A mademoiselle . . .

Je vais souvent m'asseoir à la Croisette  
Sur les débris du fort de Richelieu ;<sup>1</sup>  
Là les fucus remplacent l'olivette,  
Et de gazon les algues tiennent lieu.

Hier j'y rêvais. J'admirais l'onde amère  
Qui borde au loin les espaces sans fin,  
Seul. Tout-à-coup du pied poussant la terre,  
Je m'élançai vers le trône divin,



Je vis alors sourire les beaux anges ;  
Comme en janvier, aux flancs verts de nos monts,  
Sous le soleil jaunissent les oranges,  
Sous l'œil de Dieu je vis briller leurs fronts. 5

Et je me dis : « Pour goûter plus de fête  
Que ces esprits préférés du Seigneur,  
Que me faut-il ? Le temps que la tempête  
Met à briser le bateau du pêcheur.

Je ne veux point la puissance et la foudre,  
Je ne veux point les prestiges de l'or,  
Ni des lauriers pleins de sang et de poudre,  
Ni le génie à l'immortel essort.

Tout homme en main a sa coupe enivrante  
Où ses yeux croient découvrir le bonheur.  
Moi, je voudrais les baisers d'une amante ;  
Ma coupe à moi sera le fond d'un cœur. »



---

LA CIGALE

---

A Sainte-Beuve

La cigale qui claquette  
Sur le faite  
Du gigantesque olivier,  
Je l'aime autant que la grive  
Fugitive  
Devant l'âpre braconnier,

Où la timide mésange  
Que dérange  
Le simple bris d'une fleur

Ou le pinson qui frigole  
Sur la motte,  
Guétant le grillet coureur.

Cette cigale que j'aime  
Est l'emblème  
De la reine des saisons ;  
Sitôt qu'on l'a pour compagne,  
La campagne  
Va prodiguer tous ses dons :

Les verts légumes, les roses  
Frais-écloses  
Aux baisers des tièdes nuits,  
Les gerbes qu'on voit défaire  
Dans chaque aire,  
Les pastèques et les fruits. <sup>6</sup>

On ne se sent pas bien vivre,  
Si le givre  
Recouvre les tristes champs,  
Si de froid l'ouvrière tendre <sup>7</sup>  
Fait entendre  
Des plaintes au lieu de chants.

Juin et juillet au contraire  
A la terre  
Donnent les longs jours d'été ;  
Or, tant qu'un de ces jours brille,  
La famille  
Brave mieux la pauvreté.

Aussi pour moi la cigale  
Est l'égale  
Du suave rossignol :  
Le fin chanteur nous délecte,  
Et l'insecte  
Prouve la chaleur du sol.

Papillon et sauterelle  
Pliant l'aile  
A midi cachent leurs corps ;  
Elle, à midi plus contente,  
Se tourmente  
A pousser des cris plus forts.

Dans la goutte de rosée  
Irisée  
Est le frais pour le faucheur ;

Mais il est pour la cigale  
Estivale  
Dans la goutte de sueur.

Souvent de la croix de Garde <sup>s</sup>  
Je regarde,  
Assis et rêveur, la mer ;  
Le ciel me darde sa flamme :  
Ma jeune âme  
Se mêle aux silphes de l'air.

A mes pieds la fourmi rode :  
L'ombre chaude  
Des grands pins tout résineux  
Garantit ma tête à peine ;  
Et l'haleine  
Du mistral fouette mes yeux.

C'est alors que la cigale  
Me régale  
De son couplet persistant :  
Elle seule a le courage  
Qu'au bocage  
N'a plus l'oiseau haletant.

Le soir, quand rentrent à Cannes,  
Sur les ânes,  
Les fauceuses du Suquet, "  
Si son chant encore dure,  
Elle assure  
Un lendemain aussi gai.

Et voilà pourquoi je l'aime.  
Je crois même  
Que du poète elle est sœur :  
Comme lui, dans la bruyère  
Libre et fière,  
Elle trouve le bonheur.

Comme lui peu remuante,  
Elle chante  
A son goût, au plein soleil,  
Ou se tait, lorsqu'une mûre  
D'aventure  
Tombe dans le flot vermeil.

Et cigale qui claquette,  
Et poète  
Ont donc même passion :

Dès qu'un doigt méchant la frole,  
L'une vole  
Aussitôt sur un rayon ;

L'autre, s'il perd dans les chaines  
Les domaines  
De sa chère liberté,  
Expire aussitôt de honte  
Et remonte  
Près de la divinité.

12 de juillet 1865.



---

REMEMBRANCE

---

A mademoiselle \* \* \*

**A** la Croisette, sur la grève  
Les flots expiraient tour à tour :  
Et leur voix qui n'a pas de trêve,  
En berçant mon cœur dans un rêve  
M'entretenait de ton amour.

A Saint-Cassien, dans la plaine, <sup>10</sup>  
Le dernier zéphire du jour  
Caressait les feuilles du chêne :  
Et sa rafraîchissante haleine  
M'entretenait de ton amour.



M'entendais crier l'hirondelle  
Au sommet de la vieille tour <sup>11</sup>  
Qui nous vient du Templier rebelle :  
Et Progné mieux que Philomèle  
M'entretenait de ton amour.

Sous les raffales de l'orage  
L'Estérel où le sanglier court <sup>12</sup>  
Rugissait avec grande rage :  
Et son rugissement sauvage  
M'entretenait de ton amour.

Des noirs rochers d'une montagne  
A peine accessible à l'autour  
Tombent les eaux de la Siagne : <sup>13</sup>  
Et le bruit qui les accompagne  
M'entretenait de ton amour.

Sur l'oranger aux fleurs nombreuses,  
Les rondeaux du vieux troubadour  
Étaient chantés par les cueilleuses :  
Et de loin ces notes joyeuses  
M'entretenaient de ton amour.

O ma belle, ô ma toute pure,  
Je n'étais pas à ton entour :  
Mais chaque son, chaque murmure.  
Chaque souffle de la nature  
M'entretenait de ton amour.

Cannes, 18 de mai 1856.



---

LA MER DE CANBES

Le matin, du pied des bruyères,  
J'aime à voir les barques légères  
Glisser sur le grand lac amer ;  
La tartane qui se balance,  
Semble hésiter, et puis s'élançe  
Aux premières brises de l'air ;

Les dauphins qui passent en foule ;  
L'immensité qui se déroule  
Sous l'impuissance du regard ;

Les marins tirant les madragues ;  
Et les capricieuses vagues  
Qui bondissent de toute part.

Le soir, j'aime dans la mâture  
La voix du mousse qui murmure  
Les ballades de son pays ;  
Le môle où le phare s'allume,  
Où les flots laissent leur écume,  
Et les alcions leurs petits ;

La pâle clarté de la lune  
Éclairant vaguement la dune <sup>14</sup>  
D'où l'orfraie a pris son essor ;  
Et les avirons qui s'élèvent,  
Tombent à la fois, et soulèvent  
Des milliers de paillettes d'or ;

Et les sables blancs du rivage,  
Et ce long soupir de la plage,  
Et ces vacillantes lueurs,  
Et ces coquilles dont la nacre  
Brille sur l'algue à senteur âcre,  
Comme un colibri sur des fleurs.

Pour moi toujours la mer est belle ;  
Mais surtout ce que j'aime en elle  
Et vais admirer très souvent,  
C'est lorsqu'en un courroux sublime  
Elle bouleverse l'abîme  
Et rugit sous les coups de vent.

Cannes, septembre 1850.



RAMEAU MATHIEU

*Mater cara, jaces æternæ mortis in agro,  
natorum vero pectore vivis adhuc.*

I

Seigneur, sur cette pauvre sphère  
Pourquoi tant peiner, tant gémir ?  
Sous l'étreinte de la misère  
Pourquoi naître, vivre et mourir ?

Pourquoi faut-il que les alarmes  
Composent notre court destin,  
Que sans cesse de tièdes larmes  
Arrosent le morceau de pain ?

L'homme des démons est-il frère ?  
L'homme avec la foudre est-il nié ?  
Dans les entrailles de sa mère  
L'aviez-vous déjà condamné ?

Sous la rose il trouve l'épine ;  
Sous les dignités, les labeurs ;  
Sous le fier monument, la ruine ;  
Sous les ris mêmes, les terreurs.

Et dans cette carrière étrange  
Où la gaieté prend peu de part,  
Nous passons comme une phalange  
Dont la Mort porte l'étendard.

Au buis vert des réjouissances  
La Mort joint l'arbre du malheur ;  
Elle termine nos souffrances  
Par une suprême douleur.

## II

Qu'ils doivent être grands vos trésors d'harmonies,  
Seigneur, que vos bontés doivent être infinies  
    Pour récompenser vos élus !  
Que vous devez avoir de pures allégresses  
Afin de racheter dignement nos détresses,  
    Lorsqu'ici nous ne serons plus !

Oh! vous devez avoir dans vos soleils splendides  
Une paix inconnue aux peuples homicides,  
    Une mistique volupté,  
Des transports réservés aux séraphins, aux anges,  
Aux vierges, aux prélats qui chantent vos louanges  
    Durant toute l'éternité.

Il faut bien que le sage en proie aux sombres haines ;  
Que le martyr chargé de volontaires chaînes ;  
    Que les filles de saint Vincent



Qui, loin des fleurs du monde allant chercher la ronce,  
Aux vils blasphémateurs racontent en réponse  
Leur admirable dévouement ;

Que cet infortuné, croyant parcequ'il souffre,  
Tandisque les heureux voient dans la fosse un gouffre  
Au bout de l'existence ouvert ;  
Que tous ceux pour lesquels la coupe est trop amère,  
Pour lesquels les plaisirs se comptent sur la terre  
Comme les ombres au désert ;

Il faut bien, ô mon Dieu, que tant de créatures  
Héros de votre foi brisés par les tortures,  
Puissent enfin ouvrir leur cœur,  
Puissent enfin goûter la réelle délice,  
Puissent enfin trouver l'instant de la justice  
Où vous pèserez leur ferveur.

Sans cela, contre vous l'impie aurait des armes.  
A quoi pourrait servir ce baptême de larmes  
Qu'un rude sort nous a donné ?  
C'est lorsque vous aimez de votre amour immense  
Que frappe votre bras ; par votre providence  
Job sera toujours pardonné.

Oui, Seigneur, oui sans doute au malheur on pardonne;  
Chaque peine ici-bas nous vaut une couronne  
    Dans votre royaume divin ;  
Devant le repentir tous les crimes s'effacent ;  
Et jamais vos pasteurs à l'autel ne se lassent  
    De faire du pécheur un saint.

Et celle qui jadis sur ma couche légère  
M'apprit à bégayer ma petite prière  
    Faites de votre nom si doux,  
Qui sans cesse a senti de pénibles souffrances  
Transformer tous ses jours en lourdes pénitences,  
    N'est-elle pas au près de vous ?

Celle pour qui, de pleurs cruellement remplie  
Et comme un pâle éclair s'évanouit la vie,  
    A qui tout distilla le fiel,  
Tout fut ennui, dégoût, amertume, colère,  
O Seigneur, ô mon Dieu, celle qui fut ma mère,  
    Dites, n'est-elle pas au ciel ?

### III

Ma mère, hélas ! j'ai vu mourir ma bonne mère :  
Comme la lampe éteinte au fond du sanctuaire,  
J'ai vu son œil fermé par le fatal sommeil ;  
Sa lèvre, fatiguée encore de se plaindre,  
Semblait parler des cieux que l'âme allait atteindre,  
Mais elle n'avait plus de coloris vermeil.

Le soir, lorsqu'arriva la nuit silencieuse,  
La chambre était drapée; une cire pieuse  
Formait au tour du corps une nimbe de feu ;  
Et ma sœur, à genoux, murmurant des prières  
Tristes comme le vent aux croix des cimetières,  
Implorait la pitié du redoutable Dieu.

Et sur son lit défait notre mère étendue,  
D'un lin neuf et tout blanc par nous-mêmes vêtue  
Ressemblait au génie inerte du tombeau.

Et nous allâmes tous sur son visage auguste  
Où rayonnaient la gloire et la beauté du juste,  
Rendre encore une fois les baisers du berceau.

Et comme si c'était la patronale fête  
Où l'on tresse un bouquet aux parents en toilette, <sup>15</sup>  
Comme si je devais encore l'émouvoir,  
Si le sourire encor devait plisser sa bouche,  
Sans pleurer, m'approchant de la funèbre couche,  
Je pris sa froide main et je lui dis bonsoir.

Le lendemain la bèche avait fait une place  
Aux Caroubiers ; l'airain sanglota dans l'espace ; <sup>16</sup>  
Le convoi déroula ses noirs replis de deuil ;  
De mortuaires chants dans l'air se répandirent ;  
Les anges radieux en cœur y répondirent ;  
Et de nous lentement s'éloigna le cercueil.

Tout était dit. Ce fut une grace pour elle :  
Elle soupirait tant après l'heure mortelle !  
Dans trois jours d'agonie elle avait tant souffert,  
Trois jours consécutifs d'une rude agonie !  
Jusques au dernier râle et jusques à la lie  
Il fallait qu'elle bût à ce calice offert.

Où! bienheureux celui qui possède sa mère,  
Qui ne recherche point l'abside solitaire;  
Bienheureux l'homme exempt des désespoirs sans fin,  
L'homme qui peut s'asseoir distrait sur une tombe,  
L'homme qui ne sait pas que la santé succombe,  
Que l'esprit se flétrit au souffle du chagrin!

Et toi, ma mère, assise au banquet des prophètes,  
Quand tu vas partager leurs ineffables fêtes,  
Quand les siècles futurs vont couler à tes pieds,  
Quand, plaignant des humains la race criminelle,  
Tu vas glorifier dans une hymne éternelle  
Celui qui fait plier les fronts les plus altiers,

Nous, tes plaintifs enfants, dans la chapelle sainte,  
D'encens et de parfums nous remplirons l'enceinte,  
Pour remercier Dieu qui te fait ce bonheur.  
Et toujours nous irons réjouir ta poussière;  
Et ton nom sur le cippe orné d'un humble lierre  
S'effacera plus tôt qu'au fond de notre cœur.

Cannes, mai 1853.

---

CANNES

---

Salut, ciel que Paris envie !  
Salut, sauvage mélodie  
Du labech au fond des pins verts ! <sup>17</sup>  
Salut, exhalaisons marines,  
Algues, sables, roc qui t'inclines  
Sur l'eau bleue ou qui fends les airs !

Salut, vous qui rendez poète ! <sup>18</sup>  
Qui n'a pas senti dans sa tête  
Germer un penser surhumain,

Lorsque gronde le sombre orage  
Et que la rafale avec rage  
Soulève l'immense furin ?

Ou bien en parcourant la dune,  
Le soir, lorsque la pleine lune  
Fait scintiller les flots ardents,  
Et que de folles néréïdes  
Semblent sur leurs cimes limpides  
S'entrejeter des diamants ?

O Cannes, sur ton sol fertile  
Où l'étranger cherche un asile  
Contre les rigueurs de l'hiver,  
Trois choses comme un jet de flamme  
De poésie emplissent l'âme :  
Le soleil, le labech, la mer.

Quel climat, quel séjour d'ivresse !  
Naples n'a pas tant de mollesse ;  
Nice n'a pas tant de douceur ;  
L'Orient, pas tant de lumière ;  
Les savanes, tant de mystère ;  
Les oasis, tant de fraîcheur.

Tous ces châteaux où l'or ruisselle,  
Et cette villa qui rappelle  
Le minaret des vieux émirs,  
Sur ton éternelle verdure  
Forment une vaste parure  
De topazes et de saphirs..

L'aloès, le palmier s'allient  
Aux sapins dont les branches plient ;  
Le citron donne ses saveurs ;  
Et pour toi sur les eaux tranquilles  
Une fée a posé deux îles  
Comme deux corbeilles de fleurs.

Tels que de languissantes roses  
Loïn du frimas natal écloses  
Sous les rayons de ton soleil,  
Que d'enfants, qu'un mal de poitrine  
Lentement et sans espoir mine,  
Chez toi trouvent un prompt réveil !

Chez toi les paysannes saines  
Foulent plus de fleurs que les reines  
Ne foulent ailleurs de gazons ;



L'oranger au branchage immense  
Protège mieux chez toi leur danse  
Que le chêne altier des vallons.

Les présents que Flore te laisse  
Te procurèrent plus de richesse  
Que l'Asie aux noirs fils de Sem ;  
Tes jasmins et tes tubéreuses  
Aux sultanes voluptueuses  
Feraient oublier le harem.

Il te manquait la renommée :  
Et, quand le géant de l'armée  
Fuyant l'île d'Elbe aborda  
Sur ton hospitalier rivage,  
Par ce plus grand fait de notre âge  
Napoléon te l'accorda.

Ainsi, pour ta douce existence,  
Chère cité, la Providence  
Te ménage tous ses bienfaits.  
Tu ris, et d'autres sont souffrantes ;  
D'autres n'ont que de pauvres tentes,  
Et tu possèdes un palais.



---

LE MISTRAL

---

D'où vient ce bruit ? Sur les vitrages  
Quels sont ces sifflements sauvages ?  
Qui précipite ainsi les airs ?  
Quel est dans notre ville entière  
Ce rideau mouvant de poussière  
Qui par fois masque la lumière ?  
Quel fléau rend les quais déserts ?

Sait-on pourquoi les maisons tremblent ?  
Pourquoi les grands oliviers semblent,  
Comme au triomphe d'un rival,

Courber leur gigantesque tête ?  
Pourquoi la voix de la tempête  
D'écos en écos se répète ?  
C'est que Dieu lance le mistral. 19

Et le noir tiran du rivage  
De son antre fuit avec rage :  
On croirait que mille démons,  
Jetant contre l'espèce humaine  
Un cri de menace et de haine,  
Joignent leur formidable haleine  
Pour déraciner tous les monts.

Chars, toits, pins, murs, rocs, faites place.  
Pour chemin il lui faut l'espace,  
L'espace aux quatre coins des cieux ;  
• La mer devant lui se replie  
Vague sur vague : la prairie  
Se fend ; et la source tarie  
N'a plus d'oiseaux harmonieux.

Les mâts du lougre qu'il incline,  
Comme l'arche qu'un fleuve mine  
Craquent ; sous son souffle puissant

La voile flotte et se déchire  
Plus que le simple cachemire  
D'une jeune amante en délire  
Sous les doigts fiévreux de l'amant.

Femme, va prier sur la grève,  
Remplace un cierge qui s'achève :  
L'abîme est grand, le vent est fort,  
Le marin au loin n'a personne  
Que tes larmes à la madone.  
Promets un beau calice jaune  
Pour qu'elle l'arrache à la mort.

Plusieurs fois, le soleil au monde  
Redonne sa chaleur féconde,  
Et toujours gronde le mistral.  
Aussi, quand tombe la colère  
De cet émule du tonnerre,  
Que de débris jouchent la terre,  
Digne encens d'un être infernal !

Tous ces conquérants homicides  
Que suivaient des bandes avides  
En ont moins semé sous leurs pieds ;

Très souvent il casse, il entraîne  
Une branche d'olives pleine  
Où l'Iroquoi pourrait sans peine  
Se creuser des canots entiers.

Abattis, décombres et ruines :  
Il a passé sur nos collines  
Comme le simoun autrefois  
Sur les phalanges de Cambyse,  
Comme la nuée indécise  
Sur Gomorrhe au banquet assise,  
Comme la haine sur les rois.



---

## NOSTALGIE

---

A l'hirondelle

**L**a Garonne, ô fille des airs,  
Pour toi n'a que des flots profanes ;  
C'est l'heure d'en fuir les hivers.  
Allons ! des hauteurs où tu planes  
Cherche mon clocher, à travers  
Les grands espaces diaphanes.

Vole, vole. Où la brise aura  
Plus de fraîcheur, plus d'harmonie,  
Où le plus beau ciel brillera,

Où de la plus verte prairie  
Le plus doux parfum montera,  
Arrête : c'est là ma patrie.

C'est Cannes. Regarde. Son front  
A le soleil pour diadème ;  
Tout l'univers en sait le nom,  
Et dans tout l'univers on l'aime,  
Car il lui suffit d'un rayon  
Pour guérir le malade extrême.

Ah ! que ne puis-je comme toi  
Y fuir, ô charmante hirondelle !  
Que n'y puis-je sous mon vieux toit  
Préparer un gîte à ton aile !  
Mais hélas ! dans l'exil, sur moi  
Le sort pose une main cruelle.

Va ; raconte à mes chers amis  
Combien pour eux mon cœur soupire ;  
Dis-leur que le mot de pays  
Fera toujours vibrer ma lire ;  
Dis-leur d'accueillir ces écrits  
Par un bravo, par un sourire.

Va, va revoir le sable blanc,  
Les pins, les rochers, l'onde amère ;  
Va saluer chaque parent ;  
Et sur le tombeau de ma mère  
Où la croix fait gémir le vent,  
Pour moi murmure une prière.

Toulouse, octobre 1855.





---

## LE SOLEIL DE CANNES

---

☉ soleil de Paris, vieux disque sans rayons,  
Etoile de rebut que Dieu de son pied chasse,  
Fantôme de soleil que je regarde en face,  
Es-tu bien le soleil qui flamboie et qui passe  
En ce moment sur Canne, et mûrit les citrons ?

Non, tu n'es pas ce globe à l'ardente lumière,  
Ce globe ami qu'au loin cherche en vain mon regard,  
Qui dans nos jeunes ans pour unique brouillard  
Eut les fleurs que nos mains y jetaient au hasard ;  
Va, poursuis tristement ton obscure carrière.

Un soleil n'est-il point un monde tout en feux  
Et tout pur, qui commence à briller dès l'aurore,  
Brille dans la journée, et le soir brille encore,  
Réchauffant en plein air les pauvres ? Toi, pécore,  
Tu sembles dans ta nue avoir plus de froid qu'eux.

Aussi, piètre soleil, je te préfère même  
L'être qui boit la vie aux coupes de vermeil,  
Que du temps de Ronsard on appelait soleil  
Comme toi, qu'on disait comme toi sans pareil,  
Et qui pourra m'aimer pentêtre, si je l'aime.

Oh ! de ces soleils-là le nombre est gros, céans :  
Aux théâtres, aux bals, à pied, en équipage,  
Le long des boulevards, sous le riche passage,  
A Longchamp, on en voit ainsi que le rivage  
A des galets, ainsi que le chêne a des glands.

Je ne veux point parler de la mère des Gracques,  
Des femmes dont le teint rougit sous un regard,  
Mais de celles qui vont couvertes de brocart,  
Dont le torve coup d'œil pénètre comme un dard,  
Qui boiraient dans un crâne, et ne font pas leurs pâques.

« Puisque tu tiens, Lais, la ceinture d'Amours,  
Je te suivrai ; marchons vers ta chambre dorée :  
Voyons si j'ai raison de t'avoir préférée  
A ce pâle flambeau de la voute éthérée,  
Indigne d'exister pour de si pâles jours.

— Et que veux-tu de moi ?—Je veux que ton cœur m'aime :  
Et je te donnerai mon cœur, mes rêves d'or,  
Vingt ans qui dans tes bras me rendront souple et fort,  
Mes baisers, des baisers à réchauffer un mort,  
Des roses sur ton front formant le diadème...

— Je connais mon Gesner. Tranchons. Combien d'écus ?  
— J'aurai près de la côte une bastide à treilles,  
Du lait pour ta poitrine, une ruche d'abeilles,  
De quoi vivre tous deux loin du bruit et des veilles...  
— Tranchons, tranchons. Combien de sonnants carolus ? »

Et Lais de son rire ébraule la demeure.  
Quoi ! ce soleil de chair n'est pas plus généreux  
Que ce rond par Louis XIV mis aux cieux ?  
Paris est donc sans astre et sans amour ? Je veux  
Aller bientôt revoir mon soleil que je pleure :

Vous savez bien ? ce disque aux splendides rayons,  
Cette étoile que Dieu montre et non du pied chasse,  
Ce vrai soleil qu'en haut nul ne regarde en face,  
Ce soleil qui flamboie en ce moment et passe  
Sur Cannes, et mûrit les odorants citrons.

Paris, janvier 1866.



---

## LE MASQUE DE FER

---

A Léopold Amat

Pêcheurs, quittez votre madrague,  
Ecoutez : le bruit de la vague  
Par un autre bruit est couvert.  
Serait-ce point la sainte Baume  
Croulant ainsi qu'un toit de chaume ?  
Ciel ! ce sont les sanglots d'un homme  
Qui sanglote plus que la mer.

Quelle poignante et triste plainte !  
Elle arrive de cette enceinte  
Dont les grands murs surplombent l'eau.

Qu'est-ce ? Demandez à l'abîme :  
Un roi qui ronge une victime  
Comme Ugolin. Et tout le crime  
Fut peut-être un même berceau.

On a de l'humble créature  
Rivé la tête en une armure.  
Est-ce bien un fils de Bourbon ?  
Nul n'a jamais vu son visage ;  
On a tout pris au personnage,  
Liberté, famille, héritage,  
Jusques aux traits, jusques au nom.

Pêcheurs, de Sainte-Marguerite  
Vous vous éloignez au plus vite ;  
Vos avirons boivent les flots.  
Tremblez-vous, amis, vous dont l'âme  
Ne craint ni l'onde ni la flamme ?  
Je comprends : le geolier infame  
Vous a menacés des cachots.

Reste donc seul, ô pauvre Masque.  
Sous ton abominable casque  
Distille encor ces autres pleurs.

Pleurer soulage : la paupière  
A les pleurs, comme la clairière  
A les oiseaux et la lumière,  
Comme la prairie a les fleurs.

L'hiver, lorsque l'ouragan gronde  
Et que bat la lame profonde  
Au flanc de ce sombre château,  
Pour toi c'est une vive fête,  
Car souvent la blanche mouette,  
Cette fille de la tempête,  
Voltige à ton épais barreau.

Mais, quand les airs sont diaphanes,  
Que là-bas tu distingues Cannes  
Assise à l'ombre du palmier,  
Que t'arrive la voix lointaine  
Des marins, que la baie est pleine  
De clartés et de fraîche haleine,  
Je te plains, pensif prisonnier.

Et néanmoins espère, espère :  
Le paradis après la terre,  
après l'éclair l'horizon bleu ;

Espère : plus que les planètes,  
Plus que les monts aux vastes crêtes,  
Plus que les champs de paquerettes.  
Un despote fait croire en Dieu.

Un jour s'ouvre le cimetière  
Où déjà sous la froide pierre  
Martir et tiran sont égaux,  
Et d'où, changeant enfin de rôle,  
L'un avec la nimbe s'envole,  
L'autre avec l'affreuse auréole  
Des rayonnements infernaux.

Alors, alors, ô Masque étrange,  
Tu verras, recueillis par l'ange,  
Tes pleurs dans un calice d'or ;  
Tu verras, pour frapper sans trêve  
Ce monstre qui sécha ta sève,  
Le bras du Christ armé d'un glaive  
Flamboyant comme le Thabor.

Ici-bas lugubre est ta gloire ;  
Tu domines toute l'histoire ;  
Et ta silhouette fait peur ;



Sphinx que nulle bouche ne nomme,  
Stigmate éternel d'un royaume,  
Tu sembles être plus qu'un homme :  
Serais-tu l'esprit du malheur ?

Ah ! si jamais aux basiliques  
L'heure des belles républiques  
Sonne comme un joyeux concert,  
Pour qu'un roi passé par les armes  
N'arrache à personne des larmes,  
Entre la foule et les gendarmes  
Apparais, ô Masque de fer.



---

## LE BEDOUIN

---

A Adolphe Jeanne

### I

« Allah, j'aime le désert d'eau  
Et ses colères formidables ;  
Mais, quoique ce désert soit beau,  
J'aime mieux mon désert de sables.

Allah, tu peux m'offrir ton sel,  
Car si mon bras porte la chaîne,  
C'est que ma cavale d'ébène  
Fut tuée aux abords du Tell.

Allah, Ben-Ali n'est point lâche :  
Tu l'as vu, sans sueur au front  
Sans perdre un poil de sa moustache,  
Plusieurs fois combattre un lion.

Allah, le Frank de la conquête  
En main a des canons de fer ;  
Et le Croyant dans sa défaite  
N'est tombé que sous leur éclair .

Allah, ma bonne carabine  
N'avait plus de poudre à manger ;  
J'étais au fond d'une ravine  
Sanglant, quand me prit l'étranger .

Allah, je me crois encor digne  
De planter ma tente, et de voir  
Jouer ma fille avec le cigne  
Ou la gazelle à l'abreuvoir .

Allah, Ben-Ali t'en conjure,  
Rends-moi mon sauvage désert  
Où l'homme endormi sur la dure  
S'éveille libre comme l'air . »

## II

Ainsi priait un jeune Arabe ;  
Et ses yeux suivaient les goélands,  
Et ses pleurs tombaient chauds et lents  
Sur les rocs où glisse le crabe.

Et nos flots, qui viennent d'Alger  
Et mouillaient sa large babouche,  
De leur voix semblaient prolonger  
La voix plaintive de sa bouche.

Ben-Ali rêvait le retour ;  
Et, rayons d'or ou noir orage,  
Ben-Ali tout seul au rivage  
S'en allait prier chaque jour.

Malheureux ! la terre est petite  
Comparée au pays natal.  
Or l'île Sainte-Marguerite  
Est stérile comme l'Oural. <sup>20</sup>

Elle n'a rien des grandes choses  
Qu'on voit dans les champs Africains :  
Ni les douces dattes écloses,  
Ni la panthère aux souples reins,

Ni simoun qui brule le crâne,  
Ni fantasia de chevaux,  
Ni pittoresque caravane  
Aux longues files de chameaux ;

Elle n'a pas même l'eau pure  
D'un simple puits du Sahara.  
Et le Bédouin sentait là  
Étouffer sa forte nature.

Pauvre Ben-Ali ! Très souvent  
Il réclamait ses fières armes,  
Il avait honte de ses larmes,  
Il montrait ses deux poings au vent.

Vain courroux et vaine souffrance !  
Les mois succédèrent aux mois ;  
Puis il perdit tout à la fois  
L'esprit, la santé, l'espérance.

Il languit. Le froid de son cœur  
Gagna ses os ; sa noble tête  
Se courba, comme la tempête  
Courbe le pin sur la hauteur.

Il mourut. Sa femme chérie  
Manquait pour lui fermer les yeux :  
Est-ce donc un crime odieux  
D'avoir défendu sa patrie ?

Les touristes, qui chaque hiver  
Se chauffent au soleil de Cannes,  
Dans l'île du Masque de fer  
Vont voir un lieu plein de lianes,

Plein de lentisques, d'arbousiers  
Se mêlant aux bruyères grises,  
Aux épais cactus, aux palmiers,  
Aux fenouils hauts comme des frises.

En ce lieu, d'agrestes tombeaux  
Sont épars sous l'herbe vivace,  
Semblables à des nids d'oiseaux  
Avant que la faucille passe.

Un tertre pavé de cailloux,  
Trois pieux aux pieds, trois à la tête,  
C'est tout le luxe ; mais dessous  
Dort un brave fils du Prophète.

Là reposent les ossements  
De Ben-Ali. Daigne, ô touriste,  
Ne pas faire fuir les faisans : <sup>21</sup>  
Leurs jeux rendent la mort moins triste.



---

L'OLIVETTO

---

A mon ami Crist, officier au 62<sup>ne</sup>

Allons! brunes fillettes,  
Le malineux rayon  
De lueurs violettes  
Couronne le Canlong! 22

Quittez vite la chambre,  
Prenez les grands paniers :  
Nous sommes en décembre,  
Le mois cher aux fermiers.



Hier, autour de la ville  
Soufflait le roi mistral :  
Ce sera plus facile  
De combler le panal. <sup>23</sup>

Voyez la bonne aubaine !  
Chacune de vous peut  
Pour la Noël prochaine <sup>24</sup>  
Gagner un foulard bleu.

Vite ! les olivettes  
Montrent leurs guèrets pleins :  
Courez-y, mes brunettes,  
Ramasser des deux mains.

C'est vrai, les engelures  
Cuisent au moindre froid ;  
Mais les olives mûres  
Sont si douces au doigt !

D'ailleurs toujours quelqu'une  
D'entre vous sait chanter  
La chanson opportune  
Qui fait patienter ;

Et, là-haut dans les branches,  
Par fois le gai pinson <sup>25</sup>  
Mêle ses notes franches  
Aux vers de la chanson.

Sur les lointaines crêtes,  
Autant que voient les yeux,  
Ce sont des olivettes  
Baisant le bord des cieux.

Si dans notre Provence  
Chétif est l'olivier,  
A Canne il est immense  
Comme le marronnier.

J'en connais qui sans peine  
Pourraient de leurs rameaux  
Couvrir un chef d'Ukraine  
Et cent de ses chevaux ;

J'en connais dont le faite  
Est plus haut que la tour  
Que le Templier a faite  
A la Castre un beau jour ; <sup>26</sup>

J'en connais dont les branches  
Aux futurs ateliers  
Procureront des planches  
Pour trente mobiliers ;

J'en connais où vingt hommes  
Sont montés à la fois,  
Semblables à des gnomes,  
Couper le menu bois.

Plus le sol est aride,  
Plus l'olivier produit  
De son huile, or liquide,  
Sang du lustre qui luit.

Il ne craint qu'une neige  
Persistante dans l'air :  
Or Dieu qui nous protège  
Nous donne un chaud hiver.

Aussi tout est en fête :  
Nos vallons ont la fleur ;  
Nos monts ont l'olivette ;  
Nos toits, le voyageur ;

Nos cieux, une lumière  
Qui gnêrit les poumons ;  
Et nos mers, le saint-pierre,  
Le plus fin des poissons.

Partez, ô paysannes,  
Ne tardez plus: déjà  
Le coq de ses dianes  
Remplit moins la villa.

Montez aux olivettes,  
Ramassez sans délais  
Ce fruit que les poètes  
Consacrent à la paix.

Puis faites la prière  
A la croix du chemin,  
Pour que la bonne Mère  
Aux keirons mette fin. <sup>27</sup>

---

LES CARONBIERS

---

A Elisée Reclus

Il est à Canne une colline  
Taillée à pic sur la ravine  
Et se terminant en plateau.  
Au bas, le Rhion fangeux serpente ;<sup>28</sup>  
Au sommet, une faible pente  
La joint à la ruine imposante  
Qui fut le féodal château.

Brulé comme le sol d'Afrique,  
Ce monticule granitique  
Ne portait que des caronbiers ;

Là, fuyant la classique salle,  
Enfants nous jouions à la balle,  
Ou bien à chasser la cigale  
Nous passions des jours tout entiers.

Tel qu'un innocent sous le glaive,  
Sous la serpette l'arbre à fève  
Est tombé ; son nom gracieux  
Reste toujours à la colline ;  
Mais, loin de la troupe enfantine,  
Une forêt de croix domine  
Maintenant ces abruptes lieux.

On en a fait le cimetière :  
Le champ de joie et de lumière  
Est devenu le champ des morts.  
Combien j'aime ce saint asile  
Qui semble ainsi garder la ville,  
Et d'où l'ange de l'évangile  
Est plus près pour bénir les corps !

Rien n'y vient troubler le silence ;  
A la prière qui s'élançe  
Rien n'apporte distraction ;

Quand la douleur la plus amère,  
Celle d'avoir perdu ma mère,  
Fait couler mes larmes à terre,  
J'entends ma mère qui répond.

Par fois, le dieu mistral y passe ;  
Son souffle salubre efface  
Les marques des profanes pieds.  
La mort est peut-être la vie ;  
Si par la venimeuse envie  
La gloire doit m'être ravie,  
Que je sois vite aux Caroubiers !

Tout role aux Caroubiers s'achève.  
L'égalité que chacun rêve,  
Elle est là, sous le marbre blanc  
Qu'on grave ainsi qu'un reliquaire  
Et sous l'humble bloc de calcaire,  
Pour le noble et pour le vulgaire,  
Dans les vers qui rongent le flanc.

Egalité, vierge féconde,  
Et toi, Liberté, dans ce monde  
Descendrez-vous jamais ? Les monts

Donnent aux nids le même ombrage ;  
L'izard n'a sur son pic sauvage  
D'autre maître que le nuage :  
Nous, fils des hommes, espérons.

Comme une comète argentine  
Mena jadis en Palestine  
Des rois vers la divinité,  
La Science aujourd'hui, sans chaîne  
Et le front plein de soleils, mène  
Vers la république prochaine  
La frémissante humanité.





LEMBAL TOTEUS

A mon fils Astolphe

Te voici donc, ô petit être,  
Fruit vivant de l'arbre éternel ;  
Sur tes lèvres je viens de mettre  
Mon premier baiser paternel.

Oh ! le joli regard qui brille !  
Oh ! le tout mignonnet menton !  
Ta bouche ressemble au bouton  
D'une églantine de charmille.

Elle offre un si léger contour,  
Elle a tant de délicatesse,  
Que je crains que ta mère un jour  
Ne la boive en une caresse.

Comme chacun te trouve beau !  
Comme on te dit de belles choses !  
Cannes n'a pas assez de roses  
Pour les coussins de ton berceau.

Ils sont blancs nos jasmins de Cannes  
Que nous cultivons à pleins champs,  
Que nous cueillons à pleines mannes,  
Mais tes gentils pieds sont plus blancs.

Jamais le songe, qui voltige  
Au chevet où la vierge dort,  
N'a porté sur ses ailes d'or  
Un aussi gracieux prodige.

Voilà dix ans que je t'attends,  
Dix ans qu'après toi je soupire:  
Je te presse enfin, je t'entends,  
J'aperçois presque ton sourire.

Du seuil de la vie au saint lieu  
Sont retournés tes quatre frères :  
Ils trouvaient froides les prières,  
Et le soleil moins pur que Dieu.

Toi, sans aucun regret, tu changes  
Le ciel contre mon noir destin ;  
Tu préfères ta mère aux anges,  
Aux divins mets mon humble pain.

Mais aussi, charmant petit être,  
Où trouverais-tu plus d'amours  
Qu'en nous, nous qui saurons toujours  
Bénir l'instant qui t'a vu naître.

Grandis vite, ô sang de mon sang,  
Tendre fleur de mon existence ;  
Viens par ton babil innocent  
Réconforter ma défaillance.

A toi mon travail rude et long,  
A toi mes fiers rêves de gloire :  
Je ne veux pas cesser d'y croire,  
Puisqu'elle peut orner ton front.

Grandis bien vite, ô mon Astolphe,  
Pour que je me mire en tes ieux,  
Comme le nuage des cieux  
Se mire dans les flots du golfe.

Va! ta mère et moi, de concert,  
Férons si douce ton enfance :  
Ton bonheur est payé d'avance  
Par ce que nous avons souffert.

Et puis nous ne demandons guère  
Pour toi de grand don au Seigneur :  
Qu'il daigne te donner du cœur,  
Surtout envers ta bonne mère.

9 d'avril 1865.

8

---

LA SAINT CASSIEN

---

A Alphonse Karr

**M**on cher ami, vous n'êtes point à Cannes.  
Pourtant sa plage a des fonds bien sablés ;<sup>29</sup>  
Ses orangers, hauts comme des platanes,  
Pour toute serre ont les airs diaphanes ;  
Elle a des champs de fleurs et non de blés :

Géraniums qu'on transporte en charrettes,  
Rosiers plantés comme vignes ailleurs,  
Gazons formés rien que de violettes,  
Et cassiers aux boules si coquettes,  
Et blancs jasmins aux si pures odeurs.

Les nimphes là devraient être cucuilleuses,  
Et les dieux seuls devraient être fermiers.  
Quelle raison, ô roi des bourdonneuses,  
Vous retient loin de ces rives heureuses,  
Quand votre mère y dort aux Caroubiers ? <sup>30</sup>

Vous préférez Nice la grande ville,  
Le froid théâtre et les fades concerts ?  
Cannes vous offre un minaret Kabile,  
Un golfe illustre, une plus illustre île,  
Un Estérel plein de vallons déserts.

Cannes surtout offre de vives fêtes  
Où, le vieux temps reparait franc et bon,  
Où pour guider les ébats des fillettes,  
Le galoubet lance ses ariettes,  
Le tambourin son tintement profond.

Saint Cassien, c'est notre romérage ;  
Lorsque juillet force à faire un détour  
Pour rechercher l'indispensable ombrage,  
Que la pastèque a mûri son breuvage,  
Chez les Cannois se lève ce beau jour.

Vous connaissez la gentille colline  
Où, pèlerins du piquenic, ils vont :  
Fier tumulus, au loin elle domine  
La plaine, ainsi qu'un bouquet d'églantine  
Posé par Dieu sur la jaune moisson.

Quels pins géants, et quels ormeaux superbes !  
Dans le ciel bleu leur front arrête au vol  
Les gais moineaux, ces gais larrons des gerbes ;  
Et leur pied semble, au sein des grasses herbes,  
Plus que le sphinx faire plier le sol.

C'est là qu'on va. Dès la naissante aurore,  
Ont accouru les joyeux paysans,  
Portant bien droit un drapeau tricolore  
Et dansant tous cette danse du More  
Qui mieux qu'un marbre a traversé les ans.

Le Cannet, Mouans, Auribeau, la Napoule,  
Mougin le rond, l'agreste Mandelieu  
Sont comme Canne en ivresse ; la foule  
Arrive, arrive ; elle entre et se déroule  
Sans nul répit, tout autour du saint lieu.

Cris et désordre ! On installe des tentes ;  
On désemplit les immenses gourbins ; <sup>31</sup>  
Des restaurants, chefs d'œuvre de charpentes,  
Se sont ouverts ; et dans les eaux courantes  
De la Siagne, on met au frais les vins. <sup>32</sup>

Et quel bruit ! Là ce sont les carrioles,  
Les omnibus et les lourds chars à bancs ;  
Là des mulets piaffant sous les saules ;  
Ici les gens qui font des farandoles,  
Fifre et tambour garnis de longs rubans.

Et c'est ainsi jusqu'au soir. L'ermitage  
Est pavoisé comme un cutter ; l'autel  
Est entouré de buis, de saxifrage  
Et de thim ; mais l'ermite page à page  
Lit presque seul son antique missel.

Lorsqu'a fini de chanter la cigale,  
Les prés voisins prennent un autre aspect :  
De tous cotés le napperon s'étale ;  
A terre assis par groupe, on se régale ;  
Même l-on boit sans être circonspect.



Charmant tableau qu'eût admiré Carême  
Et qu'eût chanté le sensuel Berchoux !  
Charmant repas où la joie est extrême,  
Que tout Cannois, enfant ou vieillard, aime,  
Et dont je garde un souvenir si doux !

Le mont résonne enfin : c'est la musique ;  
On l'escalade, on l'encombre. Le bal  
Va commencer sous un dôme rustique.  
Les lampions nés sur l'Adriatique  
Montrent partout leurs feux de carnaval.

On fait deux camps. Les bourgeois au quadrille  
S'adonnent, car il est du meilleur ton ;  
Quant à l'ouvrier qui bravement sautille  
Et qui veut plaire à chaque jeune fille,  
Il a choisi l'ingénieux ronton. <sup>33</sup>

Allez, ami, voir cette aimable fête ;  
Pareil plaisir paie un peu de chaleur.  
Moi, je ne puis : l'exil courbe ma tête ;  
Mais aussi j'ai le vrai bien du poète,  
La liberté, cet autre poulx du cœur.

O Liberté, vierge dont l'œil farouche  
Pour moi devient si tendre au plein soleil,  
O Liberté qu'un palais effarouche,  
Qui sous le chaume étends la rude couche  
Où tu t'endors d'un paisible sommeil ;

O Liberté que l'homme instruit desire,  
O Liberté, parfum acre des flots,  
O Liberté qui peux à ton gré rire  
De tant de sots qui se mêlent d'écrire,  
Des croix d'honneur qu'on donne à tant de sots ;

O Liberté, fruit du ravin sauvage,  
O Liberté sublime liberté,  
N'est-ce point toi qui depuis mon jeune âge,  
A mes baisers livrant ton brun visage,  
Jette des lis devant ma pauvreté ?



---

UN PALMIER DE CANNES

---

A mon neveu Marius Bernard

Lorsqu'on approche de Canne  
Par mer,  
On voit un palmier qui plane  
Dans l'air.

Svelte et souple, il se détache  
Des toits,  
Ainsi qu'un large panache  
De bois.

Jadis dans l'âpre Ferrare <sup>31</sup>  
Semé,  
Il a comme au sol Tartare  
Germé.

Qui pourrait dire son âge  
Vraiment ?  
Je jouais à son ombrage,  
Enfant.

Je sais même que ma mère  
Aussi  
A son pied, vierge pubère;  
S'assit.

Ce vieux tronc où pend la datte,  
Si vieux,  
Cependant encore flatte  
Les ieux.

C'est que le palmier est l'arbre  
Qu'il faut  
Pour rendre un fronton de marbre  
Plus beau.

Sur une façade il tranche  
    Autant  
Qu'une nonne qui se penche  
    Vers Pan ;

Et sur l'immense portée  
    Du ciel  
Sa taille semble sculptée  
    Par Viel.

Allez voir celui de Canne  
    En mer :  
Ne dirait-on pas qu'il plane  
    Dans l'air ?

Ce fils de l'Afrique nue  
    Retient  
La beauté qu'a seul connue  
    L'Eden.

Quel majestueux branchage !  
    Quel port !  
On croirait son beau feuillage  
    Tout d'or,

Quand notre soleil y mêle  
    Son feu,  
Et que le vent de son aile  
    Le meut.

Comme tombent ceux des saules  
    Pleureurs,  
Tombent ses longs pétioles  
    En pleurs :

Mais si le saule larmoie  
    D'ennui,  
Ce sont des larmes de joie  
    Chez lui.

La palme paie un martire  
    Aux cieux ;  
La palme ajoute au délire  
    Des jeux ;

La palme orne les conquêtes  
    D'un roi ;  
A la palme les prophètes  
    Ont droit ;

Sous la nef où dorment calmes  
Les saints,  
Le prêtre à Pâque a des palmes  
Aux mains.

Quel multiple privilège !  
On dit  
Que c'est Dieu qui le protège  
Ainsi.

C'est pourquoi le palmier reste  
Chez nous  
Un arbre à l'aspect céleste  
Et doux ;

L'arbre qui l'hiver rappelle  
L'été,  
Et qui ravive la frêle  
Santé.

Aussi nos charmants touristes  
Jamais  
N'oublent dans leurs pays tristes  
Ses traits.

Or l'arc de la Ferrare  
Toujours  
Primera ceux dont se pare  
Le cours.

Allez donc le voir sur Canne  
En mer  
Ce cheik des palmiers qui plane  
Dans l'air.





---

LA SAINT JEAN

---

Au graveur Laly

Voici le soir de la saint Jean.  
Qu'on apprête les herbes jaunes, <sup>35</sup>  
Les branches de pin odorant,  
Et les tresses, et les couronnes.

Des débris de meuble, entassés  
Au seuil béni de chaque porte,  
Rappellent les hommes passés  
Aux hommes que la vie apporte.

Lancez-les aux pieds des démons ;  
Doublez-en votre feu de joie,  
Pour qu'au milieu des tourbillons  
Sa flamme craque et se déploie.

Qu'il soit bien gros ; que les sarments  
Au thim, au mirthe vert s'unissent ;  
Que devant lui des firmaments  
Toutes les étoiles pâlissent.

Aux jeux bruyants, aux plaisirs fous  
Se livre Cannes la Coquette ;  
Saint Jean est un patron pour tous,  
La saint Jean de tous est la fête.

Des convives dès le matin  
A chaque table ont trouvé place :  
Aussi, les Ris versant le vin,  
Les Ennuis ont fui dans l'espace.

Oh ! quel bonheur pour les enfants !  
Comme ils courent et comme ils rient !  
Par dessus les brasiers ardents  
Ils sautent, et les mères crient.

Admirez. Un nuage sort  
Des herbes aux acres arômes,  
Un autre s'en échappe encor,  
Puis d'autres poussés par les gnomes ;

Et tous ces nuages aux cieus  
Font une voute parfumée :  
L'ange a beau regarder, ses ieux  
Perdent Cannes, sa bien-aimée.

Quel est donc ce pétilllement ?  
Est-ce l'accent de la mitraille ?  
Est-ce un lointain bombardement ?  
Est-ce un mastodonte qui baille ?

On voit des sillons enflammés  
S'entrecroisant comme la foudre,  
Plus touffus qu'à Laval les prés ; <sup>36</sup>  
Et l'on sent l'odeur de la poudre.

C'est le crépitant serpenteau  
Que la foule des garçons jette :  
Rentrez, Cannoises, au plus tôt ;  
Gare à qui montrera la tête !

De la sorte, jusqu'à minuit  
La lutte durait dans la rue.  
Enfants, nous aimions tant ce bruit !  
Nous voulions tant voir la cohue !

Et maintenant où sont les feux ?  
Où sont les belles herbes jaunes ?  
Et les serpenteaux lumineux  
Qui couraient après les personnes ?

Ils sont morts, morts avec le mai,  
Avec les rondes enfantines,  
Avec les chants qu'on entamait  
Durant la noce des voisines.

Le siècle est, dit-on, trop savant  
Pour ces vieilles réjouissances.  
Oh ! qu'il me rende la saint Jean,  
Et je lui rendrai ses sciences.



---

ALLÉBUISÉAL-NAPOLÉON

---

A mon ami Marguet, chef de div<sup>e</sup> à la préfecture

C'est là qu'il s'arrêta. Là, sur des dunes basses,  
Dans le sable, poussaient alors de maigres joncs ;  
Et Canue autour du vieux château plein de crevasses  
Groupait ses modestes maisons.

Il avait touché terre au golfe ; son armée  
Bien petite comptait des soldats au cœur fort ;  
Et l'aigle, qu'implorait la patrie alarmée,  
Allait reprendre son essor.

Ils s'arrêtèrent là, de nuit, près du rivage.  
Le feu de leur bivouac jetant une lueur,  
La nouvelle bientôt agita le village,  
Chacun courut vers l'Empereur.

Or l'Empereur, pensif, un pied devant la flamme,  
Se reposait debout, au dieu Janus pareil :  
On eût dit qu'à l'ardeur immense de son âme  
Suffisait un demi sommeil.

Nos pères ont conté la superbe manière  
Dont il leur demanda cinq mille rations, <sup>37</sup>  
Et comment ils auraient donné leur vie entière  
A ce vainqueur des nations.

Et le héros partit. Et les enfants de Cannes  
Le suivirent, criant tous « vive l'Empereur ! »  
Doux présage ! Les cris de ces naïfs organes  
Semblèrent lui porter bonheur.

Car de Canne à Paris la course fut si grande,  
Si prompte que les temps passés n'ont rien de tel,  
Et que pour les cent jours l'histoire et la légende  
Se partagent le même autel.

Le présage pourtant n'était pas sans mélanges  
Comme sont les plaisirs mystiques d'un profès :  
Notre hospitalier sol à coté des oranges  
    Montrait l'épineux aloès.

Un témoin, dont la lèvre aussi blanche que neige  
Ne ment plus, m'a juré qu'il vit Napoléon  
S'isoler un instant du belliqueux cortège  
    Et sonder au loin l'horizon ;

Et ses beaux yeux cherchaient, en ce moment suprême,  
A lire l'avenir au firmament vermeil ;  
Et leur ardent éclat semblait dépasser même  
    Le brasillement du soleil.

Soudain, de notre tour des Templiers, à la Castre,  
Sortit une ombre, mi pontife et mi guerrier ;  
Et l'ombre s'avança dans les airs comme un astre ;  
    Et c'était l'ombre d'un Templier ;

Et s'approchant du chef à la vaillante épée,  
L'ombre dit : « Autrefois des vaincus, à genoux  
Sous nos lances, chantaient aussi notre épopée . . .  
    Et le bucher brûla pour nous.

Tu reviens, fier génie, aux luttes éclatantes ;  
C'est inutile... Au ciel ton rayon a pâli,  
Il ne veut plus de toi ce destin que tu tentes,  
Marmont va s'appeler Grouchy ».

2 de mars 1866.





---

## LES REGATÉS

---

**L**a mer, comme un cirque azuré,  
Se recouvre de blanches voiles ;  
A la plage, le long du quai,  
Les gens, frais-vêtus et l'œil gai,  
Sont plus nombreux que les étoiles  
Au fond d'un firmament d'été.

L'air joyeux des courses résonne  
Sur le fifre et sur le tambour ;  
La banderolle tourbillonne

Aux mâts où le matelot trône ;  
Tout est en fête : un si beau jour  
N'est indifférent pour personne.

Des médailles, des coupes d'or  
Attendent la plus prompte rame  
Et le plus prompt cutter, au bord.  
Quel desirable et cher trésor  
Pour ces rudes marins dont l'âme  
Croit à la Vierge de Bon-port !

Elle sera vive, la lutte.  
En partant de Saint-Honorat <sup>38</sup>

. . . . .

---

LA LUCIOLE

---

A Paul Féval

Quel est ce nocturne insecte  
Qui délecte  
Nos yeux le long du chemin ?  
C'est la frêle luciole,  
Auréole  
D'un invisible lutin.

On dirait de loin la belle  
Étincelle  
De quelque naissant soleil,

Ou l'un de ces grains de flamme  
Que la rame  
Fait jaillir du flot vermeil.

O charmante luciole,  
Bestiole  
Dont le sang est tout de feu,  
Comme un œuil de jeune fille,  
Ton corps brille  
Dans la masse de l'air bleu.

Je te vois à la Croisette,  
Sur le faite  
Des orangers odorants,  
Dans le val frais des Valergues, <sup>39</sup>  
Sur les vergues  
Du brick aux robustes flancs ;

Et je te vois à la Castre,  
Petit astre  
D'un firmament de gazon,  
Lorsque tu suis des orbites  
Que tu quittes,  
Que tu reprends sans raison.

Que de détours ! quels caprices !  
Si tu glisses  
Entre les mains de l'enfant  
Qui croit te tenir, la mère  
Plus légère  
Te prend d'un doigt triomphant.

Mais une mère est si bonne !  
Quand on donne  
La vie, on ne peut l'oter ;  
Elle exige qu'il te baise,  
Et fort aise  
Te laisse au ciel remonter.

Notre admirable contrée  
Est parée  
Comme une reine, la nuit :  
Nos fleurs forment les dentelles ;  
Et sur elles  
Toi, le diamant qui luit.

D'où viens-tu, perle volante ?  
Dans sa mante,  
Une fée au pied mignon

T'a-t-elle apportée à Canue  
D'Ecbatane,  
De Palmyre ou de Sidon ?

Es-tu l'agrafe ternie  
Que Marie  
Dans son écrin ne veut plus ?  
Ou le débris d'une étoile  
De son voile  
Dont jouait le doux Jésus ?

Es-tu la larme d'un ange  
Que Dieu change  
En chaude paillette d'or ?  
Et, comme à son tact sublime  
Tout s'anime,  
Vivante as-tu pris l'essor ?

Serais-tu cette fleurette  
Que l'on jette  
Au brasier de la saint Jean,  
Mais que le gnome ramasse  
Avec grace  
Pour s'en amuser au vent ?

Qui que tu sois, luciole,  
Vole, vole  
Sur le palmier tropical,  
Sur l'olivier dont la branche  
Au sol penche,  
Et sur les prés de Laval,

Vole partout. La campagne  
Partout gagne  
A t'avoir pour ornement,  
Et ta présence bénite  
Ressuscite  
Pour moi les neiges d'antan.



---

## LA VAGUE

---

A Xavier Eyma

**U**n fort labech a passé sur la mer ;  
La Fous, le Rhiou coulent gonflés de pluie ;  
La nue épaisse erre encore dans l'air ;  
Avec son bec l'oiseau mouillé s'essuie.

C'est le matin. L'oreille entend au loin  
Un grondement formidable, sauvage,  
Le grondement de l'onde après l'orage.  
D'un beau spectacle on court être témoin.



Sur le musoir, une foule pressée  
Tient les regards fixés vers le furin,  
Pour voir venir par les vagues poussée  
La vague, ainsi qu'un grand monstre marin.

C'est que la vague est une fière chose :  
Ni le théâtre avec ses lustres d'or,  
Ni la forêt que réveille le cor,  
Ni le glacier où l'aigle se repose.

Ni le champ où les crânes bataillons  
Par l'empereur sont passés en revue,  
Ni le parcours de nos processions  
Ne peut autant réjouir notre vue.

Elle vient. L'eau s'échappe de son front  
En blanche écume et comme une crinière.  
Gare ! On dirait un farouche lion  
Que va chassant la tribu tout entière.

Elle s'approche, elle enfle. La voici.  
Ella se brise. Ecoutez. Quels tonnerres !  
Quels chocs ! Jamais le bélier dans les guerres  
N'avait frappé sur un rempar ainsi. <sup>40</sup>

Là, pour garder les bricks du flot qui rage,  
On a porté de gros rochers, si gros  
Qu'à chacun d'eux il fallut l'attelage  
De douze bœufs et de douze chevaux.

Qui le croirait ? La vague redoutée  
Prend sur son dos ces massifs de granit,  
Et les soulève au haut de la jetée,  
Comme un ruisseau soulève un faible nid.

Il m'en souvient : un jour la lame folle  
S'est abattue avec un tel effort  
Qu'elle a lancé par dessus notre môle  
Et rocs, et gens, et torrents dans le port.

Sur le rivage où rien ne fait obstacle,  
La vague, égale au royal Estérel,  
S'épanouit. C'est un autre spectacle.  
Tout l'océan semble épancher son sel.

Les enfants vont narguer cette montagne  
Qui marche, et même y jeter des galets ;  
Mais, en crevant, par fois elle les gagne  
De vitesse et les roule aux bords sablés.

On jurerait qu'à leur nargue cruelle  
Elle est sensible ; au reste elle a si bien  
l'aspect vivant d'un kraken, qu'après elle  
Avec fureur hurle le brave chien.

Une autre éclate, une autre éclate encore,  
Et puis une autre, et toujours, et toujours.  
De regarder nul ne se lasse ; un More  
A regarder oublierait les Giaours.

Et, tout le long des cotes, la tourmente  
Forme bientôt comme un sinistre ourlet  
De noirs débris : roseau, branchage, plante,  
Liège, câblot, échome, vieux filet.

Vrai Dieu ! malheur au bateau qu'une entrave  
Durant la houle a retenu dehors.  
Qu'en fait la vague irritée ? Une épave.  
Et les marins, où sont-ils ? Ils sont morts.



VILLA SARDON

---

*Tristior in ramis luge, Philomela, dolorem :  
heu ! soror extremum fudit ab ore melos.*

Parmi nos villas joyeuses  
Qu'on trouve à chaque chemin,  
Pareilles aux jardineuses  
D'un riche écrin,

Il en est une, noyée  
Dans des flots verts d'orangers,  
Gracieusette et choyée  
Des étrangers.

Pour y parvenir de Canne, <sup>41</sup>  
Il faut le temps qu'un vent fort  
Met à pousser la tartane  
De l'île au port.

Aussi le moindre touriste  
Va vite à ce rendez-vous  
Où voudrait aller l'artiste  
Sur ses genoux.

Qu'a-t-elle ? Des églantines,  
Plus qu'un val de l'Estérel ?  
Ou des dattes purpurines,  
Plus que le Tell ?

Ou quelque vieux mur que dore  
L'astre flamboyant du jour,  
Et qui rappelle du More  
Le long séjour ?

Ou quelque sainte chapelle  
Avec madone de bois ?  
Ou quelque rare escabelle  
Des autres fois ?

Nou, la villa favorite  
N'a rien de mieux que ses sœurs :  
Mêmes rayons, même site  
Et mêmes fleurs.

Seulement, à la vesprée,  
Quand l'oiseau cesse son chant,  
Et que l'herbe est diaprée  
Par le couchant,

On entend sous le feuillage  
Comme un souffle de zéplir,  
Comme un céleste langage,  
Comme un soupir ;

On entend un son étrange,  
Si doux, si mystérieux  
Q'on dirait l'aile d'un ange  
Qui vole aux cieux .

Et ce son pur, à l'oreille  
Moins perceptible qu'au cœur,  
C'est une âme que réveille  
Le visiteur ;

C'est une âme dont la terre  
Savoura les fiers talents,  
Et qu'a frappée un tonnerre  
Dans son printemps.

Le but du pèlerinage,  
Le voilà donc. De ce lieu  
Une Phèdre au grand mirage  
Monta vers Dieu ;

C'est là que pourra l'histoire  
Relire un nom immortel ;  
C'est là que pleine de gloire  
Mourut Rachel.



---

ADDITE

---

A mon pauvre petit Astolphe

Je mène, plein d'honneur, une austère existence ;  
Après mon dur travail, aucun plaisir humain ;  
Débile est ma santé ; mon talent, ma science,  
Loin de m'aider, cinq fois m'ont barré le chemin :

Le poète ayant peu de cet or qu'on encense,  
Bien des lâches parents ne serrent plus ma main :  
N'importe, en mes ieux luit ma fière contenance,  
Nulle plainte, toujours je montre un cœur Romain.



La vertu n'est qu'un mot que l'ambitieux jette  
Aux benêts, comme aux chiens un reste d'assiette :  
Malgré son leurre, moi, je garde la vertu.

Plus me frappe le sort, plus je vais tête haute . . .  
Et pourtant . . . et pourtant voici que je sanglote :  
Le poids de ton cercueil, ô mon fils, m'a vaincu. <sup>12</sup>

4 août 1866.

---

A Auguste Luchet

**R**estez encor, chers étrangers.  
Dans les branches des orangers  
Vont grimper nos gentes cucuilleuses :  
Pour voir ces récoltes heureuses,  
Restez encor, chers étrangers.

La saison d'hiver est bien belle,  
Mais le renouveau l'est plus qu'elle.  
J'aime mieux Canne au mois de mai,  
Quoique le GUIDE ait proclamé :  
« La saison d'hiver est bien belle » .

La fleur d'orange de nos champs,  
Quand les nids commencent leurs chants,  
Guérit si vite un poitrinaire  
Qu'aux palais de marbre il préfère  
La fleur d'orange de nos champs.

Sur l'arbre vert des Hespérides  
Sont répandus par les silphides  
Des flocons de neige odorants,  
Mais ils ne restent pas longtemps  
Sur l'arbre vert des Hespérides.

On les cueuille tous les matins,  
On en comble de lourds gourbins  
Que les grands chars portent à Canne ;  
De peur que le vent ne les fane,  
On les cueuille tous les matins.

Ce n'est plus un joujou de serre,  
Ce noble oranger qui sur l'aire  
Par fois ombrage un bal entier ;  
Il rend des fruits d'or par millier  
Ce n'est plus un joujou de serre.

Son parfum remplit nos chemins  
Plus que les trépieds des Romains.  
Cannes devient boudoir de Flore,  
Quand, sous les brises de l'aurore,  
Son parfum remplit nos chemins.

On entend la voix des cueuilleuses  
Qui chantent des chansons joyeuses  
Dans le patois des troubadours :  
Au loin, à tous les carrefours,  
On entend la voix des cueuilleuses.

Le bon air ! les douces senteurs !  
Quand vient la cueuillette des fleurs,  
Semble aussi fleurir l'existence ;  
Chacun respire en abondance  
Le bon air, les douces senteurs.

Restez donc, aimables touristes.  
Chez vous les bois sont encor tristes,  
Et l'enfant tenu renfermé.  
Pour goûter notre mois de mai,  
Restez donc, aimables touristes.

Vous, malades, restez aussi.  
Les meilleurs docteurs sont ici :  
L'air, la fleur, la mer, la lumière.  
Avec ces fils du primevère,  
Vous, malades, restez aussi.



---

LE BOSSIGNON.

---

A Philarète Chasles

J'e vais par fois aux Valergues,  
Quand les vents  
Fouettent les vergues  
Et tordent les galhaubans ;

J'y vais chercher un asile  
Tout désert  
Et tout tranquille,  
Loin de la grondante mer ;

Et je m'assie sous l'ombrage  
d'un figuier  
Au gros feuillage  
Ou d'un grisâtre olivier ;

Et je rêve. Mais à peine  
Mon esprit  
Brise la chaîne  
De la matière, voici

Que j'entends dans la verdure  
Cette voix  
Dont la nature  
A gratifié nos bois.

C'est le rossignol qui chante  
Sa chanson  
Bien plus pimpante  
Que celle du gai pinson,

Et plus pimpante que celle  
Du serin,  
De l'hirondelle,  
Du verdier ou du tarin.

Tu sais de vives musiques,  
    Rossignol,  
    Toi qui pratiques  
L'ut dièze et le bémol.

Qui t'enseigna tant de notes  
    Tour à tour  
    Basses ou hautes,  
Folles de joie ou d'amour ?

Ce sont les anges peut-être,  
    Quand Dieu fit  
    La terre et l'être,  
Deux dépenses sans profit ;

Qu'au nom de ce qui respire,  
    Toi, tu fus  
    Chargé de dire  
L'himne de grâce à Jésus.

Et quel meilleur interprète ?  
    Ton gosier  
    Est une fête  
Pour l'oreille, un vrai clavier.



Tes fioritures, tes gammes,  
    Tes accords  
    Aux tendres âmes  
Donnent de tendres transports.

On dirait des cascadelettes  
    De jasmins,  
    De citronnelles,  
De menthes, de romarins ;

Et l'on dirait des cascades  
    De rubis  
    D'onix, de jades,  
D'émeraudes, de lapis.

Nuit et jour, dès que tu chantes  
    Ton grand air,  
    Tu nous enchantes,  
O petit larinx de fer.

Est-il vrai, ma Philomèle,  
    Qu'autrefois  
    Tu fus la belle,  
La belle infante des rois.

Tu fus plutôt le génie  
D'un Weber  
Plein d'harmonie  
Ou d'un puissant Meyerbeer.

Si dans les cieux toujours roses  
Nous devons  
Revoir les choses  
Et les gens que nous aimons,

Comme aux cieux l'humble poète  
Sera fort,  
Je veux qu'on mette  
Près de mon luth ton bec d'or.

En attendant, sous l'ombrage,  
Fier chanteur,  
De ton ramage  
Enivre, enivre mon cœur.

On prétend qu'en Amérique  
Les ravins  
De ta musique  
Sont dépourvus ; je les plains.

Que l'homme de ces contrées  
Vienne donc  
Où les nittées  
Des rossignolets se font ;

Où l'hiver n'est qu'un esclave ;  
Où le sol  
Produit agave,  
Palmier et pin parasol :

A Cannes, l'ardente fille  
Du soleil,  
Que l'art habille  
D'une robe de vermeil.



---

LE CORSAIRE

---

A Méry

Je suis le corsaire de Canne,  
Partout connu des loups de mer ;  
Moi, je m'appelle Barbantane, <sup>23</sup>  
Et mon brick s'appelait l'Éclair.

Le brave Éclair au fin bordage  
Pouvait distancer de vingt nœuds  
Les thons les plus prompts à la nage,  
Tant il était voilier fameux.

Et quels lurons à bord ! quels hommes !  
C'étaient tous de francs Provençaux,  
Qui préféraient à des royaumes  
L'ardente ivresse des assauts.

Des vagues nous courions la plaine ;  
Nous allions toujours en avant,  
Mât de hune et mât de misaine  
Bourrés de voile, et par tout vent.

Nous nous moquions de la tempête,  
Des noirs écueils, des noirs requins :  
Une prière est si tôt faite  
A Notre Dame des Marins ! 44

Qu'un lourd vaisseau fit mine en route,  
Les cent pièces à découvert,  
De nous suivre, « larguez l'écoute »  
Criaï-je. Il cherchait... Plus d'Éclair.

Mais quand c'était une goélette,  
Convoyeuse à seize canons,  
Pour nos cinq pierriers quelle fête !  
Quelle fête pour mes lions !

Nous fesions d'abord à la poudre  
Chanter quelques mâles couplets.  
Et puis il fallait en découdre :  
A l'abordage ! allez ! allez !

Que c'est crâne, un bon abordage !  
A ce mot seul mon vieux sang bout :  
Vrai carafon d'arack sauvage  
Qu'on aime à boire jusqu'au bout !

Tonnerre ! j'en ai vu des haches  
Pourfendre d'un coup les gabiers,  
Faire aux ponts de sanglantes taches  
Où marquaient les doigts nus des pieds !

Dieu des dieux ! j'en ai vu des flammes  
Jaillir des rudes chocs du fer ;  
Je l'ai vu le tranchant des lames  
Tailler dans la vivante chair !

Or l'Éclair, grâce à l'abordage,  
Ne sentait pas trouser ses flancs ;  
Périssé entier leur équipage  
Plutôt qu'un de nos gallaubans . \*

Nous tuions tout, je dois le dire :  
De quartier, de merci jamais ;  
Puis nous coulions bas le navire :  
Tant pis pour messieurs les Anglais !

Restait à partager les prises :  
Lougre, cutter et brigantin  
Chargés de riches marchandises.  
Que dites-vous d'un tel butin ?

Et vite on naviguait vers Canne.  
Là, chaque jour à joyeux flots  
L'aï ruisselant, Barbantane  
Devenait bey des matelots.

Car moi, j'étais le capitaine,  
Payant tout et payant plus cher :  
N'avais-je pas un grand domaine,  
Le grand domaine de la mer ?

Oh ! le beau temps, la belle orgie,  
Les beaux trésors, les beaux combats,  
La belle existence remplie  
Comme une heure de branle-bas !

Que d'aventures surhumaines  
Dont l'Empereur causait par fois !  
C'est moi qui suis entré dans Gènes  
Avec Bavastro le Niçois. <sup>45</sup>

Masséna, notre ami d'enfance,  
Fortement nous serra la main.  
Encor trois jours... et sa vaillance  
Aurait vaincu même la faim.

Pas de trois jours ! A quelque épreuve  
Chacun est voué par le sort.  
N'avons-nous pas vu Villeneuve  
Sombrier, nous autres gens de port ?

Par Notre Dame ! en cette affaire  
Maudite du maudit enfer,  
J'aurais un peu voulu voir faire  
Trente bricks comme mon Éclair.

Pauvre Éclair ! J'ai brulé sa coque,  
N'en parlons plus. Laissons dormir  
Rouge écharpe, guêtre de phoque,  
Large col bleu, chapeau de cuir.



L'ancien corsaire a mis en panne ;  
Sans broncher, il attend la mort,  
Sans broncher, car un Barbantane  
Ne doit jamais virer de bord.

Dès qu'elle résoudra ma perte,  
En souvenir du noble Éclair,  
Je veux, toute fenêtre ouverte,  
Mourir en saluant la mer.



---

LA NOËL A GANNES

---

Au peintre Ch. Nègre

¶ Quel bonheur, enfants ! pour le jour des noix  
Le ciel s'est fait pur comme eau de baptême :  
Le beau soleil d'or, à ce que je vois,  
Vous protège autant que moi je vous aime.

Hier, le Gros Souper a depuis Menton <sup>46</sup>  
Jusques à Fréjus mis chacun en fêtes ;  
C'était le soir cher à tout le canton,  
Le soir du festin aux mille assiettes.

Mais à Canne il a ce cher Gros Souper  
Un gai lendemain que chaque au ramène :  
Aux dunes de sable on court s'attrouper  
Et jouer les noix dont la poche est pleine.

Tout le monde est là sur le sable blanc,  
Tout le monde, grands, petits, pauvres, riches;  
Joueuses jetant les noix et jetant  
Des cris aux joueurs qui leur font des niches.

Le sable est si mou ! Comment résister  
Au plaisir charmant de pousser à terre,  
Pendant qu'un ami les fait dissarter,  
Et gente voisine et gente commère ?

On lance de loin des noix dans un trou,  
A poignée énorme, à grosse jointée ;  
Et l'on doit tout perdre ou l'on gagne tout,  
Si la somme impaire ou paire est comptée.

De leur noix les vieux, le long de la mer,  
Poursuivent la noix de leurs adversaires ;  
Et, l'un manquant l'autre, ils ont ainsi l'air  
De jouer beaucoup en ne jouant guères.

Il est varié cet antique jeu,  
Autant que minois de nos filles brunes ;  
Il est innocent, car il coûte peu ;  
Il est goûté, car il peuple les dunes.

Dès midi le temple est resté désert ;  
La foule a joué l'entière vesprée,  
Tant que le soleil, ce roi de l'hiver,  
Verse sur les fronts sa clarté dorée.

C'est Noël, enfants, chargez-vous de noix ;  
Courez où le Rhiou baise le rivage ;  
Faites comme fit l'aïeul autrefois ;  
Ne laissez point choir ce gentil usage.



---

LA PHTHISIQUE

---

A Lucie

Le long du cap de la Croisette  
Une pauvre mère, un matin,  
Errait triste et baissant la tête,  
Pendant l'été de saint Martin :

Ce gentil été de novembre,  
Si chaud, si frileux à la fois,  
Où le malade fuit sa chambre,  
Où l'oiseau retrouve sa voix,

Où, lorsqu'à Paris le bocage  
A dépouillé ses verts manteaux,  
Les arbres de notre rivage  
Gardent encor tous leurs rameaux.

L'onde dormait limpide et belle ;  
Un pur soleil luisait partout ;  
Et l'étrangère avait l'ombrelle  
Comme aux régates du mois d'out.

Elle rêvait. Sa jeune fille,  
Bouton qui sèche au vent du nord,  
Se mourait. La cruelle Mort  
Branlait sa cruelle faucille.

Et tout bas la mère disait :  
« On affirme que la nature  
Dans ce séjour favorisé  
Est de moitié pour une cure ;

Que très souvent les guérisons,  
Que la docte science brigue,  
Viennent ici des seuls rayons  
Dont l'astre roi se rend prodigue.

Ce résultat est-il bien sûr ?  
Les paupières, à demi closes  
Sous notre ciel privé d'azur,  
S'ouvrent-elles parmi ces roses ?

Cela doit être. Le printemps  
Donne les vrais suc de la vie ;  
Or cette saison qu'on envie  
Est reine à Cannes tout le temps.

Je vois les collines jonchées  
De fleurs superbes, et je vois  
Olives, oranges, chinois  
Mûrir sur les branches penchées.

Ni le poivrier, ni le cactus,  
Ni l'arec ici ne s'effeuille :  
Les phthisiques ne peuvent plus  
Craindre la chute de la feuille.

O grand Dieu, daigne à mon enfant  
Accorder même faveur ; laisse  
Vivre cet être caressant  
Qu'en retour ma bouche caresse.

Aux jours heureux de son berceau,  
Qu'elle était blanche, vive, fraîche !  
Sa joue avait l'air d'une pêche  
Mise dans le cristal de l'eau .

Aujourd'hui, pâle elle s'incline  
Sous les boucles de ses cheveux :  
Et moi, je pleure avec ses yeux,  
Et je souffre dans sa poitrine .

O Dieu, permets que ce pays,  
Brillant comme ton tabernacle,  
Pour ma fille que je chéris  
Fasse encore un autre miracle. »

Et la mère, en disant ces mots,  
A l'espace plein de lumière,  
Aux monts boisés, aux légers flots  
Adressait aussi sa prière .

Dieu l'entendit ; les flots, les monts  
Et l'espace aussi l'entendirent :  
Durant cinq mois, ils répandirent  
Leur doux baume sur les poumons .



Qu'arriva-t-il ? Dans nos campagnes,  
Lorsqu'on dressa le joyeux mai,  
Déjà l'Anglaise à ses compagnes  
Saine et riieuse se mêlait.

Et maintenant la noble fille  
A recouvré de son berceau  
La fraîcheur, le sang qui pétille,  
Le blond incarnat de la peau.

Et mère et fille à la Croisette  
Chaque hiver devisent tout bas  
De la prière qui fut faite  
Et du pouvoir de nos climats. <sup>47</sup>



---

## ÉPILOGUE

---

**D**es amours que l'espèce humaine  
Porte gravés au fond du cœur, <sup>48</sup>  
Quel est celui qui peut sans peine  
Résister au temps destructeur ?

L'amour conjugal ? Mais la femme,  
Pour tant qu'on la dise moitié,  
Sent bientôt la plus vive flamme  
Se changer en douce amitié.

L'amour paternel ? Mais pour faire  
Bon mariage ou bon métier, <sup>49</sup>  
La fille devient étrangère  
Et le garçon banqueroutier.

L'amour filial ? Mais la tombe  
S'ouvre sous les pas des parents ;  
Et presque toujours il succombe  
Faute de pieux aliments.

L'amour fraternel ? Mais d'usage  
Les élans de cet amour-là  
Ne résistent pas au partage  
Des chiffons qu'un aïeul laissa.

Sur notre pauvre grain de sable  
Où tout semble être en carnaval,  
Je ne vois qu'un amour durable :  
C'est l'amour du pays natal.



*AMOR HONOR LABOR*

## A P P E N D I C E

---

### NOTE I.

Je prie les lecteurs de ce livre de ne point trop se récrier sur l'orthographe de quelques mots, et de vouloir bien, avant de me gratifier d'une épithète plus ou moins expressive, feuilleter ma GRAMMAIRE DES GENS DU MONDE.

Ils y trouveront des aperçus de linguistique nouveaux, et peut-être par la justesse d'iceux seront-ils amenés à partager mon avis. Je pourrais ici faire étalage des lettres flatteuses que m'ont écrites à ce sujet la plupart de nos grands écrivains; j'aime mieux m'adresser au simple bon sens des personnes.

Notre langue est grêvée d'une foule d'irrégularités bêtement introduites, bêtement reçues et encore plus bêtement conservées. Dès lors ont successivement apparu des novateurs \* qui ont

\* Meigret, 1550 : TRÉTTÉ DE LA GRAMMÈRE FRANÇOÏSE;  
Lartigaut, 1716 : ORTOGRAFE FRANCÈZE;  
et une foule d'autres.

voulu tout redresser ; mais pour avoir dépassé le but, ils ont failli : on doit compter un peu avec les faits acquis et avec la misère de l'esprit humain.

Ces novateurs ont porté aux questions philologiques le même tort que les poèteaux portent à la poésie : le mauvais a fini par engendrer le dégoût du bon.

Tous ont voulu simplifier notre langue ; or celle-ci, sous peine de mort, ne peut être simplifiée. C'est ce qu'ils ne veulent pas comprendre.

« L'écriture ayant été inventée pour représenter les sons, les mots doivent s'écrire comme ils se prononcent. » Voilà le point de départ de certains critiques. Il est exact en théorie ; mais en pratique voyez où il nous mènerait :

*lé fam zé lé zom fure créé pour s'émé résiproqueman.*

Qui voudrait de cette orthographe de cabaretière ?

D'autres critiques raffolant de l'étimologie veulent tout plier sous son joug :

*les femes sont moins cholères que les homes.*

En vérité, ceux-là me paraissent faire la guerre pour beaucoup moins qu'un coup d'éventail. Il y a vingt deux ans, on fonda une REVUE afin de soutenir cette idée ; et les rédacteurs mangèrent deux cent mille francs. Que la ruine leur soit légère !

Je me défends de toutes mes forces de vouloir tenter des simplifications de ce genre.

Quelques régularisations, c'est bien différent.

J'en introduis plusieurs dans mes ouvrages, et je laisse chacun libre de ne pas m'imiter ; je laisse voire les sots complètement libres de me railler. Je n'ai qu'une ambition, celle de

faire dire par les gens sensés : « en tant que philologue, ce poète n'est pas si fou » .

Adonc raisonnons.

Il vous est arrivé, ô amés lecteurs, comme à moi, comme à tout le monde, quand vous tenez à la main une plume bien taillée, que vous vous penchez sur une blanche feuille de vélin, que vous vous sentez de vellétés de calligraphie, d'avoir malgré vous suivi un mouvement mécanique des doigts et multiplié les jambages avec un véritable plaisir. Les *ff*, les *ll*, les *mm* naissent alors par enchantement. Vous consommez autant de consonnes que les blonds enfants de la Germanie; et vous tracez des barres, des coulés, des pleins, des ronds, des déliés, des volutes... à l'infini.

Vous le devinez, c'est tout bonnement dans ce gout des paragraphes que nous devons chercher l'origine des deux *n* de *honneur*, des deux *m* de *femme*, des deux *p* de *frapper*, etc , etc. Question de date. Si les typographes avaient précédé les scribes, ils n'auraient pas rempli leurs composteurs de tant de caractères superflus.

Toutefois, je le demande, en quoi cela gêne-t-il? Ni la grammaire ni la prononciation n'est froissée. Paix donc à ces lettres innocentes, à ce *th* et à ce *ph* contre lesquels tant de révolutionnaires clabaudent. Jamais, comme professeur, je ne me suis aperçu que les étrangers soient embarrassés par ces redondances débonnaîfres.

Ah ! le *y* simple et le *ch* dur, c'est bien autre affaire. Ce sont des malfaiteurs qui, en volant la robe du *i* et du *ch* doux, occasionnent dans la lecture un épouvantable désordre. Les élèves du dehors y perdent leur latin et leur bon vouloir. Sabrons ces ennemis de notre langue.

« Plusieurs grammairiens » dit Laveaux, dans son DICTION-

NAIRE DES DIFFICULTÉS « voudraient qu'on écrivît toujours par un *i* les syllabes où on n'entend que le son simple de cette lettre, comme dans *anonime*, *himen*, *martir*, *sinonime*, etc ; et je trouve qu'ils ont raison. Les Italiens se sont débarrassés de cette exactitude pédantesque, et leur langue n'en est pas moins claire. Ils écrivent *anonimo*, *imene*, *martirio*, *stile*, *sinonimo*, etc .

L'usage a déjà aboli en français un grand nombre de signes étymologiques ; il abolira sans doute aussi celui-ci. Déjà l'Académie écrit *abime*, *analise*, *juri*, *asile*, etc, au lieu de *abyrne*, *analyse*, etc ; mais pourquoi n'écrit-elle pas aussi *anonime*, *himen*, *sinonime*, etc ? Elle aurait bien de la peine à rendre raison de cette préférence ; et cette demi-réforme ne fait qu'augmenter l'incertitude. »

Le *ch* dur subit le sort du *y* simple ; on l'abandonne de plus en plus. On écrit *métempyose*, *colère*, *scolie*, *coléra*, *scolaire*, etc. Il est évident que dans un temps peu éloigné ces deux sources de fausse prononciation auront été séchées pour cause d'utilité publique. Les écrivains aident, l'usage aidera.\* On donne des coups d'épaupe ; moi, je donne un coup de massue.

Ces deux polissons une fois chassés, un auteur ne pourra se permettre de corriger que les écarts d'orthographe qui blessent l'analogie ou le génie de notre langue.

Prenons pour exemples les mots *ainsi* et *saison*. On peut les écrire d'une foule de manières ;

*énsi*, *insi*, *inçi*, *ainsi*, *énci*, *énssi*, *insci*, etc ;

*céson*, *séson*, *saizon*, *çaison*, *çaison*, etc.

\* Il n'y a qu'à lire les bouquins du xvi<sup>e</sup> siècle pour voir la quantité formidable de *y* simples qui ont été peu à peu supprimés.



Le paysan, n'écoulant que son oreille, adoptera l'une quelconque des ces formes ; l'homme instruit sera obligé de garder la forme reçue. Je sais bien que c'est le caprice le plus absolu qui a présidé à l'adoption de telle forme ou de telle autre ; mais c'est surtout cette forme qui constitue l'orthographe inébranlable, essentielle, intrinsèque, que nul ne peut changer, et contre laquelle se briseraient tous les novateurs, eussent-ils le génie de Victor Hugo.

Les lexicographes vont même jusqu'à enregistrer deux formes différentes, plutôt que de permettre qu'on touche à l'arche sainte :

*spée cepée, sponton esponton, lesse laisse, cymaise simaise, cirsakas sirsacas, sauret soret, tauréador toréador, etc.*

Ce raisonnement me rappelle une épigramme qu'un mien ami et moi fimes à Toulouse contre un journaliste du grand format.

Certain auteur, journaliste érudit,  
Dont nous avons déjà crayonné l'épithaphe,  
Parlant le grec, l'iroquois, le sanscrit,  
Et de science tout confit,  
Serait parfait sans contredit,  
S'il apprenait quelque peu d'orthographe.  
Or icelui l'autre jour écrivant,  
A son épiciier, j'imagine,  
Voulut tracer le mot *sardine*.  
Comment un mot si plat d'une plume divine  
Put-il sortir ? Je n'en sais rien, vraiment.  
Il en sortit, et voilà l'important.  
Mais par malheur notre homme avait écrit *cardine*.  
Ce que voyant, « oh ! fi ! » lui dit quelqu'un  
« Vous dont partout le savoir brille,  
Vous tromper ainsi ! C'est commun. » —  
« Tiens ! c'est vrai, » répond-il « j'oubliais la cédille. »

Evidemment, pour si grand que fût le format de la feuille où commercerait le marchand de lignes en question, celui-ci n'avait pas le droit d'écrire *çardine*, parceque *sardine* est l'orthographe consacrée, et parceque cette orthographe ne viole aucun principe de notre belle langue.

Au contraire, quiconque a la cervelle bien pétrie comprend qu'il faut écrire *savon dissout*, parcequ'au féminin on écrit *couleur dissoute*. Raison d'analogie. Or l'analogie est une déesse sur l'autel de laquelle nous pouvons sacrifier.

Voltaire à qui nous sommes redevables des terminaisons en *ais* substituées aux terminaisons en *ois*, Voltaire dont la prose si claire n'a été encore égalée que par celle d'Edmond About, Voltaire a montré bien peu de science de la langue, quand il a essayé de supprimer le *p* du mot *temps*.

Il était sans doute ennemi de ce que beaucoup de gens appellent les lettres inutiles. Ne sont lettres inutiles que celles qui font mal prononcer. *Temps, poids, vingt, doigt, poing, etc.*, sont des mots tout-à-fait dignes d'une langue savante et remémorent agréablement leur classique berceau. Dieu nous garde d'y rien changer ; leur prononciation est régulière.

Si Voltaire avait eu égard au mécanisme de sa langue, il aurait supprimé le *s*, au lieu du *p* \*

1° parceque le *s* ne se prononce pas plus que le *p*,

\* Le mot *legs* offre l'exemple le plus saugrenu des *s* finals au singulier. En effet la prononciation donne *leg*, l'étimologie *legatum*, la dérivation *legataire*, la grammaire *leg* par opposition au pluriel *legs* ; et cependant les lexicographes de Panurge ne cessent d'enregistrer *un legs*. Je veux passer le reste de mes jours sur le lit de roses de Montézuma, si jamais je commets encore cette faute de lèse raisonnement imposée et perpétuée par les colléges.

- 2° parceque le *s* forme la queue du mot,
- 3° parceque le *s*, constituant la marque du pluriel, il y avait un avantage à le retrancher d'un substantif singulier,
- 4° parceque la loi puissante des dérivés donne *temporel*, *temporiser*, et non *temorel* ni *temsorel*.

Voilà, je suppose, quelques excellentes raisons que daignera apprécier mon confrère Paul Féval. « Votre système » m'écrit-il « devient une bizarrerie rétrograde, quand il plaide pour la restitution de certaines lettres non prononcées : *touts*, *enfants*, etc. A mon sens, vous auriez pu négliger ce détail qui signifie peu et qui, pour des yeux inattentifs, vous place en contradiction avec vos idées de simplification. »

Non, non, je ne veux pas de simplification ; non, je ne veux pas simplifier. Je veux régulariser. Jveux régulariser, chaque fois que l'oreille le permet.

Précisément, le pluriel *enfants*, que me cite Paul Féval, est un de ces abus malheureux pour lesquels je voudrais voir pendre en effigie monsieur Noel, et monsieur Chapsal par dessus le marché.

Soit le nom singulier *enfant*. Comment en français se forment les pluriels ? En ajoutant un *s*. Cela donne *enfants*, comme de *support* cela donne *supports*. Si le *t* est inutile à *enfants*, il est également inutile à *supports*. Pourquoi vouloir ajouter à la règle générale des pluriels cette exception du *t* élastique ?

Autre aspect. Soit le nom pluriel *enfants*. Quel sera pour un étranger le singulier ? *Enfan*. Parconséquent, en vertu de la loi des dérivés, les étrangers formeront *enfaner*, *enfanillage*, *enfanin*, etc ; et ils auront raison. Mais ils ne commettront pas cette faute, lorsque la présence du *t* les conduira à former *enfanter*, *enfantillage*, etc.

Qu'en dites-vous, cher et spirituel romancier?

Encore une fois, il n'y a de lettres inutiles que celles qui contrarient la prononciation ou les dérivations. A celles-là point de merci. Quand un arbre a dévié dans un quinconce récent, on n'en supprime pas les branches, on le redresse.

Ainsi, c'est entendu. Rien de ce qu'on pourrait croire être une faute dans ce volume ne doit être imputé à mon imprimeur. Loin d'encourir des reproches, il a apporté à l'exécution force soins et il mérite force éloges.

Mes amis savent tous combien j'aime à parfaire moi-même la toilette typographique de mes ouvrages. C'est donc moi qui ai placé la pagination au bas des pages. De cette manière les têtes de chapitres n'occasionnent pas d'interruption, les feuilles d'impression n'ont pas besoin d'être numérotées, et les brocheurs obtiennent le pliage le plus régulier : triple avantage.

NOTE 2.

Pour les détails historiques, arkéologiques et légendaires sur les îles de Lérins, on peut consulter les ouvrages suivants :

NOTES D'UN VOYAGEUR DANS LE MIDI DE LA FRANCE, par Prosper Mérimée ;

VISITE AUX ÎLES DE LÉRINS, par l'abbé Alliez, de Cannes ;

CANNES ET SES ENVIRONS. par Girard, de Cannes ;

LES ÎLES DE LÉRINS, CANNES ET LES RIVAGES ENVIRONNANTS, par Alliez, de Cannes.

NOTE 3.

Ah ! en voilà un substantif dont le *i* ne sera pas traité de *i* Grec ! En grec *œuil* se dit « *ophthalmos* ». Pas le moindre iota ni le moindre upsilon, comme vous voyez. Le *y* simple de *yeux* est donc lui aussi un gros abus du *xvi<sup>e</sup>* siècle. Hatons-

nous de le jeter aux gémonies. Je ne connais qu'une sorte d'individus qui puissent se plaindre d'une semblable régularisation : ce sont les retardataires qui écrivent encore *Loys, celui, lys, Henry, roy, loy, asyle, etc.*

NOTE 4.

Le joli cap de la Croisette semble tendu vers l'île Sainte-Marguerite comme un bras de Titan vers une nimphe. Il y avait autrefois, à l'extrémité de la langue de terre, une croix rustique, plantée au milieu d'énormes pins. Une confrérie de pénitents de Cannes allait là, toutes les années, en procession, pour satisfaire sans doute à quelque vœu antique. De cette croix dérive le nom de Croisette, qui a survécu à l'usage pieux.

A ce propos, qu'il me soit permis de blamer un tantet les industriels qui sont venus s'établir à Cannes. On a tracé, le long de la Croisette, un promenoir dans le genre de la promenade des Anglais de Nice. Presque tous les Cannois l'ont appelé *boulevard de la Croisette*; les exploiters du dehors s'obstinent à l'appeler *boulevard de l'Impératrice*.

Pourquoi ?

Jamais impératrice passée ni présente n'a posé à Cannes le plus petit de ses augustes pieds. Cela serait-il, que la population devrait encore repousser une dénomination aussi plate et aussi vulgaire que *place Neuve*, et garder comme un patrimoine ce nom sonore de Croisette qui éveille un poétique souvenir. N'en déplaise à quelques indigènes ignorants et pérorateurs, le mot Croisette, outre son harmonie et son cachet historique, est encore conforme au bon goût.

Le choix des noms est assez important. On ne doit pas s'y méprendre. Voyez l'édilité Parisienne : elle est en train de remplacer par des appellations illustres ou patriotiques

tous les noms ridicules ou banals. Et elle fait bien. *Ægīna careant consules.*

Cette observation m'amène à rapporter une anecdote. Il y a de dix huit à vingt ans, quand on inscrivit au coin de chaque rue le nom qui y figure encore, quelques personnes de sens et de cœur proposèrent de donner à un boulevard quelconque le nom de lord Brougham, « ce Christophe Colomb de Cannes ». Or, dans le conseil municipal, à cette époque, siégeaient plusieurs respectables grognards de l'Empire.

Jugez comment fut accueillie la proposition. Politique et gratitude vont si peu ensemble ! N'y aurait-il pas justice et convenance à réparer un tel oubli ?

« A l'extrémité de cette pointe, sont des ruines assez considérables d'un fort élevé par l'ordre de Richelieu, que les Espagnols attaquèrent vainement, lors de la prise des îles, en 1635. On voit aussi une tour abandonnée que les flots viennent battre ; elle faisait partie des fortifications, et elle porte plusieurs traces de boulets. Quelques années après, Richelieu fit désarmer ce point, qui fut entièrement négligé, lorsque le fort de Sainte-Marguerite suffit pour fermer le bras de mer. »  
( L'abbé Alliez, VISITE AUX ÎLES DE LÉRINS )

Voir, pour plus de détails, l'HISTOIRE DE PROVENCE par Bouche, tome II ; et l'HISTOIRE DE PROVENCE par Papon, tome IV.

NOTE 5.

En français le son *eu* s'écrit de deux manières différentes, ou avec un *e* doux , ou avec un *œ* dur \* suivis d'un *u* :

\* Le *œ* dur a été imaginé au xvi<sup>e</sup> siècle pour rappeler le *o* des Romains : *cor, soror, bos, ovum, mos*, et aussi *oculus*. Avant on écrivait comme dans cette citation de Jean De Meung « *seur Heloys, seur abesse* ».

*peu, deux, leur, deuil, seuil, etc.* ; = *sœur, bœuf, mœurs, cœur, œuf, etc.*

Parconséquent il faut écrire :

*œuil, œuil-de-bœuf, œuillade, œuillère, œuillet, œuilleton, œuillette, œuilletterie, œuillé.*

Quand le son doux *eu* se trouve précédé d'un *g* dur, pour empêcher celui-ci de devenir doux comme dans *nageur, gageure, gageur, jaugeur, chargeur*, on interpose un *u* quiescent : *gueux, gueule, fongueux, rugueux, long(u)e*. On en a fait de même, quand le son doux *eu* se trouve précédé d'un *c* dur : *cercueil, \* cueillir, accueil, etc.*

Quel est donc le gâte-langue qui, le premier, tout en laissant subsister le *u* quiescent accolé au *c*, a supprimé, entre le *c* et le *i*, le *u* constitutif du son *eu* ? L'étranger doit donc prononcer *cerkeil, keillir, akeil*, comme *orteil, pareil*, et non *cercueil, accueuil* qui riment avec *deuil, seuil* ?

Il me semble que c'est une bonne action, dont la logique et les étudiants sauront gré, de ramener cette exception inexplicable dans la règle générale du son *eu*.

NOTE 6.

La pastèque, qu'on appelle aussi *melon d'eau* ou *cucurbita vitrulus*, en stile de gens en *us*, est un énorme fruit originai-

\* C'est tellement ainsi que dans toutes les éditions antérieures au xv<sup>e</sup> siècle, c'est à dire, quand *œ* et *æ* s'écrivaient simplement *e*, le mot *cœur* est orthographié d'après la règle du *u* quiescent :

« Vous vous diziez : ce cœur sensible. » Clotilde De Surville, citée par Sainte-Beuve. = « Dont eurent leurs cœurs finalement euiliés. » Croniqueur d'Abailard, cité par Guizot.

re d'Asie. De grosseur variée, atteignant quelques fois les dimensions d'une forte citrouille, il est la providence liquide des pays chauds. La peau en est dure, lisse et verte; la chair, d'un rose presque rouge, se fond dans la bouche comme un sorbet et répand en abondance un jus frais et savoureux: on boit et mange en même temps.

Les pastèques sur les marchés s'empilent comme des boulets de canons.

NOTE 7.

Je ne sais pas pourquoi en poésie les poètes du nord ont pris l'habitude de donner trois sillabes aux mots *ouvrier*, *ruine*, *tablier*, *baudrier*, *piéton*, *peuplier*, *fouine*, etc, et deux sillabes aux mots *lien*, *hier*, etc.

Il me semble que les licences poétiques, permises en matière d'orthographe ou de grammaire, ne peuvent aller jusqu'à changer la prononciation d'un terme. J'ai habité Paris; je n'ai jamais entendu un Parisien dire: « payez les ou vri ers, redressez votre ta bli er, passage des pi é tons », etc.

Malgré leur structure syllabique, on respecte la prononciation vulgaire dans les mots *poêle*, *fouet*, *goélette*, etc. Pourquoi ne pas la respecter partout?

Il m'a toujours paru plus naturel de me soumettre aux exigences de l'oreille, et, quand je lis des vers, de prononcer comme si je lisais de la prose.

NOTE 8.

C'est une croix de fer plantée sur un petit tas de pierres et qui donne son nom à une charmante colline de 156 mètres d'altitude. De cette colline, située au nord-ouest de Cannes, l'œil embrasse un magnifique panorama.



NOTE 9.

Le Suquet est la partie vieille de Cannes, groupée autour du mont Chevalier, comme à Nice les vieux quartiers autour du mont du Château. En patois, *suquet* signifie sommet.

C'est là qu'habitent la population agricole et les marins.

NOTE 10.

Saint-Cassien est un charmant monticule perdu au milieu de la plaine de Laval. On avait toujours dit qu'il avait été élevé pour servir de retranchement aux troupes de Vitellius, lors de leur bataille contre les troupes d'Othon ; que c'était un tumulus accumulé sur un général Romain, comme celui dont Alexandre recouvrit Bucéphale ; que c'était un bois sacré de Vénus, etc, etc.

Malheureusement, dans sa DESCRIPTION GÉOLOGIQUE DU VAR, M. le comte Villeneuve-Flayosc a démontré l'origine antédiluvienne de ce mont, œuvre de Dieu et non des hommes.

La science n'en fait pas d'autres.

Le *zéphire* de Saint-Cassien me remémore ce vers du poète Regnier

Que zéphire en ses rets surprend Flore la belle ;

lequel fait remonter au vieux Mathurin l'honneur du vêtement orthographique que je jette sur les épaules du roi des brises.

NOTE 11.

La vieille tour qui domine à Cannes le mont Chevalier a été bâtie, selon les uns, au onzième siècle par les abbés de Lérins ; selon les autres par les Templiers.

On sait que les Templiers possédaient des domaines à Saint-

Jean de Nice, à Duranus, et dans plusieurs autres localités des Alpes-maritimes.

NOTE 12.

L'Estérel, entre Cannes et Fréjus, est un groupe de montagnes sauvages parfaitement indépendant des Alpés, formé de granit primitif et de schiste, et d'une superficie environ de 400 kil. carrés. Quelques uns de ses pics ont mille mètres d'altitude.

NOTE 13.

La Siagne (Acro, Apro ou Apron des Romains) prend sa source ou plutôt ses sources dans les environs de Saint-Vallier. Elle descend jusqu'à Auribeau à travers des gorges et des vallons pittoresques ; mais, une fois dans la plaine de Laval, elle coule si lentement qu'elle semble comme la Saône amoureuse des ses rives.

NOTE 14.

Dans cette pièce, les *bruyères* et les *dunes* ne sont pas des complaisantes de la rime. Il y avait alors près de Cannes bien réellement de petits monticules de sables et des fourrés de cet arbrisseau cher à Ossian.

NOTE 15.

Nous avons en français trois lettres euphoniques. Ce sont  
1° le *z* qui s'emploie dans la poésie vulgaire :

Les Danaïdes prises  
Ne savent point trop *z*-à  
Queu sauce on les mettra (Désausgiers):

2° le *t* qui s'emploie en poésie et en prose, entre le verbe et son pronom :

Lui faudra-t-il toujours sur l'océan des âges (Arnould),

*mange-t-il, travaillera-t-il, etc ;*

3° le *l* que certains écrivains emploient en prose, mais qui n'est d'un usage régulier qu'en poésie, devant le pronom *on* :

Si l-on croit par des pleurs attendre un avare.

Je n'ai pas besoin de beaucoup dissenter pour prouver que les typographes se trompent, quand ils écrivent *si l'on croit*.

L'apostrophe remplace un *e* muet ; or il n'y a pas plus de *e* muet dans *l* que dans *z* ou dans *t*. Jamais *l'* pronom, mis, pour *le* ou pour *la*, ne peut descendre à tenir lieu d'un *l*, mis simplement pour flatter l'oreille.

Je suis le premier à faire cette observation philologique, mais je renonce au brevet d'invention.

NOTE 16.

Le nouveau cimetière de Cannes s'appelle *les Caroubiers* comme d'autres s'appellent *le campo santo*. On a commencé d'y enterrer en novembre 1850. L'ancien cimetière était adossé à l'église paroissiale.

NOTE 17.

On nomme *labech* sur nos cotes le vent qui vient du large. Il souffle le plus souvent en automne, et produit ces belles vagues que vont admirer les étrangers. En 1862, le 24 de novembre, à Nice, il poussa la mer jusque dans les jardins qui

longent la promenade des Anglais. Dans mon enfance, à Cannes, j'ai souvent vu les lames qu'il soulève se dérouler lentement jusque sur la route impériale.

NOTE 18.

Je viens de lire une gracieuse brochure, intitulée LETTRES D'UNE JEUNE FEMME SUR CANNES. J'y ai trouvé beaucoup de traits spirituels et aussi beaucoup de traits typographiques. Tous ces traits, qu'on prend l'habitude de substituer aux virgules, font sur une belle page d'impression le même effet que des rousseurs sur un beau visage de fille. La vraie prose n'a pas besoin de ces broussailles pour être claire. Edmond About n'en met jamais. Cela soit dit en passant.

Or j'y ai trouvé en outre une petite phrase un tantinet satirique : « Cannes est la patrie... de tous les Cannois. »

Mon amour-propre de clocher me fait un devoir de montrer qu'avec les Cannois en général sont encore nés à Cannes quelques personnages en particulier.

D'abord le poète Honoré Méro, \* ami de Chaulieu, de Collardeau, de Du Belloi, etc. C'est un charmant auteur, ayant toutes les qualités et tous les défauts poétiques du XVIII<sup>e</sup> siècle où il a vécu. Il existe de lui un joli volume de contes et d'odes. Les contes, alertes et égrillards, sont d'un bon stile marotique et forment le véritable bagage du poète. Les odes, qui ne sont que des stances classées sous une rubrique Anacréontique, of

\* François Méro, père du poète, fut longtemps, sous Louis XIV, maire de Cannes et médecin de l'isole *Sainte-Marguerite cum privilegio regis*. Un autre Méro en fut curé. Monsieur Méro, aujourd'hui à la tête de la municipalité Cannoise, est l'arrière-neveu du poète. On voit que les Méro constituent la plus ancienne et la plus digne famille de la cité hivernale.

frent ce marivaudage de l'époque tout émaillé de naïades et de silvains.

Viens folâtrer sur ma Glicère,  
Charmant Zéphir, hâte tes pas.  
Soulève la gaze légère  
Qui cache à mes yeux ses appas.

C'est sur des fleurs à peine écloses  
Que tu te plais à t'arrêter ;  
Mais à la plus belle des roses  
Glicère peut le disputer.

Sur cette bouche que j'adore  
Viens respirer sa douce odeur.  
La divine haleine de Flore  
Exhale un parfum moins flatteur.

Je sens que sa pudeur s'irrite  
De son souffle voluptueux ;  
Le tissu mobile s'agite ;  
Achève de combler mes vœux.

O ciel ! Tu fais voler la gaze :  
Mon encens va brûler pour toi.  
J'ai vu... Quel charme ! Quelle extase !  
Les dieux sont moins heureux que moi.

Quant aux odes « dans le grand genre », c'est à dire, lyriques, elles ont une bonne part de poésie conventionnelle :

Chantre des guerriers magnanimes  
Que Mars combla de ses faveurs,  
Pindare, dont les vers sublimes  
Des ans ont bravé les rigueurs,

Embrase mon sein de tes flammes ;  
Viens, verse avec moi dans les ames  
L'ardeur de l'immortalité ;  
Que ma lyre sonore et fière  
Exalte la vertu guerrière,  
Sans offenser l'humanité.

. . . . .

En ce temps-là, ils entendaient ainsi la poésie. On trouvait des lecteurs assez robustes pour lire toute la HENRIADE d'une haleine ; et Rousseau, cet endormeur breveté de l'université, inspirait à Méro lui-même des phrases comme celles-ci :

« Il est reconnu que l'auteur de *l'Ode à la Fortune*, le grand Rousseau, a porté ce charme séduisant de l'harmonie aussi loin qu'il était possible à des mortels ; mais ce n'est pas cela seul qui lui a mérité le nom de grand poète : c'est la grandeur des idées jointe à la noble hardiesse de les rendre ; c'est cette chaleur qui règne d'un bout à l'autre dans ses œuvres sublimes, cette fougue impétueuse toujours accompagnée de la plus douce des mélodies ; en un mot cet enthousiasme divin que son ame vivement pénétrée porte dans celle de ses lecteurs ! »

Et ces mêmes hommes qui trouvaient toutes ces merveilles dans Rousseau, ont fait la Révolution ! C'est à ne pas en croire l'histoire.

Est aussi né à Cannes le fameux père Honoré, ce prédicateur onctueux de qui on disait sous Louis XIV : « le père Honoré à ses sermons fait rendre les bourses qu'on a volées aux sermons de Bourbalou : le père Honoré déchire les oreilles, mais il fend les cœurs. » Ce dernier trait faisait allusion à son accent méridional.

Le père Muret, de l'Oratoire, prédicateur distingué, aumônier du maréchal De Vivonne dont il a écrit l'oraison funèbre, et le cardinal De Latil, archevêque de Reims, pair de France,

précepteur du duc de Bordeaux sont également nés à Cannes.

On pourrait encore mentionner le poète Honoré Rouaze dont les journaux ont assez souvent publié des poésies heureuses.

Voilà notre lot littéraire : c'est peu de chose, mais c'est quelque chose. Et si je voulais citer les noms de toutes les personnes de Cannes dont j'ai lu des vers passagers, je prouverais surabondamment que je n'ai pas eu tort de dire que notre sol parfumé rend poète.

Nous n'avons ni à Cannes ni dans les environs un nom de littérateur universellement connu, voire parmi les contemporains ; c'est une gloire qui échéra sans doute à nos enfants plus dignes que nous. Il faut aller jusqu'à Fréjus pour y trouver Désaugiers.

Désaugiers, le chansonnier inimitable, fut de son vivant un auteur dramatique très renommé, aussi renommé que Moreau, Rochelle, Rougemont, Francis, Servières, Coupard, Chazet, Brazier, Gentil et une foule d'autres célébrités de 1800, parfaitement oubliées aujourd'hui. Il a fait plus de 120 pièces de théâtre, parmi lesquelles plusieurs comédies ravissantes qui sont restées au répertoire, après avoir excité les applaudissements de la France entière.

Qui s'en douterait ?

Ainsi, sans les chansons, sans le Caveau, sans le populaire MONSIEUR DENIS, le nom de Désaugiers n'éveillerait aucune sympathie. Je dis cela à l'adresse de certain vaudevilliste de Paris qui tranche du personnage envers les écrivains de province, sous prétexte que quelques pièces de circonstance lui rapportent beaucoup d'écus. Grand bien lui fassent ces écus !

Pour moi, j'aime mieux avoir fait mes modestes CONTES GAULOIS qui en me laissant pauvre, me vaudront une mention

future, que trente comédies éphémères, m'eussent-elles rendu l'égal de *móssieu* De Roschild.

NOTE 19.

Le mistral, ce membre du trio qui tirannisait la vieille Provence, ne fait guère à Cannes que des apparitions automnales; encore est-il arrêté, amoindri, humilié par l'Estérel. L'Estérel est la muraille naturelle que Dieu nous a donnée en équipollence de celle de la Chine. Je dois le déclarer pour le bon escient des hivernants qui ne sont pas encore venus à Cannes, et que ma pièce de vers pourrait effrayer.

« Cannes est l'une des villes du littoral Méditerranéen les mieux abritées contre les vents froids. Protégée au nord par les ramifications des Alpes, défendue à l'ouest et au nord-ouest par le massif de l'Estérel, elle n'a presque rien à craindre du redoutable mistral, qui fait tant de mal dans la vallée du Rhône et sur toute la côte, de Montpellier à Toulon. » (Élisée Reclus)

« La ceinture continue des collines procure à Cannes une sorte de paravent naturel entre le golfe et les hautes montagnes; et, lorsque les vents froids soufflent des Alpes, ils passent par dessus le littoral. Ils vont tomber à une certaine distance à la surface de la mer, dont on voit les vagues se gonfler à l'horizon avec leurs crêtes d'argent, tandis que sur les bords tout est calme. » (Jean Raynaud)

NOTE 20.

La preuve, c'est que nous avons un dicton Provençal qui dit: « *qui va a l'ilo, pouarto ren a l'ilo, mangeo l'ilo* ». Ce qui, traduit à la façon dont on traduit Démosthènes au collège, signifie: « il faut avoir du biscuit dans sa nacelle ».

Les chasseurs de cul-blancs savent sur ça à quoi s'en tenir.



NOTE 21.

Il y a dans les bois de Sainte-Marguerite plus de quatre cents faisans à l'état complètement sauvage. On ne s'occupe d'eux que pour entretenir d'eau les petits abreuvoirs disséminés sur toute la surface de l'île.

Cette merveilleuse colonisation est due au bon goût et à la générosité princière de m<sup>r</sup> Granval, le célèbre raffineur de Marseille. On sait qu'il possède à Cannes la splendide villa Saint-Georges.

Si jamais Cannes comme Toulouse a une salle des Illustres, m<sup>r</sup> Granval mérite d'y figurer à côté de lord Brougham et de m<sup>r</sup> Wooldfield : ce sont trois illustres bienfaiteurs de la ville.

NOTE 22.

Le Canlong est cette chaîne de collines comprise entre le chemin du Cannel, le torrent du Châtaignier, et le vallon des Valergues.

NOTE 23.

On appelle *panal*, dans les Alpes-maritimes, ce que dans le Languedoc on appelle *cinquième* : le double décalitre, ou vingt litres.

Le panal d'olives se vend en moyenne 3 francs ; mais le prix s'élève quelques fois jusqu'à 5 francs.

Une cueilleuse gagne 1 franc par jour. A la tache, elle peut cueillir 5 et voire 6 panaux, qu'on paie 30 centimes ; ce qui peut porter sa journée à 1 fr 80 centimes.

NOTE 24.

Dans les livres on a l'habitude de trématiser le mot *Noel*. Voilà

un exemple d'accentuation bien fautive, maintenue par l'ignorance des typographes. Ces messieurs écrivent *Noël* ; je les défie de me dire pourquoi.

Quelles sont en français les lettres qui se réunissent pour former un son particulier ?

Ce sont

<i>e</i> et <i>u</i>	qui donnent	<i>eu</i> ( <i>jeu</i> ),
<i>a</i> et <i>i</i>	--	<i>ai</i> ( <i>lait</i> ),
<i>a</i> et <i>u</i>	--	<i>au</i> ( <i>étau</i> ),
<i>o</i> et <i>u</i>	--	<i>ou</i> ( <i>loup</i> ),
<i>p</i> et <i>h</i>	--	<i>ph</i> ( <i>phrase</i> ),
<i>g</i> et <i>n</i>	--	<i>gne</i> ( <i>montagne</i> ),
<i>c</i> et <i>h</i>	--	<i>che</i> ( <i>cheval</i> ),
<i>o</i> et <i>i</i> '	--	<i>oua</i> ( <i>loi</i> ).

Quand par hasard ces lettres accouplées doivent garder leur valeur isolée, on marque l'une d'elles d'un tréma ; et on a *Bëu*, *naïf*, *saïl*, *Zoïle*, etc.

Hé bien ! jamais en français *a* et *é*, *é* et *é*, *i* et *é*, *o* et *é*, *u* et *é*, *y* et *é* ne se réunissent pour former un son particulier. Donc l'occasion du tréma ne se présente jamais ; et on écrit avec un simple accent fermé *Aglé*, *Noé*, *Josué*, *Boué*, *poèmes Gaéliques d'Ossian*, etc.

D'un autre côté, en vertu de la règle générale qui dit que tout *é* fermé ne terminant point la syllabe perd son accent, la syllabe *el*, quelle que soit sa position, doit aussi perdre le sien :

*Michel*, *Elzévir*, *Abdelkader*, etc.

Or cette obligation ne cesse pas d'exister, quand la syllabe *el* est précédée d'une des six voyelles avec lesquelles elle ne se combine jamais.

C'est ce qu'ont parfaitement senti messieurs le matelot Mika-

el, l'Israélite Mée!, le prophète Ezéchiél, le Maréchal Niel, le jésuite Voel, le représentant Manuel et le facteur Pléyel.

Comprenez-le donc de même, ô pauvres typographes ; écrivez *Raphael, Israel, Noel*, etc ; et voire, pour vous moquer un peu des professeurs de langue patentés, allez jusqu'à écrire *Noel et Chapsal*.

NOTE 25.

C'est à tort que les typographes et les grammairiens écrivent *par fois* en un seul mot. Il n'y a aucune différence entre *par fois* et *par moments* ; c'est une expression adverbiale et non un adverbe.

Les Italiens disent : *una volta, due volte, per volte*, etc.

Nous disons ailleurs : *chaque fois, toutes les fois, certaines fois, toutes et quantes fois, une fois, plusieurs fois, quelques fois, mainte fois, souventes fois, mainte et mainte fois, il y a des fois qu'il se trompe, il y avait une fois une fée*, etc ;

Trente-huit fois déjà je t'ai vu reparaitre,  
Depuis que mes parents pour la première fois (Ed. Arnould) ;

De sa verve un peu mijaurée  
Certaines fois forçant le cours (L. Veillot).

Il faut excepter *toutefois* qui signifie *néanmoins*, et *autrefois* qui signifie *jadis*. Ces deux mots ont la consonnance identique, mais n'éveillent aucune idée de chose divisible par fois, par coups, par portions.

NOTE 26.

La *Castre*, comme disent les vrais Cannois, et non la *plate-*

forme ou la place de l'église, comme disent les étrangers. Je n'ai pas besoin de répéter ce que j'ai développé à propos de la Croisette.

*Castre* est l'heureuse traduction du *castrum Marcelli* dont les ruines précisément existent encore. Respect à cette dénomination historique.

Respect aussi à l'appellation *la marino* que des farceurs ont traduit par *rue du Port*; traduction qu'ils n'ont pas craint de faire peindre à l'angle des maisons. Une rue de six cents mètres de largeur, merci !

On appelle *marino*, à Gênes, à Cannes, à Menton, à San-Remo, dans toutes les villes du littoral, cet espace plus ou moins grand qui sépare les maisons de la mer. Il est couvert d'arbres, de sables, de bateaux, de filets, etc.

NOTE 27.

« De tous les êtres organiques, celui qui cause les plus grands ravages à l'olivier est le ver ou larve vulgairement appelé *keïroun*, probablement du grec « *keyron* » (*rongeur*), et désigné tour à tour par les naturalistes sous les dénominations de *musca oleæ*, *cinips oleæ*, *stomoxus keïroni*, lorsqu'il est à l'état de mouche ou d'insecte parfait. » (Louis Roubaudi)

NOTE 28.

J'écris *Rhiou* et non *Riou*, comme on écrit Rhin, Rhône, etc, venant du grec « *reo* » (*couler*).

NOTE 29.

La plage de la Croisette passe pour une des plus belles et des plus douces de la Méditerranée. Réputation bien méritée.

Les baigneurs peuvent y marcher vers le large un long espace, en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et du sable sous les pieds. Et quelle eau ! et quel sable !

Aussi Cannes commence-t-elle à avoir une saison d'été.

Quand donc les touristes se décideront-ils à ne plus aller greloter dans l'eau froide de l'océan, pendant les quelques heures de répit que leur accorde la pluie, lorsque ici, pendant cinq mois d'un soleil continu, ils auraient une mer si bleue et... point perfide ?

NOTE 30.

Madame Marie Louise Karr est décédée à Cannes le 6 de septembre 1860, à l'âge de 88 ans. Elle était nièce du baron Heurteloup, chirurgien en chef de l'armée d'Italie et veuve d'Henri Karr, compositeur de musique Allemand.

On sait que le père de « monsieur Alphonse » fut nommé chevalier de la légion d'honneur en récompense de ses travaux pour l'enseignement de la musique à Paris. On joue encore assez souvent sa musique de piano. Adolphe Adam a publié de lui une biographie intéressante.

NOTE 31.

Le gourbin, vaste panier en osier ayant la forme d'un dé à coudre. Deux gourbins, un de chaque côté du bât, font la charge d'un mulet.

NOTE 32.

Le ruisseau qui passe au pied du monticule de Saint-Cassien dérive de la Siagne.

NOTE 33.

Singulière danse locale. Introduite dans les salons, elle don-

nerait lieu, à coup sûr, aux observations les plus malicieuses. Voici comment se pratique le ronton.

Le tambour ou le tambourin résonne sans discontinuer pendant une demie heure ou une heure. Un cavalier saute avec une cadence très légère devant une dame, et celle-ci devant lui. S'il prend fantaisie à un autre cavalier de sauter devant la dite dame, il se place brusquement devant le premier qui est obligé de s'écarter. Mais aussitôt le coréographe supplanté va user du même droit au nez d'un tiers cavalier et devant celle des autres danseuses qui lui a plu. Il va sans dire que les femmes jouissent aussi de ce privilège. De sorte qu'on aperçoit un continuel changement de groupes. Jugez du rire des taquins et de la crispation des amoureux!

J'ai vu souvent un malheureux jeune homme obligé de sauter l'heure entière devant une mademoiselle Scudéry, parce que personne ne venait le remplacer.

NOTE 34.

La Ferrare est cette colline inculte à laquelle s'adosse la partie basse de Cannes; elle est comprise entre la route de Grasse et le petit vallon du Poussia.

Quant au palmier que je chante, il est très bien connu de tous les étrangers, sous le nom de *palmier du comte Roustan*.

NOTE 35.

L'herbe qu'on jette dans les feux de la saint Jean est désignée vulgairement en français sous le nom de *petite immortelle jaune* et en patois d'*herbo de san Jan*. C'est le *gnapholium stæchas* de Linnée. On la trouve sur toutes les collines arides qui bordent le littoral de la Méditerranée. Sa fleur répand une odeur fourragère, pénétrante et, pour ainsi dire, sèche comme ses corolles.

NOTE 36.

La plaine de Laval offrait autrefois une baie vaste et peu profonde que la Siagne a peu à peu comblée. Au siècle dernier, cette plaine marécageuse était encore semée de riz.

Aujourd'hui l'atterrissement a recouvert même les anciennes digues ; ce qui n'a pas peu contribué à assainir les quartiers de l'ouest, puisque les eaux stagnantes ont disparu.

NOTE 37.

Napoléon, débarqué au golfe Jouan le 1<sup>er</sup> de mars 1815, à 3 heures, envoya un détachement à Antibes et un à Cannes. Les Antibois retinrent prisonniers les vingt neuf hommes qui leur avaient été dépêchés. L'autre petite troupe fut reçue à la mairie de Cannes par m<sup>r</sup> Antoine Vidal, qui déjà au Caire, pendant l'expédition d'Egypte, avait été l'amphitruon de Bonaparte. Malgré la surprise qu'inspirait un pareil événement, l'accueil fut assez sympathique ; et les cinq mille rations demandées furent préparées.

Qui sait ce qui serait advenu, si l'hospitalité des Cannois avait été dans le genre de celle de leurs voisins ? Qui sait si un refus des autorités de Cannes n'aurait pas amené quelques coups de feu ? Peut-être alors n'aurait-on vu de ces cent jours mémorables que le commencement. Une goutte de sang se multiplie si vite ! Et il fallait tant se dépêcher !

NOTE 38.

J'expliquerai dans la prochaine édition la raison assez curieuse qui m'a empêché de terminer cette poésie.

NOTE 39.

Le vallon des Valergues que traverse le ruisseau du Châtai-

gnier est un des endroits les plus agrestes et surtout les plus frais du pays.

Mes feus grands parents avaient là une bastide où j'ai bien gambadé, étant enfant. Ce souvenir explique peut-être un peu mon enthousiasme.

NOTE 40.

Je dois une explication pour le *t* supprimé à rempar.

Amat m'écrivait un jour ceci : « A propos de grammaire et puisque vous en tenez un peu pour l'orthographe rationnelle, laissez-moi vous demander, mon cher ami, si on doit écrire *boulevard* avec un *d* ou *boulevard* avec un *t*. Entre les deux ma plume balance.

Quant à vous, vous avez, au commencement de votre ouvrage, audacieusement écrit *homar* sans *d*. Il est certain que cet animal peut encore marcher sans cela ; mais attendez-vous à la vengeance de ce crustacé qui, par la voix de quelque académicien, vous réclamera sa patte, le jour où vous aspirerez à un des quarante fautouils. »

La règle est bien simple.

Les noms terminés en *ar* prennent un *d*, un *t*, ou seulement un *r*, selon que les dérivés sont en *d*, en *t*, ou en *r* :

<i>hazard, hazarder</i>	<i>écart, écarter</i>	<i>char, charrier</i>
<i>retard, retarder</i>	<i>part, partage</i>	<i>rempar, remparer</i>
<i>lard, lardoire</i>	<i>quart, quarteron</i>	<i>coaltar, coaltaré</i>
.....	.....	.....

Quant aux noms qui n'ont pas de dérivé, tels que *boulevard*, *homard*, etc, comme ils ne doivent satisfaire que l'oreille, ils ont une orthographe facultative. Qu'on écrive *homard*, ou *homart*, ou *homar*, c'est toujours un **lingoumbaou**.



Des gens n'ont pas craint de se demander si le nom de Cannes ne rappellerait point des roseaux qui auraient existé là antérieurement. Pourquoi pas antédiluviennement ?

*Roseau* en patois se dit *cano*, c'est vrai ; mais la ville d'hiver s'appelait déjà ainsi, qu'elle était encore groupée autour du *castrum* où des roseaux n'ont jamais poussé, je suppose.

Dans les chartes, elle est appelée *Canois*, *Canoes*, *Canuis*, *Canoas*, *Canue* et jamais *Cannæ* qui aurait présupposé le *canna* des Latins.

Passé encore pour le village du Cannet qui semblerait bien être le diminutif de *cannetum*, si le Cannet avait un ruisseau quelconque pour nourrir des plantes aquatiques.

Du temps des Romains, notre localité s'appelait *Ægitna*, mot qui n'a guère l'air de signifier *roseau*. A l'époque des invasions, les barbares, avec leur manie d'abrégé, nommèrent *canuus*, puis *canus*, cet endroit où passait la voie Aurélienne que dans le bas empire on appelait *caminus* et que nos paysans appellent encor *lou camin Àurélian*.

De *canus* sont dérivées les expressions des chartes.

Cannet vient de *caminetus*, diminutif de *caminus*. Le Cannet, c'est le petit Cannes. Ce ne sera bientôt plus que le faubourg de cette dernière, quand un boulevard les réunira.

C'est entre Cannes et le Cannet qu'est située la villa Sardou.

J'ai mis dans le présent volume ce sonnet, bien qu'il n'ait rien de commun avec Cannes ; il forme le complément des strophes généthliques de la page 67. Je ne serai pas de la sorte exposé à me voir parler du cher ange qu'une nourrice m'a tué.

C'est mon premier sonnet.

Je ne sais pourquoi j'avais toujours trouvé puérile cette forme de poésie. Mon opinion change. Je la trouve très difficile. Avant qu'on ait supprimé tous les mots oiseux, toutes les épithètes, toutes les répétitions, toutes les inutilités, on a fait assez de ratures pour fournir à un long poème. Il est vrai que le maître nous enseigne que le sonnet réussi vaut le long poème.

La lecture des SONNETS d'Edmond Arnould m'a poussé à ce choix. Il y a dans son ouvrage cinq ou six sonnets qui remplissent parfaitement les conditions du genre, et qu'on peut prendre pour modèles. Mais cet auteur s'est fourvoyé, quand il a mis en une série de sonnets des histoires de Napoléon, de Walter, d'Adam, etc.

Le sonnet doit exister isolément ; il doit former le tableau concis, complet, élégant d'une idée unique, et se terminer par une chute, comme on disait au temps de Des Barreaux. Sinon ce n'est pas un sonnet.

On peut user avec lui du procédé de Voltaire. Il faut qu'il puisse être étendu sur un lit de prose et, dans cet état de nudité, supporter l'inspection la plus minutieuse.

De même pour le triolet. Mettez-le en prose ; si le 4<sup>e</sup> vers ne rentre pas dans le sens grammatical de l'octave, le triolet est faux.

De même pour l'acrostiche. Il faut qu'une personne non prévenue de la signification des initiales de chaque vers, ne trouve dans la pièce aucune cheville, et que de plus la pièce forme madrigal. Il y a dans mes SIMPLES RIMES plusieurs acrostiches non avoués : je suis bien sûr qu'aucun lecteur ne s'en est jamais douté.

L'acrostiche est un enfantillage indigne d'un poète qui se respecte. Si les dames aiment ces petites fadeurs, elles doivent

être seules à connaître la condescendance du malheureux qui s'en rend coupable.

NOTE 43.

Mon héros n'a pas été le seul corsaire Cannois. Il y avait encore le capitaine Daumas, le capitaine Mounier et le capitaine Aubert. Je suppose qu'au moment où j'écris ces lignes, ces messieurs sont encore pleins de vie. Leurs navires s'appelaient le Jean-Bart, le Soleil, le Second-Jean-Bart, l'Argus : tous des noms superbes, comme on voit.

NOTE 41.

A propos de ce vers, je ne puis m'empêcher de gourmander encore un peu l'ignorance typographique de messieurs les typographes. Presque tous auraient écrit *Notre-Dame-des-Marins* en un seul mot. Quel mot ! Pourquoi pas aussi *Notre-Empereur-de-Paris*, *Notre-Empereur-de-Saint-Pétersbourg*, *Notre-Mère-Marie-qui-est-au-ciel*, *Notre-Général-du-Mexique*, etc, etc ?

Pas tant de traits, s'il vous plait.

Je veux bien me donner la peine de leur faire ici la théorie de ce nom composé qu'ils comprennent si peu.

Dans l'expression indivisible *Notre Dame des Marins*, on devine parfaitement que *Notre Dame* remplace Marie ; mais en est-il de même dans les suivantes ?

*Il a été baptisé à notre-dame de Paris.*

*Nous avons grimpé jusqu'à notre-dame de la Salette.*

*Je demeure près de notre-dame.*

*On a fini les restaurations de notre-dame, en même temps que celles de la préfecture.*

*Le couvent de Laquet et notre-dame de Laquet ne forment qu'une même bâtisse.*

*Presque chaque pays a sa notre-dame où on court en pèlerinage.*

Evidemment non. Le mot *notre-dame* est là un synonyme spécial d'église ; c'est une désignation comprise dans le dictionnaire ; ce n'est ni l'adjectif possessif *notre* ni le nom commun *dame* ; ce sont les mots *notre* et *dame* qui par leur accollement donnent naissance à un composé commun signifiant sanctuaire. Il faut donc mettre le trait d'union et supprimer les majuscules.

Le substantif *notre-dame* devient semblable au substantif *pont* ; et après l'un comme après l'autre arriveront, panachés d'une superbe capitale, les mots propres qui servent à les individualiser.

Et nous aurons

*le pont Rialto, le pont des Arts, le pont Neuf, le pont Saint-Ange, etc ;*

*la notre-dame de Paris, la notre-dame de Laquet, la notre-dame d'Antibes, la notre-dame des Malades, la notre-dame de la Garde, etc ;*

comme nous avons

*la cathédrale de Reims, la cathédrale de Strasbourg, la cathédrale d'Aix, la cathédrale de Nice. la cathédrale de Cologne que le XIX<sup>e</sup> s<sup>e</sup> est en train d'achever, etc.*

Dans toutes ces diverses localités, ces diverses *notre-dames* on adore uniformément Notre Dame ou Marie ; ce qui prouve que de Notre Dame sont dérivées les *notre-dames*, comme de Napoléon les *napoléons*, de Louis les *louis*, de Gruyère les *gruyères*, de Quinquet les *quinquets*, etc.

Cette distinction qui existe en fait, et qui donne la clé de l'orthographe est déjà observée d'une manière analogue pour le mot *saint*.

Bâtisses :

*le couvent de Saint-Pons, la ville de Saint-Etienne, l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, la presquile de Saint-Jean ;*

Personnes :

*la martire de saint Pons, la lapidation de saint Etienne, la canonisation de saint Germain l'Auxerrois, il adore saint Jean.*

On écrira parconséquent, comme ci-dessous

Bâtisses :

*la restauration de notre-dame de Paris, visite aux notre-dames des Alpes-maritimes, le badigeonnage de notre-dame de Cannes, les ex-votos de notre-dame de Laguet.*

Personnes :

*J'implorerai Notre Dame de Paris, les matelots sur mer implorent Notre Dame des Marins ou Notre Dame de Bon-port, implorer Notre Dame des Sept-douleurs.*

Je pense que les bibliophiles verront avec plaisir les protes se conformer à cette règle. Disparaîtront ainsi de nos livres ces noms propres d'un kilomètre de long, tels que *Notre-Dame-de-Mont-Saint-Exupère, Notre-Dame-des-Alpes-Maritimes*, etc, et tels que devaient les aimer feus Nabuchodonosor, Misphragmoutosis, ou Wawerbenbilwoodie De Katzenellenbongen.

NOTE 45.

Le Niçois Bavastro ( 1760-1833 ) fut peutêtre le corsaire le plus intrépide de l'Empire; son histoire rappelle celle de Jean Bart. Comme ce dernier, il fit les prises les plus audacieuses et fut présenté au souverain de la France.

Il entra plusieurs fois dans Gènes assiégée, malgré le blocus le plus rigoureux et sous la pluie de boulets dont le cribla le commodore Brown.

C'est une des vraies gloires de Nice ; et son nom sera toujours cité avec orgueil après le nom immortel de Masséna, son ami.

NOTE 46.

« A quelques pas plus loin, on distingue plusieurs sentiers qui montent à l'assaut de la montagne pour aboutir à la route de Gènes. C'est mon promenoir favori.

« Le 24 de décembre 1861, nous y grimpons, à travers les vignes étagées et les nouveaux oliviers, moi, ma femme et mon chien, ces joyeux collaborateurs ; nous allions y goûter les loisirs que venait de me faire la perte de ma place de greffier.

« Le soleil brillait comme l'écrin de la sainte Vierge ; l'air avait des senteurs dont nos poumons s'emprenaient par longues et sonores aspirations ; les graminées, avec leur douce couleur verte, flattaient mes yeux fatigués ; de gentils insectes que nous prenions sur nos mains battaient de leurs ailes diaphanes, et nous racontaient au sujet de la liberté les choses les plus suaves ; nous livrions aux humbles fleurs sauvages un combat général qui ne finit qu'à la confection d'un énorme bouquet ; nous étions pauvres, libres et contents. Aussi faisons-nous en imagination les préparatifs d'un Gros Souper qui ne devait avoir lieu qu'en imagination.

« Une paysanne s'approcha de nous. Elle venait avec un potiron puiser de l'eau à une source voûtée près de laquelle nous nous étions assis.

— « *Diou v'ajude, coumaïre !* » lui dis-je en patois « vous

« venez à l'eau de bonne heure. Il paraît qu'on travaille à *Kaléna*. »

— « *Hé, signoria*, il faut bien un peu se réjouir ; voilà six mois que j'économise pour cette soirée. »

« Nous bavardâmes pendant une heure, et je bus à son potiron.

« Les étrangers et les Français du nord ne peuvent comprendre combien, dans notre partie de la Provence, les mots *Kaléna*, *cachio-fuec* et *Gros Soupa* éveillent d'émotions et de joyeuses remembrances. En Bretagne on fait l'arbre de Noël ; en Languedoc on fait le réveillon ; à Aix et à Marseille on mange la diude traditionnelle ; dans notre département on fait *Kaléna* ou le *Gros Soupa*.

*A Noué si mangea de tout,  
De fruch ben maï que de ragout.*

dit le noel qu'on chante aux veillées de cette époque : quelques plats maigres et le dessert. Mais quel dessert ! Tous les fruits secs, toutes les confitures, toutes les tourtes et tout le talent de la cuisinière doivent y figurer ! Dans notre jeune âge, mes sœurs et moi supputions, déjà huit jours à l'avance, tous les comestibles différents qu'on pourrait servir ; vous comprenez : *si mangea de tout, es lou soir de la soulagno*.

« Quand nous avons découvert une friandise non encore mentionnée sur nos listes, nous courions en battant des mains la signaler à notre bonne mère, et notre bonne mère souriait. Nos petits amis en faisaient autant chez eux ; qui n'en a pas fait autant ? La veille de Noël nous n'allions pas à l'école, c'était le Gros Souper ; ce jour-là nous avions droit d'entrée aux offices, c'était le Gros Souper ; ce jour-là, ce seul jour, notre père, qui tourne les sauces mieux qu'Alexandre

Dumas, se mettait en grand costume de Vatel, c'était le Gros Souper. Quelle affaire pour des Appicius de dix ans !

« Au tour de la table où fume la carde sacramentelle, sont rangés des guéridons supplémentaires ; ils craquent sous le poids des innombrables assiettes du dessert. Les enfants goûtent aux plats du bout des lèvres, et jettent des regards furtifs sur chaque guéridon tentateur : c'est que du milieu des tartes et des piles de pommes, les bouteilles de liqueur semblent leur tendre les goulots. Ils s'agitent sur leurs chaises, ces gourmands bien excusables ; leurs blondes têtes sont tendues, et leurs yeux brillent d'impatience. « Maria, restez tranquille ; Albert, attendez que papa ait fini. » Pluriel inutile ! Ce jour-là la maison est une république d'anges. Si le service n'était enlevé, ils sauteraient par dessus le service.

« Enfin, la porcelaine cérémoniale arrive pièce à pièce se ranger avec symétrie sur le lin couleur de la neige ; presque toujours, le meuble étant trop exigü, la comédie aura plusieurs actes. Le *cachio-fuec*, énorme buche qui doit brûler jusqu'au jour des Rois, pétille dans l'âtre incandescent ; le père fait réciter au plus jeune de ses héritiers un *benedicite* pour les vivants, et pour les morts un *de profundis* qui arrache des soupirs ; un regard d'amour est jeté sur les portraits de ceux que des obstacles surhumains ont retenus loin du banquet ; un flot de vin blanc est lancé dans le brasier ; une flamme bleue s'en échappe, comme un feu de Bengale... et le dessert est attaqué.

« Défense aux petits rois du festin de poser leurs doigts roses sur cette Arche de la sucrerie ! La mère met un peu de chaque chose dans l'assiette de chaque bambin, et le total doit durer pendant les trois jours de fête. Qui mange tout ce soir, n'aura rien demain. Il faut voir, après le repas, avec quelle précau-



tion chacun enferme sa part restante, sous la protection de la statue... de Brillat-Savarin.

« Puis on chante des noels, poésies populaires où les anges parlent français et les bergers patois, où souvent la morale est tâtée comme dans les *MISTÈRES* du moyen age ; puis, minuit sonné, on prend une lanterne et on va à la messe nocturne. Là, les parents recommencent à chanter des noels, et les enfants s'extasiaient devant les bons hommes de la Crèche.

« O pieux souvenir de la famille, ô Noël, ô cantiques naïfs, ô messe de minuit, ô Crèche patriarcale, ô délices de l'enfance, ô Gros Souper, ô joie, seule joie, première et dernière joie !

« Bienheureux l'aïeul qui peut à cette soirée réunir au tour de son vieux fauteuil ses fils et ses petit-fils ! Malheureux ceux qui errent loin du toit paternel et qui, chaque année, quand revient le moment du Gros Souper, en pensant à ces agapes touchantes, n'ont que des regrets dans le cœur et des larmes qui tombent sur leur table vide !

« Croirait-on que les chefs du lycée de Nice ont la cruauté de priver les élèves de leurs fêtes de Noël, de leur mémorable Gros Souper ? Je connais des personnes chez qui le Gros Souper ne se célèbre point, à cause de l'absence du lycéen ; d'autres qui mettent leurs enfants au séminaire, pour s'épargner cette privation.

« Les mères et les petites sœurs qui par contre-coup subissent le même pensum ont beau prier de leur voix la plus suppliante ; le magister répond de sa voix la plus grosse : « les enfants pourraient manquer la messe, le jour de Noël ». Belle objection ! Ce serait plutôt aux dignes prêtres du séminaire de faire cette objection, ce me semble, et ils ne la font pas. De sorte que les élèves de Nice sont forcés d'écouter

plus ou moins pieusement une messe le jour de Noël, mais demeurent libres de passer tout le reste de ce jour trois fois saint dans une diligence profane. C'est bien toujours là le raisonnement des Pharisiens.

« On n'agissait pas ainsi sous le régime Sarde. Les gens pouvaient faire *Kaléna*. Que tout cela est froidement barbare et peu politique ! Les Romains ne gênaient jamais les coutumes des vaincus ; et Napoléon, l'autre, le légendaire, branlait sa tête dans les mosquées, à côté des marabouts.

« Ah ! messieurs, les liens de la famille sont bien assez détendus ! Laissez subsister cette dernière réunion réellement intime ; respectez des usages sacrés qui impriment à la jeunesse une si profonde vénération pour le foyer domestique ! Quand on aime le foyer, on n'aime pas les révolutions.

« Détruire les traditions de la famille, n'est-ce pas détruire la famille même ? Est-ce qu'une société sans l'amour de la famille peut exister ? Est-ce que jamais quelques pratiques de dévotion remplaceront le nœud sublime de la famille ? Ah ! si les aumôniers étaient pères !

« Ce n'est pas Proudhon qui sape le plus cet éternel et admirable « égoïsme à trois », ce sont ceux qui contrarient les habitudes respectables d'une contrée et qui brûlent sur un autel sans nom la douce légende de la maison paternelle. »

(Em. Negrin, LES PROMENADES DE NICE, 3<sup>m</sup>e édit.)

A propos de ma pièce de vers sur le Gros Souper et les noix de Noël, j'ai cru devoir reproduire ce plaidoyer en prose. J'ai pris à cœur cette question de sentiment, parceque j'ai conscience d'être l'interprète de mille plaintes verbales ; et du reste vers et prose aident à faire connaître notre pays.

Il est regrettable que m<sup>r</sup> Gauthier, proviseur actuel, qui a appris par lettre combien sa détermination serait agréable à

monsieur le ministre Duruy lui-même, ait craint encore cette année de contrarier les scrupules de son aumonier. La condescendance est devenue chez lui de l'obéissance. On doit être un peu plus jaloux de son bout de nez, que diable ! Probablement l'abbé \*\*\* est un personnage plus puissant que m<sup>r</sup> Duruy.

Que m<sup>r</sup> Gauthier se rassure : m<sup>r</sup> Duruy est toujours assis dans le conseil de l'empereur ; et, en matière de pratiques religieuses, une mère en sait plus que cent aumôniers. Est-ce que le cœur de m<sup>r</sup> Gauthier ne serait pas à la hauteur de sa solide intelligence ?

Pauvre poésie, te voilà traquée jusque dans tes manifestations enfantines, tes dernières manifestations. Adieu le sabot de Noël que le divin enfantelet comble de friandises ! Adieu l'arbre du réveillon sur lequel les anges appendent des joujous bien plus appétissants que les fruits d'or ! Vous voilà remplacés par un plat de haricots et par la mine renfrognée d'un gardien d'étude. Ah ! monsieur, ah ! grand prêtre du matérialisme, que faites-vous donc là ?

NOTE 47.

« De Montègre est tellement sournois que nous n'avons jamais connu aucun de ses amours. » (Dumas fils)

« Tombent les objets de nos amours pieux. » (Ed. Arnould)

Allons ! encore un effort, et de notre langue disparaîtront ces 5 ou 6 substantifs que les pédagogues, armés de férules, nous forçaient à faire masculins au singulier et féminins au pluriel. Les bourreaux ! Un coq, c'est bien ; mais, d'après eux, quand il y avait plusieurs coqs, ça faisait plusieurs poules.

NOTE 48.

Le climat des trois villes d'hiver est également favorable aux

poitrinaires. Témoin, les livres des médecins et ce madrigal

Entre Cannes, Nice et Menton,  
Pour l'air, le soleil, l'influence,  
Je ne vois qu'une différence,  
C'est la différence du nom.

Mais Cannes aura toujours deux avantages : son rivage pour les bains d'eau salée et sa plage pour les bains de sable. Deux ans de traitement, et un malade n'a plus besoin de canne... avec calembourg.


NOTE 49.

Le mot *métier* me fait penser à mon métier de critique. J'ai oublié d'expliquer pourquoi j'ai écrit *chef de div. à la préfecture* et *Ch. Nègre* ; j'ai encore le temps de réparer mon oubli ; je le fais en citant quelques lignes de mon TRAITÉ DES MAJUSCULES.


« Au commencement ou à la fin d'une phrase les noms communs de titre et d'appellation doivent s'écrire en toutes lettres ; sinon le point suspensif se confond avec le point final et offre un assez vilain aspect. Exemple :

« Ces informations lui expliquaient les nouveaux sentiments  
« qu'il avait cru découvrir chez M. de Metternich. M. de Nar-  
« bonne en effet avait trouvé le ministre Autrichien sensible-  
« ment refroidi. » (Thiers)

« Cette confusion du point final avec le point suspensif m'a toujours semblé regrettable. J'ai longtemps cherché un expédient typographique. Dans ma GRAMMAIRE j'ai parlé des traits de suspension ; mais ils sont un peu lourds, et les fondeurs les coulent rarement. Depuis lors, un jour, durant mon repas, entre la poire et le fromage, l'idée de marquer en haut le point suspensif m'a traversé l'esprit, et je me suis arrêté à cette idée. »



## Table des matières



<i>Bédouin</i>	52	<i>Palmier de Cannes</i>	77
<i>Brin d'algue</i>	10	<i>Phthisique</i>	127
<i>Cannes</i>	32	<i>Rameau joyeux</i>	67
<i>Caroubiers</i>	63	<i>Rameau lugubre</i>	24
<i>Cigale</i>	12	<i>Régates</i>	91
<i>Corsaire</i>	118	<i>Remembrance</i>	18
<i>Cueuillette</i>	108	<i>Rossignol</i>	112
<i>Épilogue</i>	132	<i>Rue Bivouac-Napoléon</i>	87
<i>Luciole</i>	93	<i>Saint Cassien</i>	71
<i>Masque de fer</i>	47	<i>Saint-Honorat</i>	7
<i>Mer de Cannes</i>	21	<i>Saint Jean</i>	83
<i>Mistral</i>	36	<i>Soleil de Cannes</i>	43
<i>Noël à Cannes</i>	124	<i>Soupir</i>	106
<i>Nostalgie</i>	40	<i>Vague</i>	98
<i>Olivette</i>	58	<i>Villa Sardou</i>	102

## ERRATUM


(Au pluriel des *erratums*, comme on dit des *albums*, des *factums*, des *geraniums*, etc. )

A la page 144, note 4, après le troisième paragraphe et avant le premier guillemet, intercaler l'alinéa suivant oublié dans le composeur :

*L'Anglophobie* n'est plus de mode. En ce qui me concerne, j'estime énormément les Anglais, pour une raison typographique : ils mettent des majuscules aux adjectifs propres.

Le lecteur est prié de vouloir bien par la pensée forcer le blanc entre cet alinéa fantaisiste et l'alinéa historique qui commence ainsi : « A l'extrémité de cette pointe... ».

---

 De plus, je pense que l'université de France ne ferait pas mal d'avoir une grammaire et un dictionnaire universitaires.



LES ÉTUDES DE LA SOCIÉTÉ DE N.

- 1. — *Les études de la Société de N.*
- 2. — *Les études de la Société de N.*
- 3. — *Les études de la Société de N.*
- 4. — *Les études de la Société de N.*
- 5. — *Les études de la Société de N.*
- 6. — *Les études de la Société de N.*
- 7. — *Les études de la Société de N.*
- 8. — *Les études de la Société de N.*
- 9. — *Les études de la Société de N.*
- 10. — *Les études de la Société de N.*

Toutefois, les études de la Société de N. sont en fait des études de la Société de N. — Les études de la Société de N. sont en fait des études de la Société de N. — Les études de la Société de N. sont en fait des études de la Société de N.

Les études de la Société de N. sont en fait des études de la Société de N. — Les études de la Société de N. sont en fait des études de la Société de N. — Les études de la Société de N. sont en fait des études de la Société de N.



ÉMILE NEGRIN

# POÉSIES

LES SIMPLES RIMES

LES PALLADIENNES

Troisième édition refondue



NIJIE  
TYPOGRAPHIE DE V.-EUGÈNE GAUTHIER ET C<sup>o</sup>  
DESCENTE DE LA CASERNE, 1

1864



POÉSIES

## ŒUVRES D'ÉMILE NEEBEN

---

Contes Franks. — Silhouette du Jardin-public de Nice. — Les Promenades de Nice, deuxième édition, illustrée. — Poésies, troisième édition.

Contes Gaulois, édition infernale. — Grammaire des Gens du monde. — Fleur des mers. — Dictionnaire réciproque. — Les Remarques d'un paresseux. — Les Promenades de Cannes.

ÉMILE NEGRIN

---

# POÉSIES

CONTENANT

LES SIMPLES RIMES

LA FOLLE DU LAC D'OO

LES PALLADIENNES

---

**Nouvelle édition refondue**



NICE

TYPOGRAPHIE DE V.-EUGÈNE GAUTHIER ET C<sup>ie</sup>

DESCENTE DE LA CASERNE, 1

---

1864



LES SIMPLES RIMES

PREMIÈRE ÉDITION

A Toulouse, 1855, chez Savy, 172-115 millimètres, 180 pages, sous le titre  
de Beau ciel de Cannes, 1 fr. 50 c.



Prologue  
de la première édition

---

Je n'irai pas mal à propos  
chercher comme tant de poètes  
dans ma jeunesse ou dans mes lettres  
l'excuse de ces vers nouveaux  
si c'est bien, pourquoi de trompettes ?  
si c'est mal, pourquoi des appels ?  
les préfaces les plus complètes,  
je les résume en douze mots :  
Dieu fasse que ces violettes  
pour vous ne soient pas des papots !

Megren



## ODES

### LE MISTRAL

---

Quel est ce bruit ? sur les vitrages  
Quels sont ces sifflements sauvages ?  
Quels sont ces discordants concerts ?  
Dans les champs, dans la ville entière,  
Un rideau mouvant de poussière  
Parfois obscurcit la lumière ;  
L'âme est triste, les quais déserts.

Savez-vous pourquoi les murs tremblent ?  
Pourquoi les grands oliviers semblent,  
Comme au triomphe d'un rival,  
Courber leur gigantesque tête ?  
Pourquoi la voix de la tempête  
D'échos en échos se répète ?...  
C'est que Dieu lance le mistral.

Le tyran de notre rivage,  
Le mistral ! Ecoutez, il rage.  
On croirait que tous les démons,  
Jetant contre l'espèce humaine  
Un cri de menace et de haine,  
Joignent leur formidable haleine  
Pour déraciner tous les monts.

Chars, toits, pins, murs, rocs, faites place !  
Pour chemin, il lui faut l'espace.  
Voyez : pas un nuage aux cieus.  
La mer devant lui se replie ;  
La vague aux vagues se relie ;  
D'un boa de la Colombie  
On dirait le dos sinueux ;

Les mâts du vaisseau qu'il incline,  
Comme l'arche qu'un fleuve mine  
Craquent ; sous son souffle puissant  
La voile flotte et se déchire  
Mieux que le simple cachemire  
D'une jeune fille en délire  
Sous les doigts fiévreux d'un amant.

Femme, va prier sur la grève,  
Remplace un cierge qui s'achève :  
L'abîme est grand, le vent est fort ;  
Le marin au loin n'a personne  
Que tes larmes à la madone ;  
Promets un beau calice jaune  
Pour qu'elle l'arrache à la mort !

Plusieurs fois, le soleil au monde  
Ramène sa chaleur féconde,  
Et toujours rugit le mistral :  
Aussi, quand tombe la colère  
De cet émule du tonnerre,  
Que de débris jonchent la terre,  
Encens offert au dieu du mal !!

Tous ces conquérants homicides  
Que suivaient des bandes avides  
En ont moins semé sous leurs pieds ;  
Souvent il brise dans la plaine  
Une branche d'olives pleine  
Où l'Iroquois pourrait sans peine  
Se creuser des canots entiers.

Abattis, décombres et ruines :  
Il a passé sur nos collines  
Comme le simoun autrefois  
Sur les phalanges de Cambyse,  
Comme la nuée indécise  
Sur Gomorrhe au banquet assise,  
Comme la haine sur les rois !

## CHANT DE FUMEUR

---

Allons! ma pipe, un peu de ta fumée!  
Viens m'enivrer de ton parfum divin;  
Contre l'ennui, ma pipe bien-aimée,  
Viens me donner ton baume souverain!

Lorsque je suis, dans sa marche inégale,  
Ce flot d'azur que ton foyer vomit,  
Qui se balance en légère spirale,  
Qui monte, monte et puis s'évanouit :

Tantôt je rêve une palme guerrière,  
Sur des débris flotte mon étendard,  
Et sous mes pieds, le front dans la poussière,  
Des rois vaincus implorent un regard ;

Tantôt je rêve un laurier poétique,  
Le siècle a fui, ma lyre vibre encor,  
Et l'avenir sur le marbre historique  
Grave mon nom en caractères d'or ;

Tantôt je rêve amour, baisers, sourire,  
J'ai senti battre un cœur à mon côté,  
Ou sur un sein palpitant de délire,  
Ma lèvre avide a bu la volupté.

Et tant qu'aux cieux se déroule et s'élève  
En tournoyant ta joyeuse vapeur,  
Ma douce pipe, ainsi de rêve en rêve  
Mon âme vole et trouve le bonheur.

Lance-moi donc un peu de ta fumée,  
Enivre-moi de ton parfum divin ;  
Et donne-moi, ma pipe bien-aimée,  
Contre l'ennui ton baume souverain !

## LA CÔTE.

---

Quand les oiseaux au vif plumage  
Sous les pins qu'a pliés l'orage  
Commencent leurs joyeux concerts,  
Que le pêcheur fuit sa chaumière,  
Et que l'aube de sa lumière  
Fait resplendir le dos des mers,

J'aime à voir les barques légères  
Comme des ombres passagères  
S'évanouir dans le lointain ;  
La tartane qui se balance,  
Hésite un instant et s'élançe  
Aux brises fraîches du matin ;

Les quais où dort encor la foule,  
L'immensité qui se déroule  
Sous l'impuissance du regard ;  
Les marins tirant les madragues,  
Et les capricieuses vagues  
Qui bondissent de toute part ;



Le soir, j'aime dans la mâtüre  
La voix du mousse qui murmure  
Les ballades de son pays,  
L'écueil où le phare s'allume,  
Où les eaux laissent leur écume  
Et les aleyons leurs petits ;

Les feux argentés de la lune,  
L'ombre rêveuse de la dune  
D'où l'orfraie a pris son essor,  
Et les avirons qui s'élèvent,  
Tombent à la fois et soulèvent  
Des milliers de paillettes d'or ;

Et les sables blancs du rivage,  
Et ce long soupir de la plage,  
Et ces vacillantes lueurs,  
Et ce flot d'azur qui sommeille  
Sur sa couche d'algue vermeille  
Comme l'insecte sur les fleurs ;

Pour moi, toujours la mer est belle,  
Toujours de son onde éternelle  
J'admire les plaines sans fin ;  
Toujours son courroux est sublime,  
Toujours les accents de l'abîme  
Me semblent dire un chant divin.

## LE SABBAT

---

C'était l'instant où sur la terre  
Tout se tait, tout est solitaire,  
La nuit pesait sur les vallons,  
Et l'oiseau des tristes augures  
Veillait seul au fond des mesures,  
Et l'étoile était sans rayons :

Pour le sabbat, mille fantômes,  
Les sorciers, les sylphes, les gnomes,  
Envahirent le grand chemin ;  
Aux lueurs d'une pâle flamme,  
Firent là leur banquet infâme,  
Et puis se prirent par la main ;

Et puis dans une ronde immense  
Ils dansèrent tous en cadence  
Avec un effroyable bruit ;  
Et leurs têtes tourbillonnèrent,  
Et leurs cris, leurs chants résonnèrent  
Jusques à l'heure de minuit ;

Et la cloche alors aux ténèbres  
Lança ses douze coups funèbres  
De la cime des vieux donjons ;  
Et l'on entendit par l'espace,  
Comme la rafale qui passe,  
Siffler, en fuyant, les démons !

## L'EXPOSITION DE LONDRES

---

Qui rendra la vie à tes bardes  
Pour chanter l'éclat de ces jours,  
Albion ? Leurs voix montagnardes  
Se taisent-elles pour toujours ?

Aucun Ossian qui s'inspire  
De la bruyère aux noirs rameaux,  
N'arrachera-t-il une lyre  
A la poussière des tombeaux ?

Qu'en l'honneur de votre Bretagne,  
Bardes, vos sauvages refrains  
Courent comme un air qu'accompagne  
L'orgue immense des flots marins ;

Chantez ; de sa grandeur nouvelle  
Faites tous retentir ses bords :  
Le monde a les regards sur elle,  
Le monde applaudit ses efforts !

Quel est ce palais magnifique  
Où l'or, l'argent et le vermeil  
Se disputent tout le portique,  
Qui resplendit comme un soleil ?

Est-ce un caprice d'une fée  
Qui l'a fait surgir des brouillards  
Pour représenter le trophée  
De sa victoire sur nos arts ?

Non, c'est l'autel que l'Industrie  
Dresse pour le Génie humain :  
Au lieu d'encens, chaque patrie  
Apporte les fruits de sa main.

Gloire à ces luttes pacifiques  
Où le sang ne se verse pas,  
Où les Muses mythologiques  
Donnent l'arme pour les combats !

Plus de guerre, plus de batailles,  
De cris, de triomphes sanglants,  
Plus de bronze sur les murailles,  
Plus de farouches conquérants !

Albion, tu donnes l'exemple,  
Tu cesses les divisions,  
Et tes murs deviennent le temple  
Des chefs-d'œuvre des nations :

Sois bénie, et que dans l'histoire  
Ton peuple avec toi soit béni  
Pour ce bienfait dont la mémoire  
Se gravera sur le granit !

### NAPOLÉON III

---

Qu'ils étaient beaux les jours où la terre attentive,  
Des glaces de Russie à l'Hispanique rive  
En sa course suivait le moderne Géant,  
Lorsque divinisé dans de sublimes fêtes  
Il faisait incliner les plus superbes têtes  
Devant son char de conquérant !

Nos soldats, tout noircis encor par la cartouche,  
Dans la pourpre des rois se taillaient une couche  
S'ils voulaient, las de vaincre, enfin se reposer ;  
Et notre aigle, planant sur les débris des trônes,  
Dans ses serres tenait des restes de couronnes  
Qu'elle achevait de dévorer !

On ne chantait jamais que des hymnes de gloire ;  
Et l'Empereur pour mieux fasciner la Victoire  
Empruntait au soleil les feux de son regard ;  
Et partout où restait quelque antique muraille,  
Nos braves accouraient de bataille en bataille  
Pour y planter notre étendard.

Mais cet éclat n'est plus ; dans un ardent mirage  
Le prisme du passé nous en montre l'image ;  
On ne fait pas deux fois de telles actions :  
Le monde était petit pour notre grande armée,  
Et le temps voit encor sur l'Europe alarmée  
La blessure des nations.

Depuis, quel changement ! Sous de honteux monarques  
Des forbans par la mer vomis avec leurs barques,  
Sans que Paris frémit, sans que de son tombeau  
L'ombre du vieux Jean Bart s'élençât irritée,  
Sans qu'on brandit des Franks la hache redoutée,  
Ont craché sur notre drapeau ;

Depuis, les passions chez nous se sont dressées ;  
Propriété, famille ont été menacées ;  
Une fièvre de sang a brulé les esprits ;  
De faux républicains, sur une horrible liste  
Dans leur haine mêlant libéral, royaliste,  
N'ont tiré que sur les habits ! !

Ils prétendaient qu'enfin leur heure était venue,  
L'heure de l'échafaud ; et déjà dans leur vue



Se lisait cette soif qu'ils ont d'assassiner.  
Sicaires monstreaux ! comme un flot qui déborde,  
Mœurs, lois, foyers, autels, fraternité, concorde,  
Leur folie allait tout ruiner. (\*)

Que devenir ? Le Dieu qu'implore l'innocence  
Devait-il cette fois laisser tomber la France  
Dans ce gouffre creusé par l'aveugle fureur ?  
Non, d'avance un bon ange avait rompu les chaînes  
De celui qui devait, après trente ans de peines,  
Être un second libérateur.

Tu parus... et soudain cette horde meurtrière  
Recula devant toi, rentra dans sa poussière,  
De même que la foudre, aux flancs creux du vallon,  
Lorsque son bruit puissant éveille les abîmes,  
Fait rentrer les vautours inassouvis de crimes  
Au fond des sables de Memnon !

Et la société maintenant dort tranquille ;  
Le bronze a parcouru les quartiers de la ville ;

(\*) D'ordinaire, en poésie, contrairement à la prononciation vulgaire, on fait trois syllabes des mots : ouvrier, ruine, tablier, peuplier, etc., et deux syllabes des mots : lien, hier, etc. On respecte cependant cette prononciation dans les mots : poêle, fouet, goëlette, etc., malgré l'orthographe. Pourquoi ne pas être logique ? Il nous a toujours paru plus naturel de nous soumettre aux exigences de l'oreille et, quand nous lisons des vers, de prononcer comme si nous lisions de la prose.

On n'entend plus hurler le faubourg plébéien ;  
Si le tigre dompté gronde encor dans sa cage,  
C'est toi qui nous défends, nous rions de sa rage,  
Notre sort est tout dans le tien.

Et pour consolider l'œuvre de délivrance,  
Des partis terrassés pour briser l'existence,  
Pour qu'un principe sûr ramène le bonheur,  
Pour qu'un bel horizon à nos yeux se déroule,  
Tu viens interroger et consulter la foule  
Sur ton offre d'un empereur.

Huit millions de voix ! quel splendide suffrage !  
Aussi, par toi sauvé d'un imminent naufrage  
L'univers catholique approuve notre vou :  
Sois donc, sois empereur, et du rude Génie  
Qui de tant de rayons a ceint notre patrie  
Sois pour nous le digne neveu !

Mais, comme lui rêvant une immense épopée,  
Si tu prends dans tes mains notre invincible épée,  
Vas-tu faire voler les sceptres en éclats ?  
Héritier de son nom, l'es-tu de son délire ?  
Vas-tu nous rendre encor l'ivresse de l'Empire ?  
Vas-tu nous rendre les combats ?

Oh ! c'est assez ! Chez nous trop de noms retentissent.  
Les lauriers trop nombreux dédaignés se flétrissent :  
Laisse d'autres glaner après notre moisson ;

La France écoutant trop une humeur vagabonde,  
La France a déchiré les entrailles du monde :  
Laisse un peu dormir le lion.

Qu'une durable paix enfin nous régénère,  
Qu'on rende moins amer le pain de la misère,  
Que les arts donnent seuls une proie aux esprits,  
Que plus d'instruction fasse un peuple à ta taille,  
Que les gens de mérite et non la valetaille  
A ta cour obtiennent les prix !

Alors tu seras grand, plus grand que dans la guerre ;  
Ton nom sera gravé dans tous les cœurs de mère ;  
Et, des vastes travaux comme des noirs canons  
Ta race ayant tiré ses fiers titres de gloire,  
Nos enfants pourront dire en traçant notre histoire :  
Le siècle des Napoléons ! !

Aix, novembre 1850

## LE NOUVEL - AN

---

Encore un an qu'un souffle de la tombe  
Vient d'emporter dans le séjour des morts,  
Pan de granit qui sous la foudre tombe,  
Vaisseau qui sombre en une mer sans ports !

Qu'y faire, hélas ! Le vieillard aux guenilles  
Court nous frapper partout où nous courons ;  
L'affreux vieillard moissonne les familles  
Comme les ans, comme les nations.

Hé bien ! laissons passer, passer la foule ;  
Les yeux fermés, poursuivons nos désirs ;  
Et qu'à nos pieds ce torrent qui s'écoule  
Gronde et jamais ne trouble nos plaisirs ;

Laissons mourir les siècles et les hommes,  
Sans murmurer attendons notre tour,  
Et pour marquer le péril où nous sommes  
Cueillons encore une rose en ce jour ;

Buvons encor, la coupe de la vie  
S'épuisera bien vite en notre main ;  
Buvons encor, nous touchons à la lie :  
Qui de nous sait si nous serons demain ?

L'année a fui dans la nuit éternelle,  
Mais oublions ce qu'elle nous a pris,  
Puisque le temps apporte sur son aile  
Une autre année : après les pleurs, les ris.

Salut, salut ! Nouvel-an qui commences,  
Qui viens à nous les doigts remplis de fleurs,  
Toi qui promets un baume à nos souffrances,  
Un terme au rêve, une palme aux labeurs !

L'espoir fait vivre, et l'espoir tu le donnes ;  
Chargé de biens quand tu descends des cieux,  
Déjà le pauvre a pu voir les couronnes  
Que tu mettras sur le front des heureux.

Et moi, vas-tu me donner pour étrenne  
Un Alhambra pavé de marbres blancs,  
Où je boirai les baisers d'une reine,  
Où par milliers j'aurai des serfs tremblants ?

Bel inconnu que j'invoque et j'admire,  
Toi qui de Dieu répartis le trésor,  
Vas-tu pour moi détruire quelque empire  
Et parsemer ma route de son or ?

Ou bien vas-tu dans ta marche rapide,  
En m'entraînant avec toi pour toujours,  
Briser mon cœur comme un calice vide,  
Faire envoler la gloire et les amours ?

N'importe, enfin ! Que je vive ou je meure,  
De ton arrêt tu me verras content.  
Au Nouvel-an ouvrons notre demeure,  
Embrassons-nous, salut au Nouvel-an ! !

1<sup>er</sup> janvier 1853

## LA MORT DE MA MÈRE

---

Mater cara, jaces aeternè mortis in agro  
Notatum vero perire vobis adhaec :

I

Seigneur, Seigneur, sur cette sphère  
Pourquoi tant suer et gémir ?  
Sous l'étreinte de la misère  
Pourquoi naître, vivre et mourir ?

Pourquoi faut-il que les alarmes  
Composent notre court destin,  
Que sans cesse de tièdes larmes  
Arrosent le morceau de pain ?

L'homme, des démons est-il frère ?  
L'homme avec la foudre est-il né ?  
Dans les entrailles de sa mère  
L'aviez-vous déjà condamné ?

Sous la rose, il trouve l'épine ;  
Sous les dignités, les labeurs ;  
Sous le fier monument, la ruine ;  
Sous les ris même, les terreurs.

Et dans cette carrière étrange  
Où la gaité prend peu de part,  
Nous passons comme une phalange  
Dont la Mort porte l'étendard.

Aux fleurs des festins et des danses  
La Mort joint l'arbre du malheur ;  
Elle termine nos souffrances  
Par une suprême douleur !

4

II

Qu'ils doivent être grands vos trésors d'harmonies,  
Seigneur, que vos bontés doivent être infinies  
Pour récompenser vos élus !  
Que vous devez avoir de pures allégresses  
Afin de racheter dignement nos détresses,  
Lorsqu'ici nous ne serons plus !



Oh ! vous devez avoir au séjour de lumière  
Une paix inconnue à notre humble poussière.  
Une mystique volupté,  
Des transports réservés aux séraphins, aux anges,  
Aux vierges, aux prélats qui chantent vos louanges  
Durant toute l'éternité !

Il faut bien que le juste en proie à tant de haines,  
Volontaire martyr qui de dévotes chaînes  
Partout chargeant ses faibles pas,  
Loin des jasmins du monde allant chercher la ronce,  
Aux vils blasphémateurs n'adressa pour réponse  
Qu'un cri de joie à son trépas ;

Que cet infortuné, croyant parcequ'il souffre, (\*)  
Quand, d'après le prodigue, une fosse est un gouffre  
Sur les bords du néant ouvert ;  
Que tous ceux pour lesquels l'existence est amère,  
Pour lesquels les plaisirs se comptent sur la terre  
Comme les ombres au désert ;

Il faut bien, ô mon Dieu, que tant de créatures,  
Héros de votre foi brisés par les tortures,  
Puissent enfin ouvrir leur cœur,  
Puissent enfin goûter un durable délice,  
Puissent enfin trouver l'instant de la justice  
Où vous pèserez leur ferveur.

(\*) L'auteur se déclare seul responsable du nouveau costume orthographique que prennent dans ses ouvrages les mots : aujourd'hui, peut-être, parceque, etc. Voir sa GRAMMAIRE DES GENS DU MONDE.

Sans cela, contre vous l'impie aurait des armes :  
A quoi pourrait servir ce baptême de larmes  
    Qu'un rude sort nous a donné ?  
C'est lorsque vous aimez de votre amour immense  
Que frappe votre bras ; par votre Providence  
    Job sera toujours pardonné.

Oui, Seigneur, oui, sans doute, au malheur on pardonne ;  
Chaque peine ici-bas nous vaut une couronne  
    Dans votre royaume divin ;  
Devant le repentir tous les crimes s'effacent,  
Et jamais vos pasteurs à l'autel ne se lassent  
    De faire du pécheur un saint.

Et celle qui jadis sur ma couche légère  
M'apprit à bagayer ma petite prière  
    Faites de votre nom si doux,  
Qui sans cesse a senti de pénibles souffrances  
Transformer tous ses jours en âpres pénitences,  
    N'est-elle pas auprès de vous ?

Celle pour qui, de pleurs cruellement remplie  
Comme un sinistre éclair s'évanouit la vie,  
    A qui tout distilla le fiel,  
Tout fut ennui, dégoût, amertume, colère,  
O Seigneur, ô mon Dieu, celle qui fut ma mère.  
    Dites, n'est-elle pas au ciel ?

Ma mère, hélas ! j'ai vu mourir ma bonne mère !  
Comme la lampe éteinte au fond du sanctuaire,  
J'ai vu son œil fermé par le fatal sommeil ;  
Sa lèvre, fatiguée encore de se plaindre,  
Semblait parler des cieux que l'âme allait atteindre,  
Mais elle n'avait plus de coloris vermeil.

Le soir, lorsqu'arriva la nuit silencieuse,  
Dans la chambre lugubre une cire pieuse  
Répandait près du corps une larme de feu ;  
Et ma sœur, à genoux, murmurant des prières  
Tristes comme le vent aux croix des cimetières,  
Implorait la pitié secourable de Dieu ;

Et sur son lit défait notre mère étendue,  
De longs habits tout blancs par nous-mêmes vêtue,  
Ressemblait au Génie inerte du tombeau ;  
Et nous allâmes tous sur son visage auguste,  
Où rayonnaient la gloire et la beauté du juste,  
Rendre encore une fois les baisers du berceau ;

Et comme si c'était la patrouale fête  
Où l'on tresse un bouquet aux parents en toilette,  
Comme si je devais encore l'émouvoir,  
Si le sourire eacor devait plisser sa bouche,  
Sans pleurer, m'approchant de la funèbre couche,  
Je pris sa pâle main et je lui dis : bonsoir !

Le lendemain au champ du repos une place  
Était faite ; l'airain sanglotta dans l'espace ;  
Le convoi déroula ses noirs replis de deuil ;  
De mortuaires chants dans l'air se répandirent ;  
Les anges radieux en chœur y répondirent,  
Et de nous lentement s'éloigna le cercueil.

Tout était dit : ce fut une grâce pour elle ;  
Elle soupirait tant après l'heure mortelle,  
Dans trois jours d'agonie elle avait tant souffert !  
Trois jours consécutifs d'une rude agonie !!  
Jusques au dernier râle et jusques à la lie  
Il fallait qu'elle bût à ce calice offert.

Oh ! bienheureux celui qui possède sa mère,  
Qui ne recherche point le temple solitaire,

Bienheureux l'homme exempt des désespoirs sans fin,  
L'homme qui peut s'asseoir distrait sur une tombe,  
L'homme qui ne sait pas que la santé succombe,  
Que l'esprit se flétrit au souffle du chagrin !

Et toi, ma mère, assise au banquet des prophètes,  
Si tu vas partager leurs ineffables fêtes,  
Si les siècles futurs vont couler à tes pieds,  
Si, plaignant des humains la race criminelle,  
Tu vas glorifier dans une hymne éternelle  
Celui qui fait plier les fronts les plus altiers....

Nous, tes pauvres enfants, dans la chapelle sainte,  
D'encens et de parfums nous remplirons l'enceinte  
Pour rendre grâce au Dieu qui te fait ce bonheur ;  
Et toujours nous irons prier sur ta poussière ;  
Et ton nom bien-aimé de ta modeste pierre  
S'effacera plus tôt qu'au fond de notre cœur !!

## CANNES

---

Salut, ciel que Paris envie !  
Salut, ravissante harmonie  
De la brise dans les pins verts !  
Salut, doux parfum des collines,  
Algues, sables, roc qui t'inclines  
Sur le gouffre et qui fends les airs !

Salut, vous qui rendez poète !  
Qui n'a pas senti dans sa tête  
Germer quelques pensées divins,  
Lorsque gronde le sombre orage  
Ou que la rafale avec rage  
Souffle et siffle au fond des ravins ?

Ou bien en parcourant la dune,  
Le soir, lorsque la pleine lune  
Fait scintiller les flots ardents,  
Et que de belles Néréïdes  
Semblent sur leurs cimes limpides  
Jouer avec des diamants?

O Cannes, sur ton sol fertile  
Où l'étranger cherche un asile  
Contre les rigueurs de l'hiver,  
Trois choses, comme un trait de flamme,  
De poésie emplissent l'âme :  
Le soleil, le mistral, la mer!

Quel climat et quelle richesse !  
Naples n'a pas tant de mollesse ;  
Nice n'a pas tant de douceur ;  
L'Orient, pas tant de lumière ;  
Les savanes, tant de mystère ;  
Les oasis, tant de fraîcheur.

L'aloès, le palmier s'allient  
Aux sapins dont les branches plient ;  
Le citron donne ses saveurs,  
Et pour toi sur les eaux tranquilles  
Une fée a posé deux îles  
Comme deux corbeilles de fleurs.

Tous ces châteaux où l'or ruisselle,  
Et cette villa qui rappelle

Le minaret des vieux émirs,  
Sur ton éternelle verdure  
Forment une vaste parure  
De topazes et de saphirs.

Comme de languissantes roses  
Après une tempête écloses  
Sous les rayons de ton soleil,  
Que d'enfants, qu'un mal de poitrine  
Lentement vers la tombe incline,  
Chez toi trouvent un doux réveil !

Chez toi, les ouvrières heureuses  
Foulent plus de fleurs précieuses  
Qu'ailleurs les reines, de gazons ;  
L'oranger, l'olivier immense  
Ombrent chez toi mieux leur danse  
Que les grands chênes des vallons.

Les présents que Flore t'adresse  
Te procurent plus de richesse  
Que l'Asie aux enfants de Sem ;  
Tes jasmins et tes tubéreuses  
Aux sultanes voluptueuses  
Feraient oublier le harem.

Il te manquait la renommée :  
Et quand Elbe fut désertée,  
Quand Napoléon commença



Sur ton hospitalier rivage  
Ses Cent-jours, belliqueux mirage,  
Napoléon te la laissa.

Dans la route de l'existence,  
Gente cité, la Providence  
Te ménage tous ses bienfaits;  
Pour cacher leurs têtes souffrantes  
D'autres n'ont que de pauvres tentes,  
Toi, tu possèdes un palais !

Cannes, 1864

## LE BOUTE - SELLE

---

Amis, voici le boute-selle,  
Écoutons ses joyeux accords,  
Alerte ! au cœur le plus rebelle  
La trompette qui nous appelle  
Semble demander des transports !

Vite, vite ! déjà l'on sonne  
A cheval. Voyez-vous là-bas  
Se former l'ardente colonne ?  
Allons ! courons au polygone  
Nous former aux rudes combats.

Grand Dieu ! c'est presque une bataille !  
Le bruit féroce des caissons  
Se mêle au bruit de la mitraille ;  
La butte, mouvante muraille,  
Tremble sous les coups de canons ;

La bombe siffle dans l'espace ;  
La fanfare chante un succès ;  
La voix des chefs crie et menace ,  
La poudre en nuages s'entasse,  
Son odeur enflamme à l'excès ;

La jument hennit toute fière  
Sous le poids des futurs guerriers ;  
Ses fers, un jour dans la carrière,  
Soulèveront moins de poussière  
Que de débris et de lauriers !

Ains, le mors est blanc d'écume,  
Le rappel fait serrer les rangs,  
La croupe de nos chevaux fume,  
C'est assez : le *chenik* s'allume  
Au quartier pour les vétérans.

Demain aussi du boute-selle  
Nous écouterons les accords,  
Demain au cœur le plus rebelle  
La trompette qui nous appelle  
Redemandera des transports !

Toulouse, 16<sup>e</sup> d'artillerie à cheval, 1854

## AU POÈTE

—

I

Pauvre barde, isolé dans ces chaos humains,  
Regagne de Fingal les profondes bruyères ;  
Loin des boubiers de nos chemins  
Cherche les sauvages mystères.

Tais-toi, ne chante pas : tu ne trouverais plus,  
Comme au temps féodal, ces gentes bachelettes  
Qui te jetaient leurs clés discrètes  
Du haut des donjons vermoulus ;

Dans les bras d'une amante humide de caresses,  
Tu ne pourrais non plus couronner un beau jour :  
Tu n'as pour elle que l'amour,  
Elle ne veut que les richesses ;

La foi n'ébranle plus les murs de Jéricho;  
Les mortels posternés se souillent de poussière  
Devant une idole grossière :  
Où veux-tu trouver un écho ?

Cesse donc de chanter ; au milieu de l'espace,  
Si parfois une muse aujourd'hui plane encor,  
De la Bourse elle a pris l'essor,  
Et la tienne est dans la disgrâce.

Mais, dis, que t'importe, après tout,  
Que les geus soient pétris de fange,  
Que la terre soit un égoût,  
Que la bure soit sous la frange ?

Dans nos cités, temples des seus,  
Que t'importe, si ton cœur aime,  
Que le cœur soit un contreseus  
Et l'affection un problème ?

Le rossignol dans le bosquet  
Ne demande pas qu'on l'écoute ,  
La rose tous les ans renaît ,  
Le fleuve suit toujours sa route.

Chante pour toi seul, que ta voix  
S'harmonise avec le zéphyre,  
Et jusqu'aux pieds du Roi des rois  
Montera ce qu'elle soupire.



Quoi! tu crains de perdre tes chants  
Comme une fleur perd ses aromes ;  
Tu veux plaire même aux méchants,  
Tu veux les louanges des hommes ;

Dans les fêtes, sur un perron,  
Tu veux te montrer à la foule ;  
Tu veux voir saluer ton nom  
Par chaque règne qui s'écoule ;

Tu veux qu'en berçant son enfant  
La mère dise tes ballades,  
Et que le guerrier triomphant  
Change tes hymnes en aubades ;

Tu veux être un des demi-dieux  
Qui de siècle en siècle grandissent ....  
Insensé ! n'aimes-tu pas mieux  
Qu'au ciel les anges t'applaudissent ?

« Non, » réponds-tu, « mon cœur a besoin de sentir ;  
Non, au-dessus du ciel mon cœur place la femme ;  
Les anges avec moi ne peuvent pas souffrir,  
Tandis qu'elle prend part aux douleurs de mon âme.

C'est pour elle que dans mon sein  
Le Seigneur a mis l'harmonie ;  
C'est pour elle qu'à mon matin  
Il traça sur mon front serein  
Les signes brûlants du génie.

L'étoile est faite pour briller,  
Le vent pour caresser la feuille,  
Le passereau pour gazouiller,  
Le feu-follet pour sautiller,  
Le fruit doré pour qu'on le cueille,

L'ombre des bois pour abriter,  
La mousse pour couvrir les ruines,  
Le flot des mers pour s'agiter,  
Et moi je suis fait pour chanter  
Mes inspirations divines !

Je laisse un siècle dédaigneux  
Se moquer de ma sainte ivresse ;  
Pour lui je ne viens pas des cieux :  
Un éclair ne jette des feux  
Qu'au milieu d'une nuit épaisse. »

Eh bien ! courage alors ! Plus tard tu trouveras  
L'âme sympathique à ton âme,  
Qui rira lorsque tu riras,  
Pleurerà quand tu pleureras,  
Ange, sylphide, fée ou femme !



Avant de la trouver, consacre à ses amours  
Les romances que tu fredonnes,  
Pour cette amante tous les jours  
Prépare de gentils atours  
Avec les fleurs de tes couronnes ;

Car si vers elle vont tes langoureux accords  
Qu'elle seule pourra comprendre,  
Pour payer tes nobles efforts  
Elle te garde des transports  
Auxquels le ciel ne peut prétendre.

Courage ! et lorsqu'enfin son esprit répondra  
A tout l'élan de ta pensée,  
Que ton rêve s'accomplira,  
Que de tes bras elle sera  
Comme d'un collier enlacée,

Chante en ce beau moment, chante, cygne aux abois,  
Jusqu'à ce que dans le délire  
Ses raains emprisonnent tes doigts,  
Ses baisers étouffent ta voix,  
Ses caresses brisent ta lyre !!

## LA MORT DE MA SŒUR

---

Morte, hélas ! notre sœur, quand de fraîches couronnes  
Était plein son doux avenir,  
Quand du haut des autels les pieuses madones  
Semblaient sourire et la bénir ;

Morte en un temps d'éclair, sans avoir de la vie  
Respiré les premières fleurs,  
Colombe à notre amour par le destin ravie,  
Source éternelle de nos pleurs !

A peine de l'hymen la torche est allumée,  
Et la Mort paraît sur le seuil,  
Et la robe de noce est déjà transformée  
En suaire pour le cercueil.

Affreux destin ! ô Dieu, dis-nous pourquoi de l'homme  
Le cœur se brise à mille vents ;  
Les larmes de ses yeux ont-elles un arôme  
Pour toi préférable à l'encens ?

Le jour où ton index indiqua notre place  
Au bout des vastes régions,  
La terre essuya-t-elle en traversant l'espace  
L'impure haleine des démons ?

Peut-être par pitié ta sainte Providence  
Aura-t-elle voulu, Seigneur,  
A cette âme épargner quelque grande souffrance  
Écrite au livre du malheur ?

Et vers elle tu fis descendre notre mère :  
« Viens, ma fille, quitte ces lieux,  
Du sentier parcouru seconant la poussière  
Avec moi regagne les cieux ;

Viens, et tu recevras pour bijoux des étoiles,  
Pour demeure l'immensité,  
Les vapeurs des soleils pour diaphanes voiles,  
Les prières pour volupté ;

Viens, là-haut tu seras à l'abri des désastres ;  
Les anges te diront : ma sœur ;  
Et bien loin, sous tes pieds, l'apparaîtront les astres  
Roulant au souffle du Seigneur ;

Viens, au sensible époux qui pleurera ta perte  
Nous enverrons des rêves d'or,  
Et sur sa triste couche où ta place est déserte  
Tu pourras le revoir encor ! »

Et notre sœur, séduite à ces belles promesses,  
S'écria : « j'y vais ! » et soudain  
Elles ont pris leur vol vers les saintes ivresses,  
L'une à l'autre donnant la main !

Nous que le même pain a nourris dans l'enfance,  
Cherchons l'angle obscur pour gémir ;  
Vous, insectes, oiseaux, brise, faites silence,  
Laissez sa dépouille dormir !!

## SEBASTOPOL

---

L'imprenable colosse, il est pris par nos braves !  
Vainement la Russie à ses hordes d'esclaves  
Contre nous fit tremper les armes dans le fiel,  
La ville aux murs d'airain par des géants fondée  
A ces autres géants qui l'ont escaladée  
Sert de marche-pied vers le ciel !

Ils ont fui : l'incendie éclairait leur défaite ;  
Et pendant que la mer, comme dans la tempête,  
A leurs vaisseaux coulés ouvrait son vaste flanc,  
Nos zônaves, guerriers dont dontera l'histoire,  
Plantaient notre étendard plein de poudre et de gloire  
Sur Malakoff encore fumant.

Ah ! tu croyais, ô czar, que l'Europe asservie  
Daus une coupe d'or sur du velours servie,  
T'offrirait la sueur de vingt peuples nouveaux ;  
Et certain d'opposer le nombre à la vaillance,  
Sur la carte déjà tu calculais d'avance  
Tes conquêtes par tes rivaux !

Tu ne voudrais qu'un Dieu, qu'un empereur, qu'un pape,  
Afin qu'au monde entier permettant une agape ,  
Tu pusses pour toi seul garder tous les festins ;  
Devant les rois vaincus passant la tête haute,  
Tu voudrais renverser du talon de ta botte  
Tous les dicux Termes des chemins.

Mais la France, éveillée aux sons du bonte-selle,  
La France te combat.... et, reine grande et belle,  
Un pied sur ta poitrine et le front dans les cieus,  
De Jehovah lui-même empruntant le tonnerre,  
Elle te tient meutri dans les champs de la guerre  
Comme le serpent orgueilleux !

C'est que la liberté n'allait point tes hommes :  
C'est elle qui nous fit un jour ce que nous sommes.  
Tes boyards pourraient-ils lui dresser des autels ?  
Elle veut pour Vestale une humble roturière,  
Elle veut pour encens la joyeuse poussière  
Que font en croulant les castels.

Et lorsque en mille endroits les clairons, les trompettes,  
Les hymnes, les tambours, les cris, les bruits de fêtes,  
Chantèrent la victoire ouvrant Sébastopol,

Moseon sentit frémir ses plaines reculées :  
De nos pères, c'étaient les ombres consolées  
Qui se remuaient sous le sol ;

Et lorsque a retenti le bronze aux Invalides,  
Le Héros de l'Empire avec des yeux avides,  
Couvert d'un vieux drapeau comme d'un mantel d'or,  
Vers les remparts conquis prenant un vol immense,  
Est allé contempler ces succès de la France,  
Si grands qu'ils réveillaient un mort !

O sultane, ô Stamboul, du haut de tes murailles,  
Admire ces flots purs déroulant des écailles  
Que la lune le soir transforme en diamants,  
Tes jardins de palmiers, tes bois de sycomores,  
Et ton ciel sans nuage, et les palais des Mores,  
Et la mosquée aux marbres blancs ;

Dors, fille des Césars, au sein de tes portiques,  
Entoure-toi de fleurs et de tapis lubriques,  
Des nuits de l'Orient goûte tous les parfums :  
Notre aigle aux minarets pour toi fait sentinelle,  
Pour toi le léopard grince une dent mortelle  
Contre les vautours importuns !

Et maintenant, du fond de ces lointains rivages,  
L'avenir ne peut plus nous montrer tant d'orages :  
L'aigle noire des czars a fui vers les glaçons,  
Et là, de garde-chiourme usurpant le beau rôle,  
Pour conduire des serfs et dominer le pôle,  
Aux serres reprend ses bâtons !

## NOSTALGIE

---

A l'Hirondelle

La Garonne, ô fille des airs,  
Pour toi n'a que des flots profanes.  
C'est l'heure de fuir ses hivers ;  
Allons ! des hauteurs où tu planes,  
Cherche mon clocher, à travers  
Les grands espaces diaphanes.

Vole, vole !... Où la brise aura  
Plus de fraîcheur, plus d'harmonie,  
Où le plus beau ciel brillera,  
Où de la plus verte prairie  
Le plus doux parfum montera,  
Arrête, c'est là ma patrie !



Oh ! que ne puis-je comme toi  
Y fuir, ô charmante hirondelle !  
Que n'y puis-je sous mon vieux toit  
Préparer un gîte à ton aile !  
Mais, hélas ! dans l'exil sur moi  
Le sort pose une main cruelle.

Va, raconte à tous mes amis  
Combien pour eux mon cœur soupire ;  
Dis-leur que le mot de pays  
Fera toujours vibrer ma lyre,  
Dis-leur d'accueillir ces écrits  
Par un bravo, par un sourire ;

Va, va revoir le sable blanc,  
Les pins, les rochers, l'onde amère ;  
Va saluer chaque parent ;  
Et sur le tombeau de ma mère  
Où la croix fait gémir le vent,  
Pour moi murmure une prière !!

Toulouse, octobre 1855

## TROIS SOLEILS

---

O soleil de Paris, ô soleil sans rayons,  
Soleil à qui janvier met un voile de glace.  
Fantôme de soleil que je regarde en face,  
Es-tu bien le soleil qui flamboie et qui passe  
En ce moment sur Nice et mûrit les citrons ?

Non, tu n'es pas cet astre éclatant de lumière,  
Ce vieil ami qu'au loin cherche en vain mon regard,  
Qui dans mes jeunes ans avait pour tout brouillard  
Les fleurs que mes deux mains lui jetaient au hasard ;  
Va, poursuis tristement ton obscure carrière !

Un soleil n'est-il point un disque aux mille feux  
Qui commence à briller dès la naissante aurore,  
Brille dans la journée et le soir brille encore,  
Si splendide, si pur que maint peuple l'adore ?  
Pour des gens ennuyés, toi, tu n'es qu'ennuyeux.

Aussi, piètre soleil, je te préfère même  
Cet être bel et fier, aux lèvres de vermeil,  
Que du temps de Ronsard on appelait soleil  
Comme toi, qu'on disait comme toi sans pareil,  
Et qui pourra m'aimer peut-être, si je l'aime.

Oh ! de ces soleils-là le nombre est grand ici :  
Aux théâtres, aux bals, à pied, en équipage,  
Le long des boulevards, sous le riche passage,  
On en voit comme grains de sable sur la plage,  
Ou globules mousseux dans un verre d'Al.

Je ne veux point parler de la mère des Gracques,  
Des femmes dont le teint rougit sous un regard,  
Mais de celles qui vont couvertes de brocart,  
De qui l'ardent coup-d'œil pénètre comme un dard,  
Qui boiraient dans un crâne, et ne font pas leurs pâques.

« Lais, puisque tu tiens la ceinture d'Amours,  
Je te suivrai ; marchons vers ta chambre dorée ;  
Voyons si j'ai raison de t'avoir préférée  
A ce pâle flambeau de la voûte éthérée,  
Indigne d'exister pour de si pâles jours.

— Et que veux-tu de moi ? — Je veux que ton cœur m'aime :  
Et je te donnerai mon cœur, mes rêves d'or,  
Vingt ans qui dans tes bras me rendront souple et fort,  
Mes baisers, des baisers à réchauffer un mort,  
Des roses sur ton front formant le diadème....

— Je connais mon Gesner... tranchons... combien d'écus ?  
— J'ai près la côte un champ, des orangers, des treilles,  
Du lait pour ta poitrine, une ruche d'abeilles,  
De quoi vivre tous deux sans soucis et sans veilles....  
Vraiment, gentil soleil, qu'exiges-tu de plus ?

Ah ! voilà que tu ris à troubler ta demeure !  
Je te comprends, soleil encor moins généreux  
Que ce pauvre soleil tout morne au haut des cieux.  
Eh bien ! l'épreuve est faite à présent : à mes yeux,  
Lui ni toi ne valez le soleil que je pleure !! »

## LA LÉGENDE DE BERTHE

---

Elle avait de grands yeux, Berthe la jeune fille,  
Si grands qu'un cavalier, en passant au galop,  
Les vit de loin briller à travers la mantille  
Pareils aux diamants d'un cortès de Séville,  
Et que le cavalier aima Berthe aussitôt.

Le coursier, retenu par les mors blancs d'écume,  
Dans son élan sauvage à regret s'arrêta ;  
Son pied d'airain frappait le roc comme une enclume.  
Sa crinière ondulait sur le garrot qui fume :  
On eût dit Eoüs sculpté par Canova.

« Aux lisières du bois, enfant de la vallée,  
Que cherchez-vous ainsi ? » dit l'écuyer galant.  
« Je cherche » repartit la vierge encor troublée  
Par l'apparition « cette fleur étoilée  
Qui fait savoir combien vous aime votre amant.

— Moi tout près je connais une grotte secrète  
Où bien mieux que la fleur un devin vous dira  
Si votre amant vous aime, et si son âme est prête  
A s'unir à votre âme en un hymen honnête,  
Ou si, les amours bus, il vous délaissera. »

« Très noble cavalier, » alors s'écria Berthe  
« Veux-tu vers ce devin me guider à l'instant ? »  
Ils marchèrent. Bientôt sous une ronce verte  
La grotte, entre deux blocs comme un cratère ouverte,  
Apparut, éclairée à peine et tristement.

Ils entrèrent sans peur ainsi qu'en une église :  
Et pourtant ce n'étaient qu'horribles détritüs,  
Des ossements noircis jonchant la terre grise,  
Bien plus nombreux que ceux des soldats de Canbyse,  
Onoplates, sternuus, tibias, cubitus ;

Et comme au carrousel le sol sous les comparses,  
Comme au bord de la mer les sables sous les flots,  
Sous leurs rapides pas craquaient les métatarses,  
Les vertèbres parmi les humérus éparses,  
Les fémurs enfassés sur côtes et frontaux !!

Devant Berthe, à la fin, une autre crypte s'ouvre :  
Elle voit là des murs plus brillants que les cieux,  
Que les vagues, la nuit, quand l'océan s'entrouvre,  
Que le Régent fameux conservé dans le Louvre,  
Et néanmoins encor moins brillants que ses yeux ;

Et tout autour, rangés comme une sainte crèche,  
Les plus riches objets, les plus rares bijoux,  
Des chandeliers ayant un rubis pour bobèche,  
Des cristaux où la fleur demeure toujours fraîche,  
Et des perles à rendre un grand visir jaloux.

Et le devin, au fond, sur un trépied d'ivoire,  
Les regardait venir. Et l'écuyer galant  
L'interrogea, disant : « ô vieillard qu'on peut croire,  
Berthe a-t-elle fait naître un amour illusoire ?  
Berthe a-t-elle, au contraire, un damoiseau fervent ? »

Le devin, ayant lu son livre de cabale  
Et relu, répondit : « il ne vous aime pas... »  
Puis disparut derrière un angle de la salle.  
Et l'écuyer, joyeux d'une joie infernale,  
Ajouta : « tu le vois, les hommes sont ingrats.

Eh bien ! enfant, je suis celui que l'homme abhorre ;  
Je cherche une beauté qui veuille mon amour.  
Depuis Ève je l'ai, du couchant à l'aurore,  
Cherchée en vain ; je cherche et je recherche encore ;  
Jeune fille aux grands yeux, je te l'offre à ton tour.

Sous tes pieds ont grincé les os des mille femmes  
Dont le dédain pour moi fut suivi de la mort.  
Tu périras ici comme ces folles âmes,  
Si tu refuses ; mais à moi seigneur des flammes,  
Si tu donnes ton cœur, tu prendras tout cet or. »

Et Berthe, préférant la fortune au martyre,  
Après Ève écouta les propos de Satan,  
Bien que le cavalier eût fait place au satyre,  
Bien qu'elle rencontrât des lèvres de vampire,  
Bien que des doigts crochus touchassent son sein blanc.

Or Berthe maintenant est une démonsse  
Occupée à tenter les filles aux grands yeux.  
Lorsqu'un beau cavalier vient contre une caresse  
Leur promettre velours, bagues, laquais, richesse,  
C'est elle qui détruit leurs scrupules pieux.



## LA LEGENDE D'OSCAR

---

Alis était bien belle. Elle avait dans les yeux  
Tous les feux du soleil; elle avait sur la bouche  
Un sourire semblable au sourire des dieux;  
Elle avait le corps frêle et souple et vaporeux  
Des Willis qu'un soufïe effarouche.

Lorsque sur les créneaux de son ducal manoir,  
Comme une aire d'aiglons incliné sur l'abîme,  
Aux clartés de la lune, elle rêvait, le soir,  
On eût dit un Génie occupé de savoir  
Si dans les rocs passait le Crime.

Souvent son père Ulric, de qui dans les combats  
L'ennemi mort sentit jadis la forte épée,  
Des guerres où les rois se battaient en soldats  
Et sur le sol conquis se taillaient des États,  
Contait la vaillante épopée.

Et c'était un contraste aimable et ravissant :  
On les voyait assis sur la même escabelle,  
La fille aux bruns cheveux, le vieillard au chef blanc,  
Comme d'anciens amis retrouvés devisant.  
La châtelaine était si belle !

Et dans les grands salons aux vieux lambris vermeils,  
L'enfant du noble preux quelquefois, comme un ange  
A qui Dieu pour joujoux donnerait des soleils,  
Jouait avec le cor qui sonna les réveils,  
Et le guidon veuf de sa frange,

Et les poignards ayant des chaînes pour baudriers,  
Et les haches de fer, et ces immenses heaumes  
Qui pourraient abriter plusieurs de nos guerriers,  
Et ces cuirasses d'or, et ces larges boucliers  
Trop lourds à présent pour quatre hommes.

Et le duc éprouvait de la joie en son cœur,  
Car sa fille était douce encore plus que belle ;  
Pour les serfs elle était la source de bonheur :  
Lui tendaient-ils des mains que sécha le malheur,  
Elle y vidait son escarcelle.

Cependant toute joie est courte. Le démon  
Déteste notre joie autant que l'eau bénite.  
Il jeta ses regards sur un vassal félon,  
Laid, cruel, mais portant très haut un rugueux front  
Où l'infamie était écrite.

Il jeta ses regards sur ce cruel vassal,  
Et grommela : « céans je vais gagner deux âmes. »  
Or advint un tournoi ( c'était alors le bal )  
Où maint page devait sur un fringant cheval  
Rompre des lances pour les dames.

Le vassal y courut, la belle Alis aussi ;  
Et la belle Alis fut la reine de la fête ;  
Et le vassal joûtant sur son destrier la vit ;  
Et soudain il l'aima d'un amour de maudit  
Terrible comme la tempête.

Les carrousels finis, il revint sous son toit.  
Là, troublé dans son sang, il veillait sur sa couche :  
« Je l'aurai » disait-il « par le Christ ! sur ma foi ! »  
Qui donc me livrera cette duchesse ? » — « Moi, »  
Cria Satan d'un ton farouche.

C'était l'heure lugubre où chante le hibou,  
Où le chien fait entendre un jappement qui navre,  
L'heure où dans son cachot hurle le pauvre fou,  
Où sous la bise froide ainsi qu'un loup-garou  
Remue au gibet le cadavre,

L'heure par les sorciers consacrée aux sabbats,  
L'heure où le voyageur au carrefour des routes  
Voit des nains accroupis lui tendre de longs bras,  
Où l'impie orgueilleux qui le jour ne croit pas  
Fait abandon de tous ses doutes !

« Tu la veux ? » dit Satan. « Je la veux ! » dit Oscar.  
— « Alis est belle, Alis est la plus belle femme  
Qui jamais ait dicté des lois au montagnard !  
Je te la livrerai demain et pas plus tard,  
Mais que me donnes-tu ? — Mon âme. »

Il avait reconnu l'inferral visiteur ;  
Il prit donc bravement le philtre nécessaire,  
Ce philtre pour lequel il eût vendu sa sœur,  
Et qu'il serait allé même prendre en fureur  
Dans les entrailles de sa mère.

Voici l'instant... Minuit... Aux flancs du mont à pic  
Oscar grimpe en rampant de crevasse en crevasse ;  
Il cherche le balcon de la fille d'Ulric ;  
Et dans l'ombre il a l'air d'un monstrueux aspic  
Qui d'un faible oiseau suit la trace.

Allons ! vierge au sein blanc, fraîche et suave fleur,  
A de lubriques yeux expose-toi sans voiles...  
Plus d'accents, plus de pous... Le philtre est ton vainqueur...  
De ses lèvres Oscar l'enveloppe... D'horreur  
Au ciel s'éteignent les étoiles.

Une griffe frappa plusieurs coups au carreau :  
« Encor quelques baisers » dit ivre de délire  
Le damoisel. Un coup retentit de nouveau :  
« Encore, encore un peu » cria le hobereau.  
On ouït dehors un gros rire.

L'horrible passion est satisfaite enfin.  
Debout ! le créancier réclame sa créance !  
Debout ! traître vassal ! Là-bas dans le ravin,  
Un sauvage étalon aux noirs sabots d'airain  
Bat le granit d'impatience.

« Me voici » dit Oscar. L'autre répondit « Viens »  
Et d'un vol l'emporta sur la bête puissante.  
Et, les crins hérissés, sans mors d'acier, sans liens,  
Plus prompte qu'un lion des cirques des païens,  
Elle s'élança sur la pente.

Et l'on se dirigeait en face, sans détours ;  
Et l'animal allait, allait, vivante trombe.  
Satan (nos éperons eussent été trop courts)  
Lui déchirait les reins qui rendaient des bruits sourds  
Comme un soupir dans une tombe.

Au galop ! les cailloux fendus lançaient du feu ;  
Les échos répétaient les chocs du pied sonore ;  
Sur le fonds du seigneur et sur le franc-alleu  
Il courait, il volait. Bientôt dans le ciel bleu  
De l'orient monta l'aurore.

Au galop ! l'air manquait à la gorge d'Oscar ;  
Demi-mort il voyait paraître, disparaître,  
Ainsi qu'un tourbillon, ainsi qu'un cauchemar,  
Les cabanes, les blés, et les bœufs, et leur char,  
Et les verts branchages du hêtre.

Vite, vite, au galop ! Au splendide horizon  
L'astre éclatant rendit sa splendide lumière.  
Rien n'arrêtait, ni bois, ni coteau, ni vallon :  
Une rivière à lui s'offrait-elle, d'un bond  
L'animal sautait la rivière.

Au galop ! sur leurs pas les reptiles fuyaient ;  
Au galop ! tout autour comme sous la rafale  
Les feuilles frémissaient, les herbes s'inclinaient ;  
Au galop ! de la gueule et des naseaux sortaient  
Des jets de flammes en spirale.

Au galop ! accouraient du bourg les paysans,  
Mais ils ne trouvaient plus que la poussière grise :  
Entre eux et les fuyards étaient déjà vingt champs,  
Et l'on n'entendait plus que les rugissements  
Du démon passant près l'église.

Plus, plus vite, au galop ! Parfois le chevalier  
Murmurait : « une soif ardente me consume,  
Pitié ! je tombe. » Alors Lucifer, pour écrier,  
Mettait ses doigts crochus, et, pour eau, du coursier  
En ricanant baillait l'écume.

Au galop, au galop ! Et l'archange du Mal  
Saus cesse rauissait la fumante monture.  
Sur la croupe blessé se tordait le vassal,  
Mais de ses crocs Satan l'y fixait comme un pal  
    Qu'on plante dans la terre dure.

Et vint le crépuscule... Et vint encor la nuit...  
Et puis encor l'aurore... Et puis ce fut le terme :  
Devant eux apparut la plaine qui reluit,  
Le gouffre gigantesque où chaque torrent fuit,  
    La vaste mer qui nous enferme.

Et si là s'arrêta ce funèbre hussard,  
C'est que ne pouvait plus à ses brasiers immondes  
Échapper la victime engloutie au hasard :  
Que craindre ! pour laver de son forfait Oscar,  
    La mer n'avait pas assez d'ondes.







## ÉPITRES ET FABLES

---

A MONSIEUR F. A.

---

Tout un mois, c'est beaucoup prolonger ton silence !  
Je languissais beaucoup, et la sainte Espérance  
Du jour au lendemain seule me soutenait,  
Lorsque dans le dortoir venait et revenait  
Le facteur de écans distribuer les lettres,  
Et qu'il n'avait pour moi que des quolibets traitres.  
Souvent peu s'en fallut que ce vieux brigadier  
Sous mes coups ne payât le retard du courrier ;  
Mais je respecte trop son immense moustache,  
Ou plutôt je crains trop l'*ours* vengeur qu'elle cache.  
Que faire ? je tuais, comme l'on dit, le temps,  
Faute de ne pouvoir tuer des combattants ;

Je rêvais, je ne vis que pour la rêverie :  
Facile est ce travail dans une infirmerie.

Enfin ! je tiens enfin le papier précieux !  
Je l'ai relu vingt fois sans repaître mes yeux ;  
Il est là déplié pendant que je griffonne  
Ces soldatesques vers dont ton bon goût s'étonne.  
Des vers ! je suis bien sûr qu'à ce plaisant début  
Sur ta lèvre un sourire aussitôt a couru !  
« Des vers ! Un artilleur qui veut rimer encore,  
Lorsque tout vrai soldat n'aime que Terpsychore,  
Le petit dieu sorti du beau sein de Vénus,  
Et le gros dieu qui verse à boire aux faunes nus !  
Un artilleur qui fuit l'amusement des autres,  
Et sait la prosodie avant les patenôtres !!  
Oh ! des vers ! oh ! » dis-tu « c'est la première fois  
Qu'un tel fait se présente. » Halte-là, tu le crois,  
Eh bien ! mon cher, il faut réformer tes idées.  
Le régiment est plein de sauvages Orphées  
Qui d'une lyre inculte ont su tirer des chants,  
Des airs dignes en tout des poètes puissants :  
Et j'en garde pour toi la preuve en portefeuille.

Or, ai-je dit tantôt, il est temps que je cueille  
A mon tour une fleur au pied du Double-mont.  
Ma muse est-elle morte ? Un cruel abandon  
A-t-il fait crevasser mon luth dans la poussière ?  
Voyons, que je prélude. Et sous ma main guerrière  
Les cordes à la fois ont frémi sans accord,  
La rime paresseuse est née avec effort,  
Mais mon âme bientôt a repris son aisance,

Et les vers maintenant coulent en abondance.  
Il me semble encore être assis à mon bureau,  
Pour notre Conférence écrivant un rondeau.  
« Que les temps sont changés ! » Si ma verve s'éveille.  
Si je me sens encor le rimeur de l'ABEILLE,  
Et si mon feu sacré n'est pas encore éteint,  
Hélas ! c'est pour mieux voir le malheur qui m'atteint.

Ah ! que n'es-tu témoin de mes vicissitudes !  
L'hiver est arrivé : je n'ai plus nos études  
Pour adoucir l'ennui de jours fort ennuyeux.  
Il fait froid, or ici la chaleur vient des cieux,  
Et le soleil depuis une semaine entière  
De grisâtres rideaux a voilé sa lumière ;  
Il pleut, il pleut toujours. Mon Dieu, que devenir ?  
Gardes, conserits, grognards, s'occupent à dormir,  
Ou pour la remonter démontent leur armure.  
Moi, blotti sur mon lit, je bâille, je murmure  
Nos scholaires refrains, je pense à ce bonheur  
Dont le gai souvenir me rend de belle humeur,  
Je pense à toi, je fais mille châteaux, j'arrange  
Mon avenir suivant quelque projet étrange ;  
Bref je suis près de vous, je ne vis qu'avec vous :  
Et l'exil est moins lourd, et l'espoir est plus doux !  
Au moins j'ai ce loisir dans cette infirmerie,  
Et certes cela vaut manœuvre et théorie.

Allons ! décidément l'essai n'est point mauvais ;  
Au galop du crayon soixante-sept vers faits !  
Pour la première fois que je lâche la rêne  
A ma muse oubliée, elle en prend pour sa peine.

Je suis encor poète, et j'ai pu dignement  
Te composer ici ce digne compliment :  
C'est bien. A te donner, je n'avais pas grand' chose ,  
Aussi j'ai supposé qu'en cueillant cette rose  
Au Parnasse, j'aurais du prix à te l'offrir ;  
Car un pareil bouquet ne peut pas se flétrir.  
Pour toi seul, cher ami, seulement pour ta fête  
Le soldat a voulu redevenir poète.  
Bonne fête ! à tes pieds que les cieux opportuns  
Jettent de l'Orient les fleurs et les parfums ;  
Qu'un vin bien généreux au banquet de famille  
Plus que le feu d'hiver sur ta table pétille ;  
Qu'un toste sympathique implore ton patron ;  
Que ta bouche amicale y mêle aussi mon nom ;  
Que sur des plats fumants Cécile avec adresse  
Des marronniers touffus entasse la richesse ;  
Et que ton cœur de joie et de plaisir rempli  
Cesse pour un moment de pleurer un ami !!

Je m'arrête. Il est temps ; ma muse trop pressée,  
D'un semblable travail à la fin courroucée,  
Comme un sous-verge au vent jetterait le bridon,  
Et Mars de mon excès punirait Apollon.  
Je m'arrête, pourtant ma lettre n'est pas close,  
Ramenons l'avant-train, et passons à la prose.

## LE BOURDON ET L'ABEILLE

IMITATION

---

L'hiver avançait à grands pas,  
Et l'aiglon dans les bois sans feuillages  
Murmurant des notes sauvages,  
Semblait prédire le trépas.

On ne voyait plus sur les tiges  
Les papillons aux brillantes couleurs  
Hésiter entre mille fleurs,  
Et les champs étaient sans prestiges ;  
A chaque feuille qui tombait  
Au souffle mortel de l'automne,  
Un insecte aussi succombait.

« En vain » dit un bourdon « l'heure fatale sonne,  
Je meurs content, n'ais-je pas fait du bruit ? »

Une abeille, tout près de lui,  
A cette parole si fière  
Sourit, et dit en regardant le ciel :

« Moi, je regrette la lumière  
Car je ne ferai plus de miel. »

A MONSIEUR F. A.

---

Décidément tu ne veux plus m'écrire,  
C'est un travail pour toi trop ennuyeux,  
Ni ton esprit, ni ton cœur ne t'inspire :  
L'Amitié sainte est remontée aux cieux !  
Je sais déjà ce que tu vas répondre :  
« Le cabinet absorbe mes instants. »  
Mauvaise excuse ! et je puis te confondre  
En quatre mots. J'admets que de clients  
Par le chômage une foule grossie,  
Le jour durant assiège tes bureaux ;  
Mais, ta liasse une fois dégrossie,  
Au lieu d'aller manier les tarots  
Chez le voisin, ne peux-tu pas écrire ?  
Las ! avant moi tu places l'écarté,  
Méchant ! aussi je veux avec la lyre  
Te corriger de cette oisiveté.

Que maudit soit le métier de notaire !  
Que maudit soit surtout son baragouin !  
Pour le talent, c'est un gaz délétère.  
Sur ton fauteuil perché comme un piugouin,  
Pérorer, crier, épuiser ta science  
A démontrer au plus fin de l'endroit  
Qu'au fils ingrat appartient sa chevance,  
S'il ne la vend pour éluder la loi ;  
Et quand sera fini ton monologue,  
Pour te prouver qu'il a fort bien compris,  
Il conclura par forme d'épilogue  
Que de sa terre il veut priver son fils,  
Mais qu'il ne peut se résoudre à la vendre.  
Et dire encor que pour de telles gens  
Tu fis du grec dès l'âge le plus tendre !  
Oh ! mon ami, qu'as-tu fait de ton temps ?  
Et que fais-tu ? Tu barbouilles des actes,  
Des bordereaux, des cheptels, des protêts.  
Affreux langage ! on dirait de vrais pactes  
Par Lucifer lui-même tous dictés !  
« Monsieur, cherchez de bonnes hypothèques.  
— Monsieur, cherchez un bon bailleur de fonds. »  
Et toi soudain dans tes bibliothèques  
De consulter les OBLIGATIONS !  
Voilà ta vie, infortuné notaire !  
Jaunir, maigrir des soucis d'un client !  
Beau sort !! Pour moi, si j'ai moins de salaire,  
Clotho me file un coton plus riant.

« Quoi » diras-tu « c'est ainsi que tu traites  
Ce noble état ! oses-tu mépriser  
Dossiers, extraits, minutes et requêtes,

Quand tu savais naguère les priser ?  
De ton passé perdrais-tu la mémoire ?  
Avant d'entrer aux gages d'Apollon,  
Avant d'avoir de Mars brigué la gloire,  
Ne fus-tu pas, simple tabellion  
Ainsi que moi, destiné par ton père  
A grossoyer certain papier timbré  
Qu'on fait payer d'une grosse manière ?  
Contre un tel sort point tu n'étais cabré.  
Ne viens donc pas tant prôner les artistes ;  
Un pur caprice à changé ton destin,  
Et maintenant tu railles, tu persistes  
A croire vert l'imprenable raisin. »

Tout beau, tout beau ! monseigneur garde-notes !  
Trouvâtes-vous jadis la poudre ? non.  
Eh bien ! tant pis, maître ! à chacun ses fautes ;  
Moi, pour ma part, je trouve ma chanson.  
Or si je mens, le vrai touche au mensonge :  
La plume est lourde à présent pour ta main.  
La Conférence a passé comme un songe,  
Tu ne fais plus peinture ni dessin,  
On n'entend plus résonner ta musique ;  
Adieu les arts ! te voilà bon papa  
Jusques au cou plongé dans la pratique...  
M'écritas-tu pour démentir cela ?  
Maudit métier ! il éteint dans vos têtes  
Ce feu sacré qui dans nos jeunes ans  
Nous fait rêver avenir plein de fêtes,  
Palmes, lauriers, et baisers délirants,  
Et coupes d'or, et guirlandes de roses,  
Et piédestal bâti par les Amours,



Et seins ouverts comme deux fleurs écloses,  
Et toit de marbre où finiront nos jours !  
Maudit métier ! sous son grimoire infâme  
Qui fait sécher l'imaagination,  
Il assoupit bientôt l'ardeur de l'âme :  
Or, ou ta muse est en permission,  
Ou, fils déchu de la littérature,  
Tu ne sais plus aiguïser un lazzi ;  
Et d'où viendrait telle déconfiture ?  
De ton métier... Métier maudit ! maudit !

N'encours-tu pas ce terrible reproche ?  
Je te préviens : tous les demi-Newtons  
Et les banquiers à la profonde poche,  
Mêlés en bloc à des tabellions,  
N'ont pu jamais entraîner la balance,  
Un grain d'esprit tenant l'autre plateau.  
Donc, si dans peu tu ne romps le silence,  
Je vais te joindre à ce léger trio.

## L'ANE ENDIMANCHÉ

---

Afin d'assister à la fête  
Qui se donnait dans son hameau,  
Certain baudet se mit en tête  
A son tour de se faire beau.  
« Bah ! » dit-il « je vauz bien mon homme.  
Si je n'étais bête de somme,  
Je pourrais être citoyen... »  
Et vite il cherche le moyen  
D'improviser une toilette :  
Sur une chemise coquette,  
Du maître il se met sans façon  
Le plus élégant pantalon,  
Ses souliers, ses bas de coton,  
Son gilet de dernière mode  
Et sa veste la plus commode.

Et puis, sur deux pieds se dressant,  
De se promener gravement !!  
Sous ce nouvel accoutrement,  
Notre rustaud se croit charmant ;  
Il va briller auprès des belles,  
Il va triompher des cruelles,  
Il va rendre chaque fermier  
Envieux du porte-fumier. (\*)  
En attendant, le Lovelace  
Court se mirer dans une glace :  
« Dieux ! » murmura-t-il « ayons soin,  
Puisque nous voici sans témoin,  
De cacher ces longues oreilles ;  
Hâtons-nous. N'est-ce pas ainsi  
Qu'on a constamment réussi ?  
On dira de moi des merveilles,  
Si mon chapeau ne tombe pas ! »

Que de gens qui sont dans ce cas !

(\*) Cet apologue parut d'abord dans une gazette, signé d'un pseudonyme. Cela me procura l'occasion d'apprécier ce qu'on appelle la critique. Une façon de Marie Joseph Chénier, moins le talent, lacérait devant moi ma pauvre fable à grands coups de langue envieuse. Arrivé au 12<sup>e</sup> vers : « nouvelle » s'écria-t-il « nouvelle faute ! Voici comment il faudrait :

De maître il se met sans façon  
Son plus élégant p.nton.

Si les auteurs gardaient l'incognito, que d'étonnantes bévues ils entendraient dire sur leur compte !

A MADAME E. N.

---

De la docte Schéréazade  
Que n'ai-je à mon gré sous la main  
Le tapis par Galland dépeint :  
Ou, comme au temps de la Croisade,  
Que n'ai-je du fameux Merlin  
*L'abracadabrante* baguette ;  
Que n'ai-je, en guise de mazette,  
Pour chevaucher par monts, par vaux,  
Le vieux balai d'une sorcière,  
Ou de Jupin l'aigle sévère,  
Ou de Vénus les pigeonneaux,  
Ou la béquille que Le Sage,  
Avec certain Diable-boiteux,

Quand Madrid éteignait ses feux,  
Employait à certain voyage,  
Ou bien un rock de Broguignac  
Ou bien un verre de cognac  
Qui m'enverrait dans un nuage !...  
Et vite je prendrais l'essor  
Vers les sites de ma Provence,  
Sans qu'il fût utile, je pense,  
De me nantir d'un passeport !

Mais tous ces jolis véhicules,  
A l'instar des chaises curules,  
Sont passés de mode aujourd'hui ;  
Les éclairs du génie ont lui ;  
Et, pour faire mentir Homère  
Et les légendes d'autrefois,  
La science met aux abois  
La poésie et sa chimère :  
La réalité mille fois  
Vaut ce que la Folle imagine.

A mon service, j'aurais donc  
L'Etna remorquant un wagon,  
Le dos enflammé d'un triton,  
Un hydrogénique ballon,  
Mainte extravagante machine,  
Mais, hélas ! quatre fois hélas !  
Comme le renard sous la treille  
Je peux bien me gratter l'oreille,  
Il faut des écus pour du gaz.  
Des écus ! et tu sais, amie,

Que le gros billon seulement  
Dans ma bourse du régiment  
A reçu droit de bourgeoisie.  
Heureusement, grâce à Cadmus,  
Je puis à mon aise l'écrire ;  
Et la poste, enfant de Cyrus,  
Jusqu'aux limites de l'empire  
Te portera mon papyrus ;  
Cette poste-là n'est pas fière,  
Le gros billon fait son affaire.  
Écoute donc tout mon babil ;  
Mais s'il n'est pas assez gentil  
Pour faire maître doux sourire  
Sur ta bouche où bonté respire,  
Tâche au moins de ne pas dormir !

A moi seul l'injuste Fortune  
Réservant toute sa rancune,  
Croyait me faire ici blénaïr ;  
Toi-même par excès de zèle  
Croyais qu'au fond d'une ruelle,  
Sans pain, sans habit, sans argent,  
J'irais sur l'angle d'une pierre,  
Marmottant deux mots de prière,  
Reposer mon front indigent ;  
Mais le bon Dieu dans la nature  
A chacun donne sa pâture,  
Il m'a fait place à son soleil.  
Si je n'ai plus votre richesse  
Je puis savourer ma paresse,  
Et je suis libre. Quel réveil !

Ma chambre au troisième est loué d'être  
Un appartement merveilleux,  
Mais si j'en ouvre la fenêtre  
J'admire de plus près les cieux ;  
Comme à la maison paternelle  
Je n'entends plus les gens rager ;  
J'y chante sans me déranger  
Refrain joyeux et ritournelle ;  
Et mes cinquante francs par mois,  
Lorsque j'ai soldé ma dépense,  
Sont réduits à de tels abois,  
Que sans instruments de défense  
J'y dors content et rassuré :  
Le voleur serait le volé.  
Le matin, je griffonne vite  
Les vers composés dans la nuit,  
Puis à la maîtresse du gîte  
Qui m'aime et n'aime point l'ennui,  
Je souhaite bonne journée,  
Puis nous causons, puis l'oiseau fuit  
Avec sa chanson fredonnée.  
Oh ! tu serais bien étonnée  
En voyant mon petit bonheur !

Tu verrais, avec des artistes  
Dont le trésor est dans le cœur  
Régner toujours ma belle humeur,  
Pendant nos courses de touristes ;  
Tu verrais mon cher Rocamir  
Armé de sa large palette  
Mettre dans un cadre ma tête

Sérieuse comme un émir ;  
Et pour lui, contre ce chef-d'œuvre,  
Aux heures de coq matinal,  
Tu me verrais ensuite à l'œuvre  
D'un compte-rendu de journal ;  
D'autres fois, tu pourrais encore,  
Au milieu d'un bruyant festin,  
Les verres remplis de ce vin  
Qu'un beau rayon de soleil dore,  
Oùir mon luth dont on implore  
Un air en l'honneur du Poussin :  
Le peintre est frère du poète.  
Or si dans l'exil je regrette  
Quelque parent ou quelque ami,  
Grâce à Dieu je retrouve ici  
Plus de vingt charmantes personnes  
Qui, pour moi sans doute trop bonnes,  
Plaignent mes soi-disants malheurs,  
Et qui voudraient cueillir des fleurs  
Pour me composer des couronnes.

Ne va point, ma chère, pourtant  
M'accuser d'être indifférent  
Envers vous autres. Très souvent  
Je pense à nos vertes collines  
Où l'oranger, les aubépines,  
L'olivier menaçant les cieux,  
Le jujubier qui vient du Pinde,  
Le palmier, l'aloès de l'Inde  
Poussent près des sapins neigeux ;  
A toutes ces villas splendides



Que caresse le flot vermeil,  
A notre golfe sans pareil,  
A nos si coquettes bastides  
Qui ressemblent, aux flancs du mont,  
A des perles qu'un noir démon  
Jette devant les lords avides.

Ou bien je pense en souriant  
Aux rôles que je vais jouant  
Et qui changent comme un feuillage,  
Sous le souffle de l'aquilon.  
Je crois encore voir Toulon  
Où j'étais en apprentissage  
Pour devenir un beau matin  
Jean Bart, Duquesne, ou Dugay-Trouin ;  
Dans un plus séduisant mirage,  
Je vois encore la Faculté,  
Son moult indigeste DIGESTE,  
Son Lombard plus craint que la peste,  
Les serpenteaux lancés l'été,  
Les punchs à la flamme bleuâtre,  
Les petits déjeûners à quatre,  
Claire, Julie et Rosalba  
Et plusieurs autres noms en *a*,  
La Conférence littéraire  
Dont les membres pouvaient tout faire,  
Excepté nous faire bâiller ;  
Et sur mon nocturne oreiller  
Ces images, joyeuse bande,  
Pour bannir l'ombre d'un chagrin  
Viennent danser la sarabande :  
Un songe est un prisme divin.

Mais supposes-tu que j'oublie  
Cette huitième batterie  
Où j'appris la philosophie  
Mieux que chez un auteur ancien ?  
Non, je me rappelle trop bien  
Le pain bis, le bouillon aveugle,  
Le maréchal-logis qui beugle  
Aux trousses du pauvre conserit,  
Mes gros sabots, ma grosse toile,  
Et mes nuits à la belle étoile,  
Et le livre hébreu qui décrit  
La théorie et la manœuvre,  
Et qui, d'après les vrais soldats,  
Est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre !

Enfin, comme tout ici-bas  
Se succède, à présent pour vivre  
Me voici donc teneur-de-livre ;  
Plus tard je serai précepteur,  
Employé, journaliste, auteur,  
Greffier en robe, professeur ;  
Plus tard.... je n'en sais rien, Ma sœur,  
O ma sœur, tu ne pourrais croire  
Ce que c'est que rêver la gloire ;  
Rêver tous les royaux plaisirs  
Que raconte l'antique histoire  
Ou qu'inventeraient nos désirs ;  
Rêver la foule qui s'empresse  
En applaudissant notre nom ;  
Rêver comme jardin la Grèce  
Comme château le Parthénon ;

Rêver pour l'ange que l'on aime  
Des monceaux d'or, un diadème,  
Les parfums que l'Orient sème,  
L'éventail, redoutable emblème  
Dont chaque coup est un arrêt ;  
Et pour notre front de poète,  
Rêver les fiers lauriers qu'apprête  
Sa main plus blanche que le lait !!

Bienheureux l'homme dont la vie  
Peut s'écouler en rêverie !  
Qu'importe une déception ?  
La pensée est assez féconde  
Pour remplacer par mille un monde  
Qu'a détruit la froide raison.  
Ainsi, quand on suit les nuages  
Formant des maisons, des villages,  
De fantastiques paysages  
Éclairés par l'astre couchant,  
Au moindre souffle du zéphire  
Ce léger univers chavire,  
Mais n'en renaît-il pas autant ?

J'accepte cette destinée,  
Je ne changerais pas mon sort  
Contre une toque galonnée ;  
Ne point sentir, c'est être mort.  
Une voix m'a toujours dit : chante ;  
Et je chante, et peut-être enfin

Une femme sur mon chemin  
Pour reposer ma tête errante  
Daignera me prêter son sein ;  
Et si le vulgaire idolâtre  
Montre au poète l'hôpital,  
Le poète brave ce mal,  
Car il voit sur un piédestal  
Camoëus, Moreau, Malfilâtre.

Toulouze, 1865

## L'AVOCAT QUI VEUT ÉCRIRE

---

Jadis, quand les bêtes parlaient,  
Certain renard dans l'art de dire  
S'était tant distingué qu'il ne pouvait suffire  
Aux demandes dont l'accablaient  
Les loups chicaneurs de la ville :  
C'était ceci, c'était cela,  
Les procès arrivaient par mille.  
D'où venait cet engoûment-là ?  
L'expliquer n'est point difficile :  
Maitre renard savait émailler ses discours  
De traits mordants, de lazzis, de détours  
Pleins de sel Attique et de grâce,  
Si bien qu'il finissait toujours  
Par dérider la magistrale face

De son juge, et voilà les clients acquittés.  
Un bon-mot lui valait victoire  
Et des écus parfaitement comptés.  
Aussi l'appelait-on, pour exprimer sa gloire,  
L'Eschine des méchancetés.

Mais, un beau jour, changeant un peu de rôle,  
Il abandonne la parole  
Et veut trancher de l'écrivain.  
Projet vain !  
Chose délicate !!  
Tous ses articles de journaux  
Furent sots,  
Au point qu'un docteur allopathe  
A ses malades trop rétifs  
Dans les quatre coins de la ville,  
Les ordonna pour dormitifs.  
Ce que voyant, fâné, moins imbécille  
Qu'on ne le croit, dit au pauvre animal :  
« Pas on ne peut suivre double carrière,  
Toujours dans une on se trouve en arrière :  
Tel qui parle bien écrit mal. »

A LÉON DE BERLUC-PERUSSIS

---

Tu demandes ce qu'est le bonheur ? Je l'ignore.  
Rien n'est plus relatif. Dans les champs, c'est Paris  
Qu'on voit briller au loin ainsi qu'un météore ;  
A Paris, quand il pleut sous un ciel toujours gris,  
Ce sont les champs. Parbleu ! je le disais moi-même  
L'autre jour ; mais, hélas ! j'étais malade et blême.  
Je me meurs faute d'air dans le Quartier-latin ;  
J'entends un vilain mot dit tout bas : poitrinaire ;  
Il me faudra quitter l'un ou l'autre matin  
Ce bien-aimé Paris, ou commander ma bière  
Sur les produits futurs de mes *CONTES GAULOIS*.  
Ne pouvant habiter Paris, je le galvaude.

C'est la coutume ; au fond, je pense ce que dois  
De la Province ignare et bégueule et nigande,  
Où les sots croient pouvoir vous donner sur les doigts  
Et qu'on a bien raison de siffler tant de fois !  
Donc, à bas la Province ! Et pour une hyperbole  
Prends ce que je disais. Nous parlions du bonheur ;  
Robuste comme Atlas, riche comme Mausole,  
Un mien ami trouvait cette introuvable fleur...  
Où?... dans Paris, c'est clair. Et moi qu'un mal désole  
Et de qui tout l'argent tiendrait sur un sonnet,  
Je la trouvais dehors, c'est aussi clair et net.

« Le bonheur, » disait-il « c'est une ombre craintive ;  
Plus nous la poursuivons, plus elle est fugitive ;  
Quand on va le chercher sous les zones d'azur,  
Il est sous les frimas ; c'est un fruit jamais mûr,  
Un diamant qu'on voit toujours au doigt des autres,  
Un messie attendu par des milliers d'apôtres  
Qui l'ont tué parfois en le méconnaissant... »  
« Un orfèvre » disais-je « est, sans pierre, impuissant  
A reconnaître l'or ; le bonheur sur la terre,  
Pour qu'on le reconnaisse, a de même sa pierre :  
La souffrance. Le cœur, après avoir souffert,  
Bien plus facilement à la joie est ouvert ;  
Et le repos alors au sein de la campagne,  
Entre une femme aimée et quelque blond enfant,  
N'est-ce pas le bonheur ? — Ah ! très bien ! ah ! charmant !  
Vous venez de relire à coup sûr Florian.  
— Râillez, et néanmoins, lorsque l'ennui vous gagne,  
Vous savez comme moi fuir les murs de Paris,



Fuir ses boulevards secs, fuir ses arbres en peine,  
Et repaitre plus loin vos yeux des prés fleuris,  
Des monts où naît la source, et de l'immense plaine !  
— Les champs comme remède, à la bonne heure ! mais  
Les champs comme séjour continu, jamais !  
— Vous leur préférez donc cette visqueuse boue  
De nos places, cet air sans parfum, sans fraîcheur,  
Qui ronge les poumons et qui ternit la joue ?  
— Que me dites-vous là ! Paris, c'est l'éditeur,  
Le théâtre, l'esprit, le luxe, l'Empereur ;  
Ce sont les monuments, les passages en fête.  
— Paris une fois vu n'a plus rien de Paris,  
Et sa littérature arrive en tous pays.  
Quant aux plaisirs d'autrui, ce sont des casse-tête  
Si vous n'y prenez part. Au reste, ils sont jolis  
Ces plaisirs : un repas chez Verdier où l'on mange  
Pour de l'or quelques fruits qu'un fermier a pour rien ;  
Où l'on traîne avec soi ramassée en la fange  
Une fille publique, où l'on trouve moyen  
De se souler aux flots d'un prétendu Langlade  
Fabriqué sans raisin ; puis une promenade  
A ce bois de Boulogne où le " camélia "   
Racole le butor qui vous remplacera ;  
Puis l'absinthe qui tue, et puis un opéra,  
Et puis avec la belle une nuit infamante,  
Et puis... nous connaissons les talents de Ricord !  
Des plaisirs de Paris voilà la variante.  
Alicante à vos yeux, mais toujours Alicante ;  
C'est l'uniformité comme aux vallons. — Encor  
Voudrez-vous avouer qu'elle est bien préférable  
A celle des vallons. — Personne n'est d'accord  
Sur les goûts. L'Océan et la Seine ont un bord ;

Courir sur le bitume ou courir sur la sable,  
C'est courir. Restez donc dans cette orgie aimable,  
Qu'est-il besoin de plus? Vous avez le bonheur.  
Pour moi, je veux les eaux, les bocages, la fleur,  
La nature sauvage et les amours du cœur ;  
J'aime le plein soleil, j'aime le crépuscule,  
J'aime les vieux rochers, j'aime la renoncule  
Sur ma porte accouplée à l'odorant jasmin,  
J'aime le chien joyeux qui me lèche la main  
Pour m'éveiller, les chants du coq, et dans l'étable  
La vache qui mugit, et sur le toit penchés  
Les pigeons attendant les miettes de ma table,  
Et les moineaux voleurs sur les branches perchés,  
Et les buissons poudrés de rubis par l'Aurore !...

O fière liberté, liberté que j'adore,  
O vendange, ô moisson, ô senteurs de la mer,  
O tempête, ô simoun qui nous viens du désert,  
O pommes d'or jadis prises aux Hespérides,  
O superbe olivier dont le front touche aux cieux,  
O pin géant nourri par les algues humides,  
O lune qui le soir sur les abîmes bleus  
Traces vers l'infini ce long chemin de feux,  
O beautés qu'autrefois admirait mon enfance,  
Qui m'avez fait poète et que je ne vois plus,  
Seul bien contre lequel aux démons apparus  
Je céderais mon âme, inutile créance,  
Comme dans la légende... ose-t-on sans démence  
Vous comparer des quais, des trottoirs? — Là-dessus  
Je vous laisse rêver, mon cher ; je vous souhaite

Une flûte, des boeufs, des rubans, la houlette,  
Et beaucoup de bonheur, si vous le trouvez là,  
— Qu'est-ce donc le bonheur ? qui le définira ?

Lors mon ami fit une pirouette  
Et répondit : « le bonheur, c'est cela. »

Paris, 1899

## L'ANTIQUAIRE ET SES AMIS

---

Un certain amateur d'histoire naturelle,  
    Dans une chambre, la plus belle  
De son logis, avait, avec un soin pieux,  
Amassé mille objets rares et curieux.  
    C'étaient toutes sortes de choses  
    Pêle-mêle et pour tous les goûts :  
Des fleurs depuis Noé sur une pierre écloses,  
    De vieux bouquins, de vieux sous  
    Ornés du nom de médaille ;  
Des poissons, des coqs, des matous  
Modestement remplis de paille ;  
Des serpents parmi des cristaux ;  
Les plus superbes coquillages  
    Cueillis aux plus lointains rivages ;

Tous les vases, tous les tableaux  
Et des encans anciens et des encans nouveaux ;  
Enfin mainte chinoiserie  
Dont il faisait un peu partie.  
Cette chambre pour l'homme était le saint-des-saints ;  
Il n'en permettait point aux profanes l'approche,  
Et la clé, le jour dans sa poche,  
Dormait la nuit sous ses coussins.  
Il y mettait toute sa gloire  
Il la montrait avec bonheur,  
Et de chaque trouvaille à chaque visiteur  
Il contait longuement l'histoire.  
Un jour qu'il faisait ainsi voir  
A deux amis venus la veille  
Ce lieu qu'il appelait la huitième merveille,  
Une discussion s'éveille  
Touchant l'aile d'un oiseau noir.  
« C'est l'aile d'un corbeau » dit le premier messire.  
« D'un aigle » répart le second  
« Puisque tu ne peux contredire  
Qu'elle appartienne au maître de maison. »  
« Vous vous trompez, c'est l'aile d'un oison, »  
Ajoute le vieillard, qui comprend la satire,  
« Or si ce ne sont pas mes plumes, pourrez-vous  
Nier que ce ne soient les vôtres ? »  
Disons moins du mal des autres,  
On en dira moins de nous.





## LAIS D'AMOUR

---

Oh ! ma brune, oh ! qu'elle est belle,  
Quand son ardente prunelle  
Lance un éclair pour aveu ;  
Qu'elle est belle sur sa couche,  
Lorsque sa brûlante bouche  
Me couvre de baisers de feu !

Qu'elle est belle, quand la foule  
Sous ses fenêtres s'écoule  
Unanime à l'admirer ;  
Aux bals où pour ses quadrilles  
On laisse les jeunes filles  
Dans l'isolement soupiner !

C'est qu'elle est belle ma brune,  
Oh ! bien plus belle qu'aucune  
Des déesses du sérail ;  
C'est que de sa main jolie  
Jamais sultans de l'Asie  
N'oseraient ôter l'éventail ;

C'est qu'elle est douce et fidèle,  
Vive comme la gazelle  
De l'oasis des déserts ;  
Et lorsque l'amour l'enflamme,  
Elle ressemble à la lame  
Qui soulève les vastes mers !

Et je l'aime : elle est si belle,  
Lorsqu'à genoux devant elle  
J'implore quelque soupir,  
Quelque ris, quelque mot tendre.  
De ces mots qu'on veut entendre  
Devrait-on ensuite mourir !

Et je l'aime : en sa présence  
Notre éphémère existence  
Semble être un bienfait divin ;  
Et je l'aime, et je la prie  
Comme le charmant Génie  
Qui sème de fleurs mon chemin !



Oui, je t'aime, ô ma maîtresse,  
O l'objet de mon ivresse,  
O la rose de mon cœur :  
Je partagerai ta flamme  
Toujours, toujours, car mon âme  
Près de toi trouve le bonheur.

A VOUS

Le théâtre sans vous, madame :  
Devient un triste amusement :  
Mais dès que vous entrez, mon âme  
Contre ce dégoût d'un moment  
Touve un délicieux dictame  
Dans votre sourire charmant.

Vous entrez, et les plus rebelles  
De bâiller finissent soudain :  
Vous entrez, et parmi les belles  
Je vous cherche une égale en vain ;  
Car laissant l'ennui derrière elles  
Les Grâces vous donnent la main :

Plus brillant que la luciole,  
Votre œil noir attire et confond  
Vénus envirait une épaule  
Où les Ris se groupent en rond :  
Et le talent d'une auréole  
Entoure votre joli front ;

Or ce que mon aven respire  
D'enthousiasme louangeur,  
Ce que pour vous chante ma lyre,  
Parfum qui retourne à sa fleur,  
Mon âme heureuse me l'inspire,  
A moins que ce ne soit mon cœur !

À BORD DES FLOCS

---

Hier je rêvais près du flot solitaire  
Où se miraient les étoiles en feu,  
Et tout-à-coup du pied poussant la terre  
Je m'élançai vers le trône de Dieu ;

Et là je vis sur les lèvres des anges  
Percer la joie en sourire éternel :  
Dans leur amour, au lieu de mots étranges,  
Ils échangeaient un baiser fraternel !

Et je me dis : pour goûter plus de fête  
Que ces esprits préférés du Seigneur,  
Il me faudrait le temps que la tempête  
Met à briser l'épi du moissonneur ;

Je ne veux pas la puissance et la foudre,  
Je ne veux pas les prestiges de l'or,  
Ni des lauriers pleins de sang et de poudre.  
Ni le génie à l'immortel essor ;

Contre le cœur d'une tendre maîtresse  
Qu'un seul moment puisse battre mon cœur...  
Et de mon âme en contemplant l'ivresse  
L'ange à son tour envira mon bonheur !

A ma demoiselle \*\*\*

Les blanches vagues sur la grève  
Venaient expirer tour à tour,  
Et leur voix qui n'a pas de trêve  
En berçant mon cœur d'un doux rêve,  
M'entretenait de ton amour.

Quand le zéphyre, dans la plaine  
Que dore le déclin du jour,  
Caressait les feuilles du chêne,  
Le bruit léger de son haleine  
M'entretenait de ton amour.

Les chants joyeux que l'hirondelle  
Modulait sur la vieille tour  
Où la nuit s'abrite son aile,  
Et les accords de Philomèle  
M'entretenaient de ton amour.

L'eau qui bruissait sous la verdure  
Où s'égara le troubadour :  
Chaque soupir, chaque murmure,  
Chaque souffle de la nature  
M'entretenait de ton amour !

A mademoiselle \*\*\*

Lorsque vers moi ton front s'incline  
Comme le lys de la colline  
Sous les gouttes d'or du matin,  
Lorsque j'ai tes mains dans ma main,  
Que mes lèvres audacieuses  
A tes lèvres si gracieuses  
Dérobent un baiser divin ;

Que je respire ton haleine,  
Que ta chevelure d'ébène  
De ses boucles effleure à peine  
Mon visage qui te sourit,  
Que sur toi mon regard se pose  
Comme l'abeille sur la rose,  
Comme un passereau sur son nid ;



Et que nous devisons ensemble  
D'un amour plus pur qu'une fleur,  
O ma chère, alors il me semble  
Que les seuls moments de bonheur,  
Sous les lambris et sous le chaume,  
Ici-bas se comptent à l'homme  
Par les battements de son cœur !

A mademoiselle \*\*\*

L'Alcyon qui fuit les rivages,  
Confie au souffle des orages  
Le soin de bercer ses amours,  
Et la passagère hirondelle  
Vient tous les ans, à tire-d'aile,  
Faire son nid aux mêmes tours.

L'un aux flots demande un asile,  
L'autre sur un chaume fragile  
Des froids évite la rigueur; -  
Partout on s'aime sans mesure,  
L'amour fait vivre la nature  
Et fait partout battre le cœur.

Et moi j'aime, et toute mon âme  
S'anéantit dans cette flamme,  
Je suis esclave de ma foi,  
J'aime, je languis, je soupire,  
J'aime, j'aime jusqu'au délire,  
Et tout cet amour est pour toi.

Oh ! combien de fois ta pensée  
Dans mes doux rêves s'est placée  
Comme une fleur sur mon chemin !  
Que de fois ta riante image  
Dans un voluptueux mirage  
A semblé me tendre la main !

Souvent sur ta levre candide  
J'ai cru coller ma lèvre avide  
Et boire l'amour à longs traits ;  
Et souvent, ô ma vierge pure,  
J'attachais à ma vie obscure  
Ta destinée et tes attraits !

Mais, hélas ! ce plaisir s'écoule,  
Et nul oracle ne déroule  
Les mystères de l'avenir :  
Un mortel pourrait-il nous dire  
Si le destin doit nous sourire,  
Si nos astres doivent s'unir ?

Le ciel toujours me crie « espère ,  
Chacun pour soutien sur la terre  
N'a-t-il pas un ange avec soi ? »  
J'espère donc, mais de ma vie  
Je donnerais une partie  
Pour que cet ange ce fût toi !

LA VIEILLE MÈRE ENLEVOE

A mademoiselle J.

Hier dans ma chambre où la fortune  
N'a pas besoin de gros verroux,  
Aux pâles clartés de la lune  
Je pensais à vous, ô ma brune,  
Ma brune, je pensais à vous ;

Et sur un rayon de lumière  
Une fée arrivant des cieux  
Surprit ma muse roturière :  
Ses petits pieds comme poussière  
Laisaient des rubis précieux ;

Et la fée ôtant sa couronne  
La mit en riant sur mon front :  
« Prends, » dit-elle « je te la donne,  
Pour l'amante fidèle et bonne  
Toutes ses fleurs tiennent un don.

Une fleur sera la richesse ;  
Une fleur sera la beauté ;  
L'autre, l'éternelle jeunesse ;  
L'autre, la grâce enchanteresse ;  
Une autre, enfin, la volupté !

Mais pour que chaque fleur galante  
Se transforme ainsi tour à tour,  
Il faut que la fidèle amante  
Dans tes bras toute palpitante  
Te jure un véritable amour ! »

La belle fée alors m'embrasse,  
Puis sur les ailes des zéphyr  
Elle ouvre son vol dont la trace,  
A travers les champs de l'espace,  
Forme une ligne de saphirs.

Et cette couronne divine,  
Aux fleurons toujours embaumés,  
Aux roses toujours sans épine,  
Elle est pour vous, gentille ondine,  
Elle est pour vous, si vous m'aimez.

M. de la Roche  
1877

A madame T

Mes vœux vous paraissent étranges,  
Mes désirs vous paraissent fous,  
Comme un refrain de billet-doux  
Vous considérez mes louanges :  
« Je suis trop vieille » dites-vous.

Vieille ! Qui le croirait ? Personne.  
Et vous m'en voudrez bien longtemps,  
Si jamais au mot je vous prends,  
Et si j'ose aux fruits de l'automne  
Préférer les fleurs du printemps.

Les Ris entourent votre tête,  
Votre guimpe cache un trésor.  
Les Grâces font votre toilette :  
Vous n'êtes donc pas vieille encor  
Puisqu'encor vous êtes coquette.

D'ailleurs, ce que la bouche dit  
Prouvez-vous que le cœur le veuille ?  
Une vieille de votre esprit  
Sait qu'une femme qui vieillit  
Est une rose qu'on effeuille !



A Lucie

Les soupirs que le vent d'automne  
Pousse aux vitraux du vieux manoir;  
L'hymne qu'on chante à la madone  
Dans la nef obscure, le soir;  
La voix des anges en prière,  
Ou des flots qu'on entend briser...  
Valent-ils le doux bruit, ma chère,  
D'un seul baiser ?

Sous le vert gazon de la plaine  
Suivre les ondes du ruisseau ;  
Des orangers sentir l'haleine,  
Guetter les amours de l'oiseau ;

Des nuits d'oût goûter le mystère ;  
De soleil ardent se griser...  
Je préfère à cela, ma chère,  
Un seul baiser !

Partout l'homme inquiet s'agite,  
Brûlé de la soif du bonheur,  
Sans que gloire, trésor, mérite  
Puissent jamais remplir son cœur :  
Eh bien ! ce rêve de la terre,  
Moi, pour le voir réaliser,  
Je ne voudrais de vous, ma chère,  
Qu'un seul baiser !

LE MOUVEMENT DU POÈTE

---

A Lucie \*\*\*

Vous désirez savoir comment aime un poète.  
C'est vous montrer sans doute un peu coquette ;  
N'importe, je vais obéir :  
Lorsqu'une des Grâces commande,  
Ne faut-il pas qu'à son désir  
La plus fière muse se rende ?

Jamais, enfant, vos songes du matin  
Dans un idéal incertain  
Ne vous ont figuré de volupté plus pure ;  
Jamais votre blonde figure

Ne s'est épanouie à de plus beaux rayons :  
Comme le lys dans les vallons  
Garde la goutte de rosée,  
Le cœur d'Ossian ou d'Orphée  
Garde les nobles passions.  
Au culte qu'il porte à la femme  
On connaît le poète ; afin qu'il pût aimer  
Les dieux ont daigné le former  
De sensibilité, d'harmonie et de flamme.

La brise du soir,  
La chaste prière,  
Le flot sous le lierre,  
Et la vague amère  
Sous le rocher noir,  
Le passereau sur la chaumine  
Saluant l'astre qui décline  
Derrière un vieux mont contourné,  
La dernière chanson du cygne,  
Le premier cri du nouveau-né,  
L'arrêt de grâce au condamné  
Que déjà le bourreau désigne,  
Et les ballades du berger  
Que l'angélus ramène au gîte,  
Et l'hymne que le pauvre ermite  
Entonne sous l'humble verger,  
Et le cantique du martyr,  
Et l'orgue saint qui nous attire  
Dans la nef du saint monument,  
Et les fanfares d'une fête...  
Sont bien moins doux, ô mon enfant,

Que la voix du jeune poète  
Qui tout bas d'aimer fait serment.

Aimer ! oh ! que de gens ignorent le langage  
Du tendre aimer ! Ils voient à travers un nuage,  
Ils n'ont jamais plongé leur regard dans les cieux.  
Aimer, c'est vivre ici comme vivent les anges,  
Mieux que sur les plus riches franges,  
C'est poser notre front sur un front gracieux ;  
Aimer, c'est respirer l'haleine d'une femme,  
C'est lire dans son œil des poèmes d'amours,  
C'est mettre sur son cou des baisers pour atours,  
C'est dévoiler toute notre âme,  
C'est jeter à ses pieds talent, richesse, honneurs.  
Pour elle à l'avenir demander des couronnes,  
Choisir les plus beaux fruits des plus belles automnes,  
Du printemps le plus gai les plus suaves fleurs ;  
Aimer, c'est n'avoir plus de désir sur la terre  
Lorsque la femme aimée a comblé nos désirs,  
C'est auprès d'elle avoir les seuls plaisirs  
Et le seul baume à la misère,  
C'est vivre de sa vie et mourir de sa mort,  
C'est dans ses mains faire vibrer la lyre,  
C'est lui payer chaque sourire  
Par un baiser brûlant et fort...  
Aimer ! Quel homme a dans la bouche  
Pour exprimer l'amour des sons assez puissants ?  
Quelle vierge en a sur sa couche  
Jamais entendu les accents ?  
Le cœur n'a qu'un mot pour langage :  
J'aime ; et l'indifférent dans ce mot ne voit rien.

Ainsi le prêtre égyptien  
Aux flancs des sphinx, monumentale page,  
Gravait la symbolique image  
Dont les initiés comprenaient seuls le sens.

Mais il est des heures d'ivresse,  
Il est de chaleureux instants  
Où le souffle d'une maîtresse  
Ranime les moins éloquents.  
Comme notre coupe déborde  
Sous la mousse blanche des vins,  
Comme au troubadour qui l'accorde  
La harpe rend des sons divins,  
Dans les étreintes d'une femme,  
Ravi de sa félicité,  
Le poète exalte son âme  
Avec un hymne à la beauté :  
Alors toutes les mélodies  
Que sa langue verse et qui vont  
Se perdre aux sphères infinies,  
De l'amour sont l'expression.

Vous ne le croyez pas, et vous trouvez étrange  
Qu'aimer soit le don seul du poète et de l'ange ;  
Eh bien ! encouragez ma vive passion,  
Laissez sur votre sein de neige  
Sans qu'un voile jaloux de ses plis le protège,  
Comme sur un jasmin l'avidé papillon,  
Laissez-moi promener ma lèvre frémissante,  
Laissez-moi dans vos bras m'éblouir, m'inspirer :  
Et du poète aimé la parole enivrante.

Comme les chants du cygne au moment d'expirer,  
Comme les chants du cloître à l'heure où tout sommeille,  
Comme les chants de gloire au triomphe d'un roi,  
Charmera longtemps votre oreille ;  
Vous le verrez, soyez à moi !

De vos cheveux défaits baisant les blondes tresses,  
Mes coudes appuyés sur vos genoux tremblants,  
Regardant vos regards humides de tendresses,  
Dans mes doigts tenant vos doigts blancs,  
Je vous dirai les douces choses  
Que le scarabé dit aux roses ;  
Et votre tête à la fin sur mon front,  
Comme le dahlia courbé par l'aquilon,  
S'inclinera pensive ; et semblable aux murmures  
Qui parcourent la nuit, de vos lèvres si pures  
Un mot s'échappera faiblement, mot divin,  
Mot sublime, sacré, qui fait bondir le sein,  
Mot que le fat prodigue et que vénère  
Le poète, parcequ'il croit ;  
Et les anges au ciel, les sylphes sur la terre,  
Entendront seuls ce mot, ce soupir, ce mystère ;  
Je ne l'entendrai pas, mais vous serez à moi !

A moi ! Qui vous dira l'ivresse  
De nos transports éblouissants ?  
Qui vous dira de mes accents  
L'enthousiasme et la noblesse ?  
Quand verrai-je d'un peu d'amour

Une femme égayer ma vie ?  
N'est-ce pas encore mon tour ?  
L'espérance de jour en jour  
Doit-elle aussi m'être ravie ?  
Oh ! je voudrais cueillir les fleurs des églantiers,  
En former un tapis devant votre couchette  
Pour appuyer vos petits pieds :  
Moi-même de votre toilette  
Je voudrais détacher les précieux chiffons,  
Et puis, vous prenant demi-nue,  
Doucement vous poser sur vos mous édredons,  
Comme une naïade ingénue  
Sur les touffes des frais gazons !

Quel beau rêve, Dieu ! quel beau rêve !  
Mais le moyen d'en venir là ?  
Comme Adamastor qui se lève  
Entre l'Océan et Gama,  
Entre nous deux un fantôme se place :  
C'est l'Indifférence qui va  
En ayant pour cœur une glace...  
Et je donnerais cependant  
Contre une nuit de vos caresses  
Tous les parfums de l'Orient,  
Le trépied des vieilles prêtresses,  
Les porcelaines du Japon,  
Toutes les merveilles de Sèvres,  
Le nectar que portaient aux lèvres  
Les dieux déchus de l'Hélicon,  
Et tous les miroirs de Venise,



Et tous les mets de Sybaris,  
Et les vases d'or de l'église,  
Et la Perse, et l'Inde, et Paris,  
Et tout le sable du Potose,  
Et sur une feuille de rose  
Ces vers par une fée écrits !!

A Lucie \*\*\*

Aimé de vous, aimé ! pourrai-je bien le croire ?...  
Cet aveu n'est-il pas un mirage illusoire ?  
Avez-vous consulté vos battements de cœur ?  
Est-ce de la pitié pour un sort qui vous touche ?  
Dites, dans votre bouche  
Est-ce une aumône sans valeur ?

Quoi ! vous m'aimez ! Ce mot est si plein d'harmonie,  
Si tendre qu'on dirait que je vis d'une vie  
Meilleure, que je suis au comble des désirs,  
Que dans un autre azur mon destin se déroule,  
Que déjà mon pied foule  
Toutes les roses des plaisirs !

Si vous m'aimez, enfin va luire mon étoile.  
L'abandon et l'ennui la recouvraient d'un voile,  
Mais l'amour à présent lui rendra mille éclats :  
L'amour, le saint amour, c'est là tout le poète ;  
    Quand son âme est muette,  
    Son astre aussi ne brille pas.

Il faut que le poète ici-bas chante et prie ;  
Il faut qu'à son chevet un ange lui sourie ;  
Il faut que pour la femme il dresse des autels,  
Qu'il y fasse brûler son cœur en holocauste,  
    Qu'en tremblant il accoste  
    L'aimable reine des mortels !

Oh ! c'est que le poète est digne de la femme ;  
C'est que son âme seule est la sœur de votre âme ;  
Que Dieu nous anima tous deux du même amour ;  
Que s'il nous fit rêveur, pour nous il vous fit bonnes ;  
    Que les mêmes couronnes  
    Au ciel nous attendent un jour !

Oh ! si vous dites vrai, merci, soyez bénie ;  
Merci de mon bonheur, de ma joie infinie ;  
Merci de ces transports qu'en moi-même je sens !  
Qu'importe un avenir menaçant de détresse ?  
    Devant lui je me dresse  
    Et je croise des bras puissants.

Tu m'aimes !! dis-moi donc, dis-moi si ta pensée  
Est de mon souvenir bien souvent caressée,  
Si mon nom bien souvent fait palpiter ton sein,  
Si, lorsque de ton lit les draps jaloux s'entr'ouvrent,  
    Tes lèvres pures s'ouvrent  
    Pour prier Dieu sur mon destin ;

Dis-moi si tu languis, dis-moi si dans un songe  
Mon image évoquée en extase te plonge,  
Si les lutins joyeux vont bercer ton sommeil,  
Si parfois une fée à me servir discrète  
    Pose sur ta toilette  
    Un frais bouquet pour ton réveil.

C'est que, vois-tu, je doute, et le doute me peine :  
N'as-tu pas imité les chants de la sirène ?  
Ton aveu serait-il comme eux doux et trompeur ?  
Ne dois-je pas plutôt juger cette parole  
    Un compliment frivole,  
    Un mensonge sous une fleur ?

Viens donc me rassurer, viens : lorsque la nature  
Sous le manteau des nuits s'assoupit et murmure,  
Lorsque le firmament étincelle de feux,  
Le long du vaste fleuve où plongent les prairies,  
    Enfants des rêveries  
    Nous irons deviser tous deux !

Viens, le rossignol seul aura nos confidences ;  
Des sylphes dans les airs nous entendrons les danses ;  
Je plirai devant toi les tiges du gazon ;  
Et sur les belles fleurs que j'aurai répandues  
    Comme Mab sur le nues  
    Tu poseras ton pied mignon !

L'ORAGE

---

A Lucie \*\*\*

Quand les vagues comme des pleurs  
Baignent le tranquille rivage,  
Devant la beauté de la plage  
La foule heureuse des rameurs  
Oublie entièrement l'orage ;

En fuyant le monde importun  
Dans les sentiers d'une ravine,  
Souvent pour cueillir l'églantine  
On se pique, mais son parfum  
Fait bien vite oublier l'épine ;

Du printemps par mille chansons  
Les passereaux sur la toiture  
Changent la naissante verdure :  
N'ont-ils pas aux premiers rayons  
Oublié la triste froidure ?

Vous dont l'amour si vrai, si doux,  
Avec les roses qu'il y sème  
M'a rendu cher l'exil lui-même,  
Oubliez mes soupçons jaloux  
En voyant combien je vous aime !

PIL AYDIN

---

A madame \*\*\*

Comme la rose que colore  
L'astre aux mille rayons de feux,  
Comme le bocage où l'aurore  
Appelle en été les grands bœufs,

Comme le flot que le flot pousse,  
Monde d'or et de diamants,  
Comme cette lumière douce  
Qui scintille aux vitraux romans,

Comme l'étoile, œil fantastique  
Qui suit les pas des amoureux,  
Comme les ruines d'un portique  
Dépouillé jadis de ses dieux,



Comme la pieuse madone  
Qui protège aux champs les vieux toits,  
Comme la plus riche couronne  
Du plus riche de tous les rois,

Comme une vivante sculpture  
De Praxitèle ou de Pradier,  
Comme la splendide nature  
A qui Dieu donna le palmier,

Comme la mer qui dort puissante  
Après l'orage au pied du roc,  
Comme la plaine dont le soc  
Fait une autre mer jaunissante,

Comme le rêve de bonheur  
Dont on voit la vierge sourire,  
Comme tout ce que dans son cœur  
Le poète ici-bas admire...

Vous êtes belle avec vos yeux  
D'où jaillit un éclair d'ivresse,  
Et votre front si gracieux,  
Et votre taille de princesse,

Belle, bien belle : aussi jugez  
Combien mon transport fut extrême,  
Lorsque vous mites deux baisers  
Sur ma bouche en disant « je t'aime ! »

A mademoiselle \*\*\*

Quand le fruit est bon à cueillir,  
Il jette aux brises de l'aurore,  
A chaque instant, par chaque pore,  
Ce parfum qui le fait choisir ;

Quand la fleur des bois est éclosé  
Au soleil de la liberté,  
Elle n'attend plus qu'une chose :  
C'est un regard pour sa beauté.

Comme la fleur de la charmille,  
Comme le fruit plein de saveur,  
Ton cœur se sent, ô jeune fille,  
Prêt pour les délices du cœur.

Pourquoi de la douce nature  
Contrarier la douce loi ?  
L'heure est venue aussi pour toi,  
Aime donc, aime sans mesure.

Ici-bas, pèlerins d'un jour,  
Nous n'avons de réelle fête,  
De réel plaisir que l'amour ;  
Tu peux en croire le poète.

Aime donc, aime sans remords ;  
Pour aimer, Dieu t'a faite belle,  
Les sylphes t'ont donné leur aile,  
Les cieux enseigné leurs accords.

Si l'amour est mis par le monde  
Après de prétendus devoirs,  
L'amour doit faire comme l'onde :  
Passer sur les abîmes noirs.

Semblable au passereau sauvage,  
Il plane audessus des buissons  
Que des vieillards sans passions  
Anoncellent sur son passage.

Suis donc l'exemple de ce fruit,  
De cette fleur qui vient d'éclore :  
Remplis ton destin, jour et nuit  
Pense au tendre ami qui t'adore ;

Et pour lui payer cet amour  
Qui devant tes beaux yeux l'incline,  
Abandonne-lui quelque jour  
Ton sein plus blanc que l'aubépine.

Sois fière après cet abandon :  
Si le dévot, arbitre étrange,  
De l'amant veut faire un démon,  
Dieu de l'amante fait un ange !



## STANCES

---

### L'AMITIÉ

---

A MONSIEUR F. A.

Tu viens, ami, sécher mes pleurs,  
Tes fraternelles mains ont jeté quelques fleurs  
Parmi les ronces de ma vie,  
Oh ! merci ! Mon âme ravie  
Oublie auprès de toi ses précoces douleurs.

Mon cœur de sentiments déborde ;  
Comme au doigt qui touche une corde  
La lyre rend des sons divins,  
Il me semble à ta voix apaisant mes chagrins

Qu'ici-bas les cieux se découvrent,  
Je crois à l'avenir, et mes lèvres s'entr'ouvrent  
Pour remercier les destins.

Cependant l'ennui me dévore ;  
Mon cœur ne pourra plus battre longtemps encore ;  
Ma nef sans avirons s'égare sur les eaux ;  
Je languis, la langueur me rend la vie anère ;  
Je ne suis point fait pour la terre,  
Je soupire après les tombeaux.

Lorsque pour moi le glas de ses plaintes funèbres  
Fera vibrer dans les ténèbres  
Notre cloche usée à moitié,  
Au moins j'emporterai ta suave mémoire :  
Dieu m'aura refusé la gloire,  
Mais j'aurai connu l'amitié. (\*)

(\*) Cette pièce a été conservée ici pour montrer que l'auteur a penché un moment vers les « incompris » ; néanmoins il n'a jamais porté les cheveux longs.

## CAMÉLIAS ET RONCES

---

Un soir, contre une borne une femme en haillous  
Au chien qui sautait autour d'elle  
Disait ce que nous répétons :  
« Pauvre animal dont le zèle  
M'est toujours resté fidèle  
Au milieu de mes malheurs,  
Jappe, jappe d'allégresse ;  
Rions de notre détresse,  
Puisque je n'ai plus de pleurs !

Il fut un temps où l'amour à ma chaîne  
Attachait captifs tous les grands :  
Et maintenant je trouve à peine  
De la pitié chez les passants.

A mes pieds, j'avais un ministre  
Qui prodiguait son or pour un désir léger :  
Aujourd'hui, présage sinistre !  
Nous n'avons pas de quoi manger.

Mon cœur battait sous des voiles de gaze,  
La soie et l'édredon protégeaient mon sommeil,  
Et des courtisans en extase  
Venaient attendre mon réveil :

Et maintenant sous ces guenilles  
Mes vieux membres claquent de froid.  
Et ce que je gâtai en coûteuses vétilles,  
Hélas ! nous donnerait un toit.

J'avais dans mon palais de brillants équipages  
Dont un baiser était le prix,  
Au moindre caprice soumis  
J'avais une foule de pages :

Et maintenant du fat qui rampait sous ma main  
Le fils avec mépris me nomme,  
Et maintenant, la nuit, je pose sur le chaume  
Mon front ridé par le chagrin !

Toi cependant, ami vrai, tu t'empresses,  
Tu ne fuis pas mes cheveux gris,  
Tu n'as point réglé tes caresses  
Sur le luxe de mes habits !



Et bientôt sur la maigre terre  
Qui couvrira mes ossements,  
Tu viendras, à défaut d'une humaine prière,  
Pousser de plaintifs hurlements !!

Pauvre animal dont le zèle  
M'est toujours resté fidèle  
Au milieu de mes malheurs,  
Jappe, jappe d'allégresse ;  
Rions de notre détresse ;  
Puisque je n'ai plus de pleurs ! »

Et quand, deux jours après, nous revîmes la borne,  
Les propos s'étaient tus ;  
Le chien était bien là, mais tout seul et tout morne,  
Le chien ne sautait plus !

## LES DEUX BOUQUETS

---

A MONSIEUR M.

Voici le jour de votre fête :  
Le plus harmonieux caquet  
Pour vous la souhaiter parfaite  
Dirait bien moins que ce bouquet.

Nous vous l'offrons, mais à l'oreille  
Nous vous rappelons qu'un gourmet  
Trouve dans le jus de la treille  
Un autre genre de bouquet ;

Vos caveaux où nous n'entrons guère  
Sont, dit-on, pleins de vin sablé :  
Or qui complimente veut faire  
Un simple échange de bouquet.

## BRIN DE MYRTHE

---

A MA SŒUR M. X.

L'hymen en tressant sa couronne  
De notre sœur pare le front ;  
Ce soir, le champagne bouillonne,  
Les verres circulent en rond ;

La joie est sur tous les visages ;  
L'amour qui préside au festin,  
Pour égaliser tous les âges  
Met la jeunesse dans le vin.

Pourtant une douleur secrète  
De nos cœurs comprime l'élan :  
Hélas ! notre mère à la fête  
Ne peut pas bénir son enfant.

Mais ne va point, fille timide,  
Croire un augure malheureux ;  
Au banquet si sa place est vide,  
Elle te contemple des cieus ;

Bonne encore, elle se dispose  
A l'orner de fleurs l'avenir :  
Toutes tes larmes vont finir,  
Sous le cyprès naitra la rose.

Année 1864

## BRIN DE CYPRÈS

---

A MADAME E. N.

Quoi ! ta fille est déjà ravie à tes caresses !  
Tu n'as plus ses doux yeux qui faisaient ton bonheur !  
Et contre un berceau vide à présent tu te presses,  
Comme s'il sentait ta douleur !

Sans doute c'est bien peu : le Seigneur en sa grâce  
De ton rêve a permis le seul commencement ;  
Petite étoile d'or qui file dans l'espace,  
Elle n'a paru qu'un moment ;

Mais cache sans regret ses inutiles langes,  
Dans la fleur moissonnée est encore le miel,  
Ne pleure plus : si Dieu l'a rappelée au ciel,  
C'est qu'il doit lui manquer des anges !

## FLEURS POÉTIQUES

---

A MADAME \*\*\*

Un compliment pour votre fête  
Ne sera pas un long écrit ;  
Je n'y voudrais qu'un peu d'esprit,  
Mais vous seule avez la recette.

Si j'étais satyre ou sylvain,  
J'emprunterais sa robe à Flore,  
Pour vous l'offrir, avec l'écrin.  
Où sont les atours de l'Aurore ;

J'irais, si j'étais enchanteur,  
Voler à Vénus sa ceinture,  
Pour vous en faire une parure  
Qu'enverrait le plus fier seigneur :

Des grands monts j'aime bien les cimes,  
Mais je n'ai guère le talent  
Des vieux enchanteurs, et partant  
Que vous enverrai-je ? Ces rimes,

Elles me laissent bon espoir,  
Car si l'humble muse les porte,  
En souriant sur votre porte  
Les Grâces vont les recevoir.

Ce que m'a dicté la tendresse  
Serait-il jugé sans pitié,  
Quand du temple de l'Amitié  
Je chante l'aimable prêtresse ?

A vous mille vœux de bonheur,  
Mille souhaits de bonne fête,  
Vous qui seriez à notre tête  
Si l'on commandait par le cœur !

A vous un avenir d'ivresse :  
Il sera long, si vos enfants  
Au Très-Haut demandent le temps  
De vous rendre chaque caresse !

Pour vous, que les sylphes rôdeurs,  
Dans la plus riche porcelaine,  
Rangent les plus suaves fleurs  
Dont vous serez toujours la reine !

A vous une félicité  
Qui soit ici-bas sans mélanges :  
On a droit au plaisir des anges,  
Quand on les égale en bonté !



## BELLE-DE-NUIT

---

A MADAME D.

Pardonnez-moi, je ne sais plus,  
Dans un embarras fort étrange,  
Comment rimer une louange :  
Vous êtes sans doute audessus.

Irai-je chanter d'une mère  
Les tendresses et la douceur ?  
Mais l'éloge de votre cœur,  
C'est à votre enfant de le faire.

Vanteraï-je au monde étonné  
Vos chefs-d'œuvre de broderie ?  
Mais je craindrais pour une amie  
Les infortunes d'Arachné.

Dirai-je que toujours je vois  
Les trois Grâces à votre suite ?  
Mais à ma discordante voix  
Elles prendraient toutes la fuite.

De votre luth plein d'harmonie  
Je répéteraï bien les airs,  
Mais une juste jalousie  
M'empêche de citer vos vers.

Je dois donc garder le silence :  
Quand la simple et franche Amitié  
Avec des compliments s'avance,  
Aux Amours elle fait pitié.

## PLACET

---

A MONSIEUR \*\*\*

S'il blémit au fond d'un bureau  
Lorsqu'aux prés luit la paquerette,  
Toute place devient fardeau  
Et lourd fardeau pour le poète.

Il admire tant ce que Dieu  
A fait si beau: la nue altière,  
La fleur, l'insecte, la lumière,  
La roche grise, le flot bleu!

Enfant perdu de la nature,  
Il supporte la pauvreté,  
Pourvu qu'il boive son eau pure  
Au verre de la Liberté ;

Il aime les vertus, il aime,  
Plus que tous les mets d'un festin,  
Le pain qu'il se gagne lui-même,  
Quand il se gagne un peu de pain.

Vivre des vers ne s'est vu guères,  
Jadis, par hasard, qu'une fois,  
Dans ce bon pays où les rois  
Épousaient les simples bergères ;

La prose avait encore cours  
Au souffle de Voltaire éclosé,  
Mais les bohèmes de nos jours  
Ont tout gâté, même la prose.

Mon rêve aussi, mon rêve d'or,  
Est de pouvoir dans une place  
Avec le temps d'écrire encor  
Trouver la fin de ma disgrâce.

Si j'ignore ce que promet  
Quiconque adresse une demande,  
Je sens bien que mon cœur est prêt  
Pour une gratitude grande ;

Or le poète aux durs sillons  
Traîne son existence amère,  
Mais le poète sur la terre  
Peut mettre aux têtes des rayons.

## PEINTRE ET POÈTE

---

A MON AMI ROCAMIR

Quel coloris et quels contours !  
Votre toile est-elle animée ?  
Renouvelez-vous de nos jours  
Le miracle de Prométhée ?

Sans doute pour joindre si bien  
La force à la touche moëlleuse,  
Vous trempez le pinceau de Greuse  
Sur les couleurs du Titien.

La comparaison est gentille :  
Je m'exprime selon vos goûts ;  
Apollon, Titien et vous,  
N'est-ce pas la même famille ?

On peut être Dieu sans autel.  
Votre palette, à la muraille,  
Dès ce jour m'a fait immortel.  
Elle m'a fait à votre taille.

Cependant l'excès est un mal,  
Quand je ne voulais qu'un Sosie,  
Vous avez trop mis la copie  
Audessus de l'original.

Mais d'une telle enjolivure  
Je vous accuse injustement ;  
Voyez, mon petit doigt m'apprend  
Que votre œuvre est une imposture.

Pour vous offrir en pronostic  
Un peu de sa gloire sublime,  
Rocamir est un pseudonyme  
Qu'a choisi l'ombre de Van Dyck !

## PEINTURE ET POÉSIE

---

A MADAME ROCAMIR

Avec quel art vous restaurez !  
Quelle touche légère et nette !  
Est-ce un ange aux cheveux dorés  
Qui vous tient pinceaux et palette ?

Comme un brin de lilas fané  
Donne encor du miel aux abeilles,  
Vous recomposez des merveilles  
Avec les cendres du passé !

Et lorsqu'une vieille figure  
Vous redoit l'éclat de ses yeux,  
L'auteur même de la peinture,  
A coup sûr, ne ferait pas mieux.

De Goypel vous suivez les traces,  
Mais vous avez bien plus d'honneurs :  
Les Muses vous broient les couleurs  
Que vous octroyèrent les Grâces.

Néanmoins chez vous le talent  
N'empêche pas la bonne mère,  
Votre éloge le plus sincère  
Sort des lèvres de votre enfant.

Aussi, si les dieux de la Grèce  
Pouvaient ressusciter encor,  
Apollon dans un temple d'or  
Vous choisirait pour sa prêtresse.

Le chemin que foulent vos pieds  
Est une route grande et belle :  
Rocamir y prend les lauriers,  
Et vous y cueillez l'immortelle!





## PÉTALES DÉTACHÉS

---

*A mademoiselle B.*

Quand ta bouche disait « je t'aime »,  
Tu mentais, hélas ! j'en suis sûr ;  
Mon cœur goûtait un plaisir pur  
Quand ta bouche disait « je t'aime »,  
Mon cœur est bien encor le même,  
Mais ton cœur est devenu dur,  
Quand ta bouche disait « je t'aime »,  
Tu mentais, hélas ! j'en suis sûr.

\* \*  
\*

*A mademoiselle A.*

Une cravate pour mon cou  
Est chose que j'aime beaucoup,  
Beaucoup je vous en remercie ;  
Mais permettez que je vous die  
Que j'en ferais bien plus de cas  
Si la cravate était vos bras.

*A mon ami \*\*\* , banquier*

Jamais banquier n'est un aigle.  
Il est si vrai ce dicton,  
Que pour confirmer la règle  
Vous êtes l'exception.

\* \*  
\*

*A madame L.*

Lorsqu'une belle dit nenni,  
C'est qu'à vous céder elle est prête.  
C'est l'avis d'un ancien poète,  
Lorsqu'une belle dit nenni !  
Madame, au lieu d'être coquette ,  
Dites-moi donc ce mot béni.  
Lorsqu'une belle dit nenni,  
C'est qu'à vous céder elle est prête.

\* \* \*  
\*

*A madame D.*

Le papillon sur son chemin  
Veut goûter le parfum divin  
De chaque fleur qu'à peine il touche.

Petit volage ! Eh bien ! pour moi,  
La constance serait ma loi,  
Si je pouvais sur votre bouche  
Toujours cueillir... devinez quoi ?

\* \* \*

*A madame M., à J.*

Au milieu de tant de disgrâces,  
Si l'horizon de mon destin  
Semble devenir plus serein,  
C'est que les Vertus et les Grâces  
A ma Muse ont tendu la main.

\* \* \*

*Pour mademoiselle H.*

Hirondelle que l'hiver chasse,  
En chantant quand tu quitteras  
Notre ciel pour d'autres climats,  
Repose-toi sur sa terrasse  
Isolée au sein des lilas ;  
Écoute, et si quelque zéphyre  
T'apporte un refrain langoureux,  
Tu diras qu'aussi je soupire  
Et qu'aussi je suis amoureux

*A mademoiselle E.*

Se taire est, nous assure-t-on,  
Du cœur la plus belle éloquence ;  
Je puis donc croire avec raison  
Que votre amour est pour moi bien profond,  
Si j'en juge par le silence.

\* \*  
\*

*A mademoiselle E.*

Enfant, si la douceur de l'âme  
Un jour doit faire d'une femme  
La reine de notre cité,  
A vous la pourpre et la couronne,  
Levez-vous ; car, en vérité,  
Il faut bien vous supposer bonne  
En vous voyant tant de beauté.

\* \*  
\*

*Sur un album.*

Vous voulez un quatrain ici,  
Mais que diable ici puis-je mettre ?  
Vous appeler rose, houri,  
Ne serait pas assez peut-être :  
Je vais donc prédire ceci,  
Que si l'album n'est pas rempli,  
Il finira toujours par l'être.

*A mademoiselle L.*

Lorsque je te donne un baiser,  
Tu ne le crois pas assez tendre :  
Pourquoi donc alors le garder ?  
Il vaudrait bien mieux me le rendre.

\* \*

\*

*A mes amis,  
en leur envoyant mon premier volume.*

Ces premiers vers que je livre à la presse  
Réussiront si j'obtiens votre appui :  
Quand l'Amitié bat de la grosse caisse,  
La Renommée accourt vite et la suit !

\* \*

\*

*A madame James L.*

Je suis encor parmi les anges,  
Et déjà vous pensez à moi,  
Et vous daignez m'offrir des langes  
A faire envie au fils d'un roi :  
D'un bonheur futur l'assurance  
Là se trouve écrite à moitié,  
Car j'entrerai dans l'existence  
Sous l'auspice de l'Amitié. (1)

(1) Ces vers sont censés improvisés par mon fils Astolphe, trois mois avant sa naissance, 4 janvier 1863.

J'aurais pu augmenter le nombre de ces petites pièces fugitives, en y joignant des épigrammes composées sur une foule de sujets ou plutôt sur une foule de gens, mais... ..

En attendant, elles forment un manuscrit intitulé **CARQUOIS D'ÉPIGRAMMES**. Quand un membre de la famille Prudhomme me fait quelque vianne, j'aiguise une flèche poétique, j'écris dessus « à l'œil droit de Philippe », et je la dépose triomphalement dans mon carquois. On ne saurait croire combien ce remède secret est efficace contre les inflammations d'amour-propre.

*En faisant réclamer deux souscriptions par M. I*

Allous ! messieurs mes débiteurs,  
Vite, vite, ouvrez votre bourse,  
Car, pour recouvrer mes valeurs,  
Devinez qui je mets en course ...  
Ce n'est pas l'implacable Pech,  
Ce n'est pas son collègue Mech :  
C'est une gente bachelette,  
Dont ces vers forment le dossier  
Et qui va sans recors en tête.  
Pourriez-vous frustrer un poète,  
Quand les Grâces servent d'hüssier ?



LA FOLLE DU LAC D'OO

PREMIÈRE ÉDITION

A Toulouse, 1817, chez Savy, 170-110 millimètres, 116 et IV pages, 1 fr.

DEUXIÈME ÉDITION

A Nice, 1862, chez Caisson, 152-97 millimètres, 76 et IV pages, 13 sous.



Allez, heureux du siècle, allez faire les courses !  
Pendant que le plaisir puise l'or dans vos bourses,  
Si le pauvre à son tour y puise le denier,  
Allez, et vous serez bénis du peuple entier,  
Et l'aumône de vous éloignera l'envie,  
Et, lorsque le destin vous a doré la vie,  
Sur la route où vos pas ne foulent que des fleurs  
Jamais l'infortuné n'ira verser des pleurs !!

Oh ! j'aime à rappeler, dans votre longue fête,  
Que sous le poids du sort d'autres courbent leur tête ;  
Que d'autres, sur le seuil d'un somptueux festin,  
Souvent rongent leurs doigts et murmurent : j'ai faim !  
Au souffle du malheur mon luth isolé vibre ;  
Mais, puisque pour tout bien j'ai ma pauvreté libre,

Je voudrais qu'à ma voix, je voudrais qu'à mes chants,  
Le riche sans compter donnât aux indigents.  
Dans les villes de bains tant de luxe s'étale !  
La gaze et le damas, le rubis et l'opale,  
Le satin et la moire au reflet argenté,  
Composent de Luchon la parure d'été.  
Or, devant ce grand monde éblouissant de faste,  
Je regarde plus bas, et je vois le contraste ;  
Et je viens dire à ceux qui n'ont jamais souffert  
Qu'arrosé de sueur le pain est bien amer...  
Pentêtre quelques-uns, séduits par ma parole,  
Dans une main qui tremble iront glisser l'obole :  
Et moi j'aurai des vers reçu le plus beau prix !  
Les humbles sous donnés dans le ciel sont inscrits,  
Nobie dame ; on rachète une saison d'ivresse  
En versant seulement au sein de la détresse  
Les miettes de la table ; et, plus tard, lorsqu'un jour  
Les glas feront pour vous gémir la vieille tour,  
L'auguste Charité, s'offrant alors sans voiles,  
Vous prendra par la main à travers les étoiles,  
Et, vous énumérant tous vos bienfaits passés,  
A Dieu vous conduira pour qu'ils vous soient payés !..

Et vous, ma sœur, ma mère, objets de ma tendresse,  
Vous qui goûtez au ciel une sainte allégresse,  
Qui, près du trône en feu où la Divinité  
Des vastes univers règle l'activité,  
Unissant votre voix à la voix des archanges,  
Et célébrez son nom, et chantez ses louanges,  
Vous qui du roi David tenez la harpe d'or,  
Venez, venez aider mon poétique essor ;  
Pretiez à mes accents, à défaut de génie,

De vos hymnes sacrés la suave harmonie ;  
Répandez quelques fleurs sur ces rudes sentiers  
Qui mènent à la gloire en meurtrissant les pieds ;  
Et, pour orienter la marche du poète,  
Du nimbe étincelant qui pare votre tête,  
Comme dans le désert la nuée aux Hébreux,  
Qu'un sublime rayon vienne luire à mes yeux !...

Allez, heureux du siècle, allez faire les courses !  
D'un fleuve magnifique allez goûter les sources ;  
Allez du val du Lis voir le gouffre maudit,  
Voir le Chaos célèbre où le loup se blottit,  
Voir Vénasque, l'Hospice et ces abruptes crêtes  
Qu'anime seulement le cri des gypaètes.  
Admirez près du ciel cette Maladetta  
Que la terre bouillante autrefois rejeta :  
Sur son antique front ceint de neiges splendides  
L'if au branchage noir semble former les rides.  
Escaladez les pics ; courez les régions  
De l'ours et de l'isard, ou parmi les glaçons  
Chassez le bouquetin aux cornes gigantesques.  
Préférez-vous Cazeaux et ses gauloises fresques ? (1)  
Avec moins de danger ce sont d'autres plaisirs.  
Voulez-vous encor mieux occuper vos loisirs ?  
Allez voir les ouvriers pétrir à Valentine (2)

(1) Dans l'église de ce petit village existent des peintures où le moyen-âge a représenté des diables dans une nudité crue et naïve.

(2) Au hameau de Valentine se trouve une fabrique de belle porcelaine.

Un caolin rival de celui de la Chine :  
Byzance, l'Étrurie à leurs vases fameux  
Ne donnèrent jamais un tour plus gracieux.  
Visitez Cazaril, ou de Superbagnère  
Gagnez en serpentant la gentille Chaumière, (1)  
La Chaumière, posée aux flancs ombreux du mont,  
Comme un autel païen où sautillent en rond  
Les Amours et les Ris!... Partez, l'heure est venue ;  
La gorge dont la Pique au loin borne la vue, (2)  
Pleine encor de vapeurs qui brillent au soleil,  
Dans une mer de feu vous montre Castelvieil ;  
Déjà le coq se tait, déjà le jeune pâtre,  
Pour paître ses troupeaux a déserté son âtre ;  
Et déjà stimulés par les premiers rayons,  
Les linots ont chanté leurs premières chansons ;  
Partez, partez sans crainte : au haut des Pyrénées  
Se succèdent en ôt de si belles journées !

Sur le cours d'Étigny, quel bruit ! quel mouvement !  
De costumes divers quel mélange charmant !  
D'y galoper, défense ; et malgré les alcades  
Passent en galopant toutes les cavalcades.  
Le fouet, étonné d'être à la main du dandy,  
De claquements aigus perce les airs. On rit,  
On se prépare, on court, on appelle, on se presse ;  
Une bonne épigramme accueille la paresse ;

(1) La Chaumière est ou était un kiosque établi sur le penchant de Superbagnère ; les baigneurs vont ou allaient y faire des parties. Vue de cette hauteur, la vallée de Luchon présente parfaitement la configuration d'un ancien lac.

(2) La Pique, cime élancée et neigeuse d'où descend le torrent du même nom.

Des groupes animés sortent de toute part ;  
Et tous brûlent d'ouïr le signal du départ.  
Comme le roseau penche au souffle des automnes,  
Sur le cou des juments penchent les amazones.  
L'animal semble fier de l'aimable fardeau ;  
Il piaffe, il écume, il hennit, et bientôt,  
Sous la petite main qui le flatte et l'excite,  
Aux regards indiscrets dérobera sa fuite.  
Qu'une femme a de grâce et d'attraits à mes yeux,  
Quand le coursier l'emporte et que les plis soyeux  
De sa robe flottante, au loin, dans la poussière,  
Laissent sur son passage un sillon de lumière !  
Enfin dans tous les sens les guides sont partis,  
Entraînant avec eux ces folâtres amis.

. . . . .  
. . . . .

Et moi, pendant qu'ils vont franchir les précipices,  
Moi, n'aurai-je donc pas une part des délices ?  
Comme ces malheureux qui demandent au bain  
Contre des maux cruels un remède incertain,  
Passerai-je le jour à rêver sous l'ombrage ?  
Rêver ! plaisir divin, tu n'es plus de mon âge !  
Maintenant, sous le coup de la réalité,  
Puis-je encore rêver ? Ces beaux temps ont été,  
Mais, hélas ! ils ont fui comme le trait qu'on lance.

Qui me rendra, Seigneur, mes rêves de l'enfance ?  
Qu'est devenu le toit qui couvrit mon berceau ?  
O Provence, ô soleil si splendide, si chaud,  
Rivage solitaire où j'égarais mon âme,  
Où mes peusers suivaient les peusers d'une femme ;

Sourée orientale ou ma lyre vibraït,  
Où d'espoir, où d'amour mon être frémissait,  
Où les étoiles d'or, et la mer infinie,  
Et ses sables roulés, et sa triste harmonie  
Dans le recueillement plongeaient mon jeune cœur,  
O mes sauvages pins à la sauvage odeur,  
Souffle ardent du mistral, vagues capricieuses  
Qu'effleure l'alcyon de ses ailes joyeuses ;  
Phare, cyclope ami dont l'œil toujours ouvert,  
La nuit, montre aux marins le port toujours offert ;  
O mon bleu firmament, ô ma belle patrie,  
Oasis d'orangers, temple de poésie,  
Eden où le zéphyre avec Flore, où l'Amour  
Pour rendre l'homme heureux ont placé leur séjour...  
Qu'êtes-vous devenus ? Est-il quelque poète  
Qui puisse, comme moi, de la robe de fête  
Dont partout la nature a paré votre sein  
Comprendre et célébrer toute la grâce ? En vain  
Les étrangers, d'un fils montrent l'enthousiasme ;  
Votre air délicieux guérira leur marasme,  
Mais, pour glorifier vos alpestres trésors,  
L'enfant de votre plage aura seul des accords.  
Ah ! pleurez, pleurez-moi comme ici je vous pleure !  
La mousse verte, hélas ! doit couvrir, à cette heure,  
Le rocher sourcilleux où tant de fois, le soir,  
Quand la lune brillait, je revenais m'asseoir !  
Sur son humble tombeau, peut-être de ma mère  
L'ombre vient réclamer mon tribut de prière !  
Ah ! le pain de l'exil est bien noir et bien dur ! !

Non, non. A la prêtresse il faut un vase pur,  
Au rossignol il faut un tranquille bocage,

Au nautonier il faut une mer sans orage :  
De même, pour hanter les sphères des esprits  
Au barde il faut une âme exempte de soucis.

Que devenir alors ? Que faire ? De ma lyre  
Je vais tirer des sons, je vais tâcher d'écrire,  
Dans ma mansarde, close à tout fâcheux regard,  
L'histoire que m'a dite un digne montagnard

## II

L'âtre noirci brûlait dans l'auberge rustique :  
D'un flambeau résineux la lueur fantastique  
Jetait sur la muraille un mystérieux jour,  
Comme ceux de Rembrand; attablés tout autour  
D'une mense où trônait un broc de vin d'Espagne,  
Muets, nous écoutions des récits de montagne ;  
Au dehors, la tempête et sifflait et hurlait ;  
Sur un volet mal joint que la bise ébranlait,  
La pluie et les grêlons *crépitaient* avec rage :  
De démons on eût dit qu'une troupe sauvage,  
Gambadant et sautant et criant dans les airs,  
Pour diriger sa course allumait des éclairs ;  
Et la foudre, ce sourd et terrible murmure,  
Comme un vaste soupir de toute la nature,  
Comme un choc de soleils, comme les craquements  
Des vieux monts ébranlés jusqu'en leurs fondements,



Par des milliers d'échos mille fois répétée,  
Laisait de son fracas notre âme épouvantée,  
C'est alors qu'une fable inspire à l'auditeur  
Un intérêt réel pour la moindre douleur,  
Qu'on croit au maléfice, au sorcier, au vampire,  
Que l'on prend pour des dieux les guerriers de l'Empire,  
Et qu'ici la légende au sourire enfantin  
Rapporte le grand saut du martyr Aventin. (1)

Nous étions attentifs, et dans l'humble veillée  
Nous trouvions le plaisir des salons de l'Allée.  
Les guides nous disaient le beau panorama  
Que l'œil voit du sommet de la Maladetta ;  
Les chasseurs racontaient leur glorieuse lutte  
Avec l'ours que la faim en hiver persécute.  
Quand tombe sous leurs coups ce despote des monts,  
La trompe tout le soir sonne dans les maisons ;  
Et son corps, recouvert de fleurs et de feuillage,  
Est porté sur un char à travers le village.  
Que de hauts faits ici passent inaperçus !  
Par ces héros obscurs que de périls vaincus !

Chacun avait fourni sa part de souvenance.  
Un vieillard seul encore observait le silence,  
Un de ces bons aïeuls dont l'imposant aspect  
Commande aux jeunes gens le plus tendre respect,

(1) *Mounsegnu de sant Abanti*, comme disent les vieux montagnards, avait été enfermé dans une tour par les persécuteurs de la foi. Pour échapper à ces derniers, il rompit un pan de la bâtisse, et d'un saut alla tomber de l'autre côté du vallon ; le rocher où il posa le pied en a gardé la trace.

Dont les cheveux tout blancs révèlent les années,  
Et qu'on trouve en grand nombre au sein des Pyrénées.  
J'avais, quand on parlait des combats dangereux,  
Vu d'un dernier éclat briller ses faibles yeux.  
Sans doute, avant que l'âge eût incliné sa tête,  
Lui, de même, avait su chasser le gypaète,  
Se battre avec les ours, et prendre dans les nids  
Aux vautours Africains leurs voraces petits. (1)  
Vers ce roi du foyer se tourna l'auditoire :  
« Vous, père, dont cent ans ont meublé la mémoire,  
N'allez-vous pas narrer céans à votre tour  
Quelque ancienne aventure ? »

— « Aujourd'hui, c'est le jour »

Répondit le vieillard d'une voix lente et grave  
« Où le sort à mes vœux mit la première entrave,  
C'est le funeste jour où l'amère douleur  
Pour la première fois a déchiré mon cœur.  
A mon oreille aussi votre joie est légère.  
Dieu vous préserve, enfants, d'un tel anniversaire !  
Voyez le ciel : le ciel semble s'en souvenir.

— O père, mieux que lui nous savons compatir.  
Quand l'étoile d'un mort au ciel n'a plus de flamme,  
N'avons-nous pas toujours des pleurs pour sa pauvre âme<sup>2</sup>  
Dites-nous vos chagrins.

— Mes chagrins sont fort lourds,  
Enfants, ils jetteraient le deuil sur vos discours.

(1) Le vautour-griffon qu'on rencontre seulement en Afrique et dans les Pyrénées.

— D'Irma serait-ce encor la triste remembrance ?  
Eh bien ! une autre fois contez-nous sa souffrance ;  
Père, répétez-nous ces lugubres récits.  
Épancher une peine au sein de ses amis  
Console l'homme, et donne au faible du courage.

— On en manque parfois, quand on atteint mon âge.

— Oui, père ; et comme nous ce poète étranger  
Connaissant vos douleurs saura les soulager.  
Faites qu'il vous entende.

— Un tel désir me touche ;  
Mais dois-je dans ce but ouvrir ici la bouche ?  
Dois-je ici remuer les cendres du passé ?  
Et ne craignez-vous pas, quand vous m'aurez laissé,  
De revoir en dormant l'image de la Folle ?

— L'impie et le méchant ont une peur frivole,  
Cependant que la palme et l'olivier bénits  
Gardent notre sommeil au chevet de nos lits.

— Daignez donc, étranger, écouter une histoire  
Bien touchante, bien simple et bien facile à croire.  
Ma barbe sous l'acier tombait moins blanche alors,  
Car la Pique depuis a vu ses jolis bords  
Trente fois s'émailler de douces violettes ;  
Mais déjà je cédaï la faux et les serpettes  
Aux fermiers plus que moi lestes et vigoureux...  
J'ai connu cette Irma, nul ne la connut mieux.  
Ah ! vous pouvez rêver de belles fiancées,

Sous un berceau garni de roses enlacées,  
Livrant leur sein de neige à vos brûlants transports ;  
Vous pouvez du harem épuiser les trésors ;  
Vous pouvez évoquer ces gentilles naïades  
Qu'on dit avoir jadis habité nos cascades,  
Ou ces êtres divins que les prêtres pieux  
Voient sur l'arc de Noé parfois venir des cieux...  
Jamais, jamais d'Irma vous n'obtiendrez la grâce.  
Son pied sur le gazon ne laissait pas de trace,  
Tant elle était légère ; elle eût de Murillo  
Elle seule inspiré le sublime tableau ;  
Sur son front on lisait la candeur de son âme ;  
Son œil limpide et grand était un jet de flamme ;  
Son haleine, plus pure encore que notre air ;  
Et ses cheveux?... je crois que le Gouffre-d'Enfer,  
A l'heure où les hiboux chantent dans les mesures,  
Devait être moins noir. Des plus riches parures  
Ses mains et son cou nus auraient doublé l'éclat.  
Aussi, le croirez-vous, mes enfants ? lorsque Irma,  
Durant les mois de bain, traversait les allées,  
Que de fois ai-je vu les dames éclipsées  
Lui jeter en passant un envieux regard !  
Personne mieux qu'Irma ne nouait ce foulard  
Qui de vos sœurs encor compose la coiffure,  
Personne ne portait la mantille de bure  
Avec le même goût ; et chacun dans Luchon  
Admirait, chérissait la fille de Raymon ;  
Et Raymon était fier. Sans parents, sans famille,  
Il n'avait pour son cœur que l'amour de sa fille ;  
Elle était tout pour lui, sa gaité, son soutien,  
Sa consolation, son plus précieux bien.  
Il l'aimait comme but de toutes ses pensées,

Comme dernier enfant des dernières années,  
Comme suprême espoir, car lorsqu'elle naquit  
Les tempes de Raymon avaient déjà blanchi.

Or il voyait sans crainte approcher la vieillesse.  
N'avait-il pas d'Irma décuplé la richesse ?  
N'avait-il pas rendu son avenir certain ?  
N'avait-il pas, bravant le froid, bravant la faim,  
Le long de nos glaciers que le gave traverse,  
Osé faire pour elle un pénible commerce ?  
Comme un prince mauresque il eût pavé le sol  
De ces pesants doublons qu'apporte l'Espagnol ;  
L'ardoise recouvrait ses *courtaous* innombrables ; (1)  
Les mules de Castille emplissaient ses étables ;  
De valets, chaque aurore, un groupe adulateur  
Saluait son réveil en lui disant : seigneur ;  
De ses bois, l'aigle seul voyait les deux lisières ;  
Ses chars de noix creusaient de profondes ornières ;  
Dans ses champs qu'on mettait vingt jours à moissonner,  
Les pauvres bien longtemps trouvaient de quoi glaner ;  
Et, lorsque ses troupeaux descendaient dans la plaine,  
Le mont qu'ils recouvraient frissonnait comme un chêne  
Sur lequel a passé la rafale. Beau sort !  
Me direz-vous. Hélas ! hélas ! la sombre Mort  
A chassé de son toit la riante Fortune ;  
Fusil, limiers, travail, courses, tout l'importune ;  
L'ombre d'un être cher semble suivre ses pas ;  
Assis sous les cyprès il rêve le trépas ;  
Dans toute la contrée où l'on aimait sa fille,

(1) Fermes dans les monts, ordinairement recouvertes de chaume.

Il prodigue ses biens, se fait une famille  
Des mille malheureux qui bénissent son nom...  
Mais n'anticipons point.

Le modeste Raymôn

Avait su conserver les mœurs de ses ancêtres :  
Le vin de l'Ibérie, à ses repas champêtres,  
Dans une peau de bouc, procurait le plaisir ;  
Les pommes, qu'au verger Irma courait choisir,  
Sur un lin qu'elle-même avait filé naguères,  
S'ajoutaient au produit des chasses journalières ;  
Et, comme chez Jacob, aux voyageurs perdus,  
De l'hospitalité les soins étaient rendus.  
Leur linge n'avait pas de pompeuse élégance ;  
Rien ne les distinguait de leur ami d'enfance,  
Sinon qu'ils pouvaient mieux secourir le prochain :  
Encore cachaient-ils leur bienfaisante main.  
Irma s'était formée aux brises des montagnes  
Ainsi que l'églantine, et parmi ses compagnes  
Elle marchait la reine en sagesse, en beauté ;  
Vierge candide, à peine avait-elle compté  
Son quinzième printemps...

Or ce fut ce jeune âge

Qu'on regrette toujours, dont la briève image  
Dans le passé toujours resplendit à nos yeux,  
Cet âge à qui sourit l'ange du haut des cieux,  
Cet âge dont la seve est un torrent de flammes  
Allumé par l'amour pour consumer deux années,  
Cet âge qui se livre à tous les sentiments,  
Comme l'oiseau de mer se livre à tous les vents,

Sans calculer, sans voir, sans craindre les obstacles,  
Et qui de sa franchise espère des miracles,  
Ce fut lui qui d'Irma détruisit le bonheur :  
La pauvrete croyait aux mensonges du cœur.  
Vous ai-je dit combien alors leur existence  
Était tranquille ? Aux champs de jasmins qu'il balance,  
Le souffle du zéphyr puise moins de parfums ;  
Le chantre des forêts, loin des cris importuns ,  
Fait entendre la nuit des notes moins joyeuses ;  
L'onde de Bercognas, sous les vertes yeuses,  
Coule moins doucement : et dans un ciel d'azur,  
De l'astre qui se couche un rayon est moins pur.  
Sans doute c'était trop d'ivresse pour un père ;  
Dieu refuse la joie entière à notre terre,  
Comme l'ombre au désert. Pour eux tout dut changer,  
Tout changea. Qui donc mit ce trouble ? Un étranger.  
Il est mort. Respectons le repos de la tombe.  
Mais sur les siens au moins que son crime retombe ;  
Que le jour où Raymon mit la main dans sa main  
Soit oublié, maudit ; et que sur leur chemin  
Ceux qui le même jour entrèrent dans la vie,  
Puissent n'avoir foulé que la ronce et l'ortie ! »

Il dit, et s'arrêta pour essayer son front.  
Nous observâmes tous un silence profond.

### III

Le bon vieillard reprit : « Il est un froid rivage  
Où le soleil jamais ne brunit le visage.  
Le peuple qui l'habite, entouré par les eaux,  
Pour chaque mer connue a construit des vaisseaux,  
Et, s'emparant ainsi du trident de Neptune,  
A sur le globe entier poursuivi la Fortune.  
Là, de hardis marins, dans d'innombrables ports,  
Des plus lointains pays débarquent les trésors.  
Là, même sans pouvoir entamer leurs richesses,  
Des lords font constamment de royales largesses;  
Mais sous un ciel brumeux ils naissent maladifs :  
Aussi vers d'autres cieux aux horizons plus vifs,  
Avant qu'un givre épais ait blanchi leurs tourelles,



Partent-ils tous les ans comme les hirondelles,  
Et, parmi les cactus et les pins toujours verts,  
Vont-ils se garantir de leurs rudes hivers.

Prétez-moi maintenant une oreille attentive,  
Vous tous, enfants ; car c'est de cette sombre rive  
Que l'astre du malheur se leva pour Raymon.  
Trente ans déjà passés, sur le sable breton  
L'Océan, au milieu d'écumeuses épaves,  
De son perlide sein où courent tous nos gaves  
Vomit un de ces lords. Il venait parmi nous  
Chercher, pour sa poitrine, un automne plus doux.  
Or, la fatalité qui mainte fois préside  
A nos destins, voulut qu'il prît Bruno pour guide.  
Dès que Raymon le vit, un noir pressentiment  
Dans son cœur agité fit affluer le sang.  
Telle la blanche hermine aux bois pressent l'orage,  
Et cherche par instinct un asile sauvage.  
C'est que réellement ce superbe étranger  
Devait être du sort le triste messager.  
Il s'appelait Edward. Son antique noblesse  
D'un merveilleux éclat entourait sa jeunesse ;  
Sa prodigalité, ses talents, sa douceur,  
De ceux qui l'approchaient soudain gagnaient le cœur ;  
Il était bel et grand ; et je crois qu'une femme  
De lui pour être aimée aurait damné son âme.  
Ce dut bien être ainsi, puisque la gente Irma  
A son premier abord lui sourit et l'aima.

Ce Bruno, dont je parle, avait dès son enfance  
Rencontré chez Raymon une aimable assistance ;  
La mort ayant un jour isolé son berceau,

Raymon s'était chargé de l'innocent fardeau ;  
Depuis lors, le vieillard semblait être son père,  
Et d'Irma l'orphelin semblait être le frère.  
C'est donc lui que l'Anglais pour guide avait choisi.

Ils partent un matin. Vers le pic du Midi  
Ils lancent le coursier au mors tout blanc d'écume,  
Et le lesté coursier sur sa croupe qui fume,  
Du ménage emporta les Lares protecteurs.  
Telle est la vie. Un astre au ciel perd ses lueurs  
Pour une simple nue aux vents abandonnée ;  
Sous une goutte impure une rose est fanée ;  
Un caillou trouble seul l'onde des clairs ruisseaux :  
De même à nos plaisirs succéderont les maux,  
Parcequ'un inconnu traverse notre route.  
Quels motifs pour le fuir ? L'avenir plein de doute  
Est un livre secret, où le regard humain  
S'efforce vainement de lire le destin.

Je ne vous dirai pas, durant cette journée  
Comment des jeunes gens la sympathie est née.  
Bruno, franc et joyeux, fut bien vite séduit  
Par les charmes du lord, franc, joyeux comme lui.  
Le riche Anglais jetait l'argent sur son passage,  
Et partout ils trouvaient un bienveillant visage.  
Or devant la nature au grandiose aspect,  
Le naïf montagnard rendu moins circonspect,  
Et comblant par le cœur les distances humaines,  
Eut bientôt confié ses projets et ses peines.  
Il parla de l'arrêt qui le fit orphelin,  
Du bienfaiteur dont Dieu daignait ouvrir la main,

D'Irma la gracieuse ; il dit sans réticence  
Combien Irma, malgré sa modeste apparence,  
Était instruite et riche, et combien sa bonté  
Pour Raymon et pour lui dépassait sa beauté,  
Et combien on l'aimait. Fallait-il davantage ?  
Le soir, en revenant, de notre gai village  
Ils n'avaient pas encor vu la fumée au loin,  
Et le mylord déjà brûlait d'être témoin  
De tant de qualités, de tant de modestie.  
Irma de la maison, par hasard, fut sortie ;  
Mais sur son compagnon, au moment du repas,  
En éloges pompeux Bruno ne tarit pas.

.....

Ils se virent enfin. La sainte Providence  
Aurait-elle ici-bas oint et marqué d'avance  
Ceux qui doivent s'unir. Une égale rougeur  
Annonça que tous deux étaient frappés au cœur.  
Dès ce jour, des rapports d'amitié commencèrent ;  
Et des lèvres du guide à chaque instant coulèrent.  
Comme un poison subtil à du miel mêlé,  
Comme un feu de volcan par du lierre ombragé,  
Les louanges... d'Amour trop redoutables armes !  
De la fille des monts, Édward rêvait les charmes ;  
Et la fille des monts, dans un vague désir  
Trouvait, sans le comprendre, un inconnu plaisir.

Vous dirai-je à présent comment avec mystère  
Leur passion grandit ; comment loin de son père  
La pauvre Irma, cédant aux élans naturels,  
Dans une coupe d'or buvait des sucres mortels ;

Comment ils ont goûté cette ivresse suprême  
D'aimer et d'être aimé? Je l'ignore moi-même.  
Souvent, des plus beaux fruits cueillis dans le verger,  
Sur des pampres de vigne, au charmant étranger  
Elle fit don; souvent, l'oïllet et l'églantine  
Pour lui vinrent remplir les pots de Valentine,  
Et, près de son chevet mis avant son réveil.  
De suaves senteurs entouraient son sommeil;  
Souvent, il eut sa part des produits de la chasse;  
Même, pour que leur foi pût laisser quelque traec,  
Au tronc d'un vieux tilleul, fidèle gardien,  
Souvent elle grava son nom avec le sien.  
Ces prévenances-là par d'autres prévenances  
Édward les acquittait; peines, marches, dépenses,  
Il ne regrettait rien; et chaque nouveau jour,  
Dans ces relations, augmentait leur amour.

Raymon, sur ce qu'il vit et qu'on montrait sans feintes,  
Pouvait-il concevoir des soupçons et des craintes?  
Pouvait-il redouter ces innocents rapports?  
Oh! non, sa conscience ignora les remords.  
Son fils d'adoption, qu'un caractère aimable  
Avait toujours gardé de tout acte blâmable,  
N'était-il pas admis à partager leurs jeux?  
Et la neige bientôt, par l'autan furieux  
Portée à gros flocons sur nos toits qu'elle affaisse,  
N'allait-elle pas mettre un terme à leur tendresse?  
La saison s'avancait. Du généreux Édward  
Les feuilles en tombant annonçaient le départ;  
Pour la deuxième fois, depuis son arrivée,  
Du grand lustre des nuits allait être achevée  
La révolution; et les tristes frimas

Classaient nos visiteurs vers de plus chauds climats.  
Bien loin d'ici, dit-on, les campagnes de Nice  
D'un printemps éternel leur offrent le délice.  
Il devait donc s'enfuir à son tour. Or Bruno  
N'avait plus qu'à mener Édward au lac d'Oo,  
Et des courses ainsi terminer la série.  
Encor deux jours. D'Irma la sombre rêverie  
Parut dès ce moment voiler un vif chagrin.  
Pauvre ange ! Elle avait cru qu'elle serait sans fin  
Cette félicité dont le ciel est avare.  
Que de déceptions un rêve nous prépare !

Avant donc de monter à notre lac fameux,  
Le lord vint voir Irma. De la Pique tous deux  
On les vit aborder la rive solitaire.  
C'était l'heure où l'éguail brille dans la fougère ;  
L'astre naissant, à peine, autour du frais Luchon,  
D'une auréole d'or couronnait chaque mont.  
Le silence des bois, si doux pour ceux qui s'aiment,  
Sur le tendre gazon que les sylphes y sèment,  
Protégeait leurs aveux, leurs regrets, leurs soupirs.  
Ils devisèrent là d'amour ; et les zéphyr,  
Avec la feuille morte au creux de la vallée  
Emportaient les discours de l'amante éplorée.  
Qui jamais entendit des propos si touchants ?  
Leurs lèvres distillaient le miel avec l'encens.  
Ecoutez. Trop de fois, hélas ! dans sa folie  
Elle les répéta, pour que je les oublie.

Le jeune homme disait : « Je dois donc partir seul,  
« Ma tendre Irina, demain. L'écorce du tilleul  
« Reste de notre foi l'humble dépositaire...  
« Deux noms entrelacés... quel contrat plus sincère !  
« Tu viendras, n'est-ce pas ? t'isoler en ces lieux  
« Où nous nous adressons maintenant nos adieux ?  
« Il me semble te voir, à l'ombre de ces charmes,  
« Aux larmes du matin joindre tes saintes larmes ;  
« Il me semble t'entendre interroger l'oiseau,  
« Demander si son aile, en rasant le coteau,  
« De ton Édward chéri n'effleura point la trace.  
« Tiens, mon Irina, vois-tu ce nuage qui passe ?  
« Comme un manteau royal il est pourpre et brillant ;  
« Il est tout plein encor des feux de l'Orient ;

« Sans doute d'Italie il a longé les plages :  
« Eh bien ! quand tu verras de semblables nuages,  
« Pense à moi, car d'Édward ces célestes coursiers  
« T'apporteront aussi la pensée. A tes pieds  
« Vois ce cristal qui roule, écoute ce murmure :  
« Ces mouvements qui sont le pouls de la nature,  
« Ces chants lointains du pâtre isolé sur les monts,  
« Ce bruit d'insectes d'or mêlés à des rayons,  
« Ce frôlement des fleurs au contact du zéphyre,  
« Tout cela te dira qu'Édward ainsi soupire.  
« Mais, Irma, je t'envie un douloureux bonheur :  
« Les menthes n'offrent point la ravissante odeur  
« Qu'à le buis des sentiers foulés par ceux qu'on aime,  
« N'est-ce pas ? Or toujours ce val sera le même,  
« Toujours tu reverras ce que mes yeux ont vu,  
« Toujours tu pourras boire à la tasse où j'ai bu ;  
« Et moi, quand je serai sur ma natale terre,  
« Qui me rappellera l'enfant qui me fut chère ?  
« Qu'aurai-je ? Des bouquets depuis longtemps flétris,  
« Des lettres, des cheveux en souvenir ravis...

« Ah ! si tu le voulais, fille des Pyrénées,  
« Si tu voulais d'Édward suivre les destinées,  
« Si tu voulais, cédant à son fidèle amour,  
« Accompagner Édward vers un autre séjour,  
« Édward, pour te payer vos nobles jouissances,  
« N'aurait jamais assez de plusieurs existences.  
« Viens, tu verras un peuple humain et généreux,  
« Chez qui de tous pays accourt le malheureux,  
« Le sol de notre England, aux mâles poésies,  
« Te bercera bientôt de longues rêveries ;  
« Et le soir tu croiras entendre avec le vent

« Résonner dans les airs la harpe d'Ossian ;  
« Et nos ternes brouillards, peuplés d'âmes guerrières,  
« Sembleront frissonner au-dessus des bruyères.  
« Viens, à mon vieux castel tu dicteras les lois,  
« Mon castel où jadis, pour recevoir des rois,  
« Les sombres ponts-levis en grinçant s'abaissèrent  
« Et les cors des héraults en fanfares sonnèrent :  
« Car, Irma, j'ai des rois au rang de mes aïeux.

« Tu voudrais le soleil peut-être ! Aimes-tu mieux  
« De l'Inde où ma patrie a porté ses conquêtes  
« Voir les pagodes ? Viens, viens : les rames sont prêtes,  
« Une nef nous attend. Oh ! jamais nos destins  
« Ne seraient plus heureux que sur ces bords lointains ;  
« Le dattier, l'aloès nous prèteraient leur ombre ;  
« Autour de nos tapis des esclaves sans nombre  
« Avec des éventails nous rafraîchiraient l'air :  
« Tu foulerais la peau des tigres du désert,  
« Comme ici je te vois fouler la simple laine  
« De tes brebis. Là-bas l'Indous au teint d'ébène,  
« Dans des conques de mer, du limpide ruisseau  
« Pour chasser le sommeil nous apporterait l'eau ;  
« Et, sur un éléphant plus blanc que son ivoire,  
« Plus blanc que tes perdrix, reine pleine de gloire, (1)  
« De nos plantations tu parcourrais les champs ;  
« Là-bas, toi dont j'ai su des actes si touchants,  
« Des parias qu'un Dieu poursuit de sa colère,  
« Tu pourrais adoucir l'accablante misère ;

(1) La perdrix des Pyrénées, grise en été, devient complètement blanche en hiver.



« Là-bas, toujours l'espace est baigné de rayons,  
« Et les fruits en changeant changent seuls les saisons.  
« Crois-moi, ce ne sont point des phrases illusoires.  
« Viens, tu te baigneras avec les filles noires  
« Dans le Gange où Brahma lui-même est descendu ;  
« Comme elles si tu crains de montrer ton corps nu,  
« Viens, de tes longs cheveux tu te feras un voile...  
« Ces plaisirs ignorés qu'ainsi je te dévoile,  
« Irma, ne sont-ils rien ? ne te tentent-ils point ? »

« Et la vierge disait : « M'expatrier si loin !  
« Est-ce possible, Édward ? Quand pour me faire instruire,  
« En la cité mon père a daigné me cenduire,  
« N'a-t-il pas résolu de former mon esprit,  
« Afin d'avoir plus tard quelqu'un qui le comprit,  
« Qui l'aimât, qui reçût toutes ses confidences,  
« Qui préparât le baume à toutes ses souffrances,  
« Qui riche sans éclat ne rougit pas de lui,  
« Et fût de ses vieux ans un agréable appui ?  
« Et vous voulez qu'Irma maintenant le délaisse ?...  
« Quelquefois, il est vrai, je lis avec ivresse  
« Ces livres de voyage à travers l'Orient ;  
« Je songe à leurs palais d'or et de diamant ;  
« Je songe qu'à mon tour un radieux génie  
« Supprimant dans son vol la distance infinie,  
« M'y porte tout d'un coup sur ses ailes de feu !  
« Mais un songe, un vain songe, ami, n'est pas un vœu !  
« Jamais, même pour voir ces rives fortunées,  
« Je ne déserterais nos froides Pyrénées,  
« Je n'abandonnerai mon père. Il est si bon :  
« Vous le savez, Édward, vous connaissez Raymon,

« Me séparer de lui ! vivre loin de mon père !  
« Moi-même lui causer une douleur amère !  
« Moi partir... moi le fuir... moi lui coûter des pleurs !  
« Et qui viendrait après essuyer les sueurs  
» Que juillet fait perler sur son front vénérable ?  
« Qui dans ses faibles mains mettrait le bois d'érable  
« Et sur le cours irait le promener, le soir ?  
« Ce coupable abandon ferait son désespoir ;  
« Qui le consolerait ? Qui, le jour d'une fête,  
« Pourrait comme sa fille arranger sa toilette,  
« Lisser ses cheveux blancs, et puis avec orgueil  
« Du temple sous son bras aller franchir le seuil ?  
« D'un père lorsqu'enfin sonne la dernière heure,  
« Si l'enfant n'est point là qui gémit et qui pleure,  
« Quel vide ! quels regrets ! quelle agonie ! Et moi,  
« Moi, sa fille, à présent, sans remords, sans effroi,  
« Je lui préparerais une fin si cruelle !!  
« Non, je veux recevoir sur sa lèvre mortelle  
« Le suprême soupir ; je ne fuirai pas, non,  
« Car pour Irma, Jésus n'aurait plus de pardon ;  
« Car nos amis un jour, au fond du cimetière,  
« Ne voyant pas de fleurs sur sa modeste pierre,  
« M'appelleraient ingrater. Oh ! non, non, mon Édward :  
« Je préfère mourir après votre départ. »

De la sorte parlait la vierge au sein nubile.  
La voix du ménestrel errant de ville en ville  
Était moins entraînant ; aussi le jeune lord,  
Quand elle avait fini, l'écoutait-il encor !  
Et tous les deux, assis sur l'herbe de la rive.  
En rêvant soupiraient ; et leur âme craintive  
N'osait plus exprimer trop de sensation .

Cependant dans leur cœur bouillait la passion ;  
L'atmosphère, d'amour exhalait un arôme.  
Sur l'épaule d'Irma la tête du jeune homme  
S'appuyait mollement ; ils se tenaient les mains.  
Ainsi qu'aux saints autels deux pieux séraphins ;  
Et les cheveux d'Édward, blonds comme un ciel de neige,  
Et ceux d'Irma plus noirs que le jais de l'Ariège,  
A flots mêlés tombant de deux gracieux fronts,  
Semblaient faire un tableau d'ombres et de rayons.

« Laisse-moi pour adieux, ô femme bien-aimée,  
« Cueillir un seul baiser sur ta bouche embaumée ;  
« C'est le scef que le cœur en tout temps doit poser ;  
« Si la vie au berceau s'ouvre par un baiser,  
« Au cercueil n'est-ce pas un baiser qui l'achève ? »

Irma ne vivait plus, elle vivait en rêve ;  
Elle écoutait distraite, elle n'entendait pas ;  
Trouble délicieux ! Il la prit dans ses bras,  
La serra, la retint sur sa poitrine ardente ;  
Il pria, supplia la colombe innocente ;  
Au milieu des soupirs, il répandit des pleurs ;  
Il lui parla de foi, de serments, de douleurs ;  
Du triste éloignement, il peignit les alarmes ;  
Il vanta sa bonté, sa jeunesse, ses charmes...  
Et la vierge séduite, entraînée à son tour,  
S'abandonnant entière aux élans de l'amour,  
Pour montrer, pour prouver une égale tendresse,  
Fit au noble mylord la plus douce promesse.

Elle promet. Soudain s'éveilla sa pudeur ;  
Tremblante, du bosquet solitaire elle eut peur.

Elle voulut s'enfuir et regagner la ville.  
Sa pauvre tête, hélas ! était si peu tranquille !  
Tant de pensers divers s'y livraient des combats !

« Ce soir » lui disait-elle, appuyée à son bras,  
« Ce soir je suis à vous ; me voilà résolue,  
« Édward. Mais pour calmer un remords qui me tue,  
« Après ce sacrifice éternel, accablant,  
« Au moins dites-moi bien que vous serez content.  
« Il faut que je le sache, il faut que je le croie.  
« Qu'importe, si ma honte amène votre joie ?  
« Allez, soyez heureux ; en ne rêvant qu'amour,  
« Parcourez notre lac. Que l'heure du retour,  
« Par l'angélu s lointain vous soit vite annoncée !  
« Mais quand vous quitterez la roche crevassée,  
« Qu'une dernière fois de ce flot toujours pur,  
« Vous penchant sur les bords, vous voudrez voir l'azur,  
« Prenez bien garde, Édward, que cette coupe immense,  
» Comme un miroir vengeur de ma chère innocence,  
« Tout à coup ne reflète à vos coupables yeux  
« Mon ange gardien qui s'en retourne aux cieux ! »

Avant de s'élaner sur le coursier rapide,  
Édward contre l'oubli voulut prendre un égide.  
Dans un vase qu'Irma soignait à son balcon,  
D'une fraîche pensée il cueillit le bouton,  
Et puis, en le donnant à celle qu'il adore :  
« Sous tes baisers » dit-il « tu le feras éclore,  
« Si tu penses à moi ». Doux gage de l'amour,  
Doux trésor préférable aux trésors d'une cour !  
Comme au fond de l'autel on cache une relique,  
Elle cacha la fleur dans sa gorge pudique,  
Après l'avoir baisée ! Une dernière fois  
Eu de tendres serments ils mêlèrent leurs voix ;  
Une dernière fois, d'une longue caresse  
Ils scellèrent l'aveu de leur vive tendresse ;  
Et, quand Bruno survint annoncer le départ,  
Tous deux lurent l'espoir dans un dernier regard.

Fol espoir ! Après l'heur dont gémit la vallée,  
Les gens qui des Soupirs avoisinent l'allée,  
Dirent que sur les pas du guide et du mylord  
On avait vu courant et hurlant à la mort,  
Le chien du vieux Raymon, celui qu'aux pâturages  
N'osaient pas attaquer les loups les plus sauvages,  
La nuit, quand, pour goûter un rude et court repos,  
Les bergers le laissaient gardien des troupeaux.  
Quel instinct put apprendre à l'animal fidèle  
Que déjà sur Édward la mort ouvrait son aile ?  
Nul ne le sait, enfants, c'est un sublime instinct.  
Ils disparurent donc à l'angle du chemin.  
Longtemps la jeune fille, accoudée aux treillages,  
Regarda s'élever en fantasques nuages  
La poussière que leurs pieds avaient lancée au vent ;  
Son œil fixe et rêveur dans ce prisme mouvant,  
Inondé de rayons comme un palais de fées,  
Semblait chercher encor l'ange de ses pensées.  
Des terreurs l'assiégeaient. Sans valable raison,  
Elle eût voulu qu'Édward n'eût pas quitté Luchon.  
Elle aussi, n'écoutant que son instinct de femme,  
Pressentait et craignait quelque lugubre drame.  
Or ces vagues tourments, ces regrets indécis,  
Enfants, du Seigneur Dieu sont un secret avis.  
Croyez-en mon grand âge, auquel l'expérience  
Sait faire apprécier la joie et la souffrance.  
De même l'aleyon, en effleurant les eaux,  
De l'orage prochain prévient les matelots.

Bien tristes pour Irma les heures s'écoulèrent,  
Et bien tristes aussi les pensers l'accablèrent.  
Sa pauvre âme luttait. Ces mille émotions.

Cet élan spontané des nobles passions,  
Cette soif d'amitié qu'au matin de la vie  
La créature sent et le monde renie,  
Le charme qu'on éprouve au contact frémissant  
D'un être comme soi jeune, bon, innocent,  
Le cri de la nature, et cette sainte ivresse  
Où nous plonge à vingt ans la première caresse,  
Et ces tendres propos qu'il lui semblait encor  
Ouir à son oreille, et les longs rêves d'or  
Que dans l'isolement un sourire fait faire,  
Et l'attrait enchanteur d'un idéal mystère...  
Tout cela la troublait, la pressait, l'entraînait.  
Le plus léger scrupule alors l'abandonnait,  
Et dans son sein couraient comme des jets de flamme  
Les désirs de l'amour, ineffable dictame  
Que Dieu nous a donné contre les plus grand maux.

Mais bien vite, timide autant que ses agneaux,  
Bien vite elle avait peur de sa tendresse même.  
Qu'avait-elle promis? Quel abandon suprême!  
Renier la vertu, c'était presque mourir,  
C'était voiler le Christ, c'était faire flétrir  
Le lys de l'innocence aux parfums si suaves!  
Alors sa piété soulevait des entraves.  
Coupable, oserait-elle aborder le saint lieu?  
Coupable, oserait-elle encor y prier Dieu?  
Et puis, dans l'avenir, sous ses pas, un tel crime  
N'allait-il pas creuser quelque fatal abîme?  
Et son père, l'objet de son affection,  
Quand elle apparaîtrait la honte sur le front,  
Voudrait-il la revoir? Et les gens du village  
Ne la fuiraient-ils pas comme un mauvais présage?

Elle hésitait sans cesse ; elle céda pourtant.

« O Dieu des dieux » dit-elle « ô toi, Dieu juste et grand,

« Qui par besoin d'amour formas la créature,

« Peux-tu le regarder comme une chose impure ?

« Est-ce vrai que chez nous il t'inspire l'horreur ?

« N'avons-nous pas au cœur un rellet de ton cœur ?

« Et quand notre cœur bat d'un battement extrême,

« Qui le fait battre ainsi ? N'est-ce donc pas toi-même ?

« L'amour est tout l'hymen si l'amour est réel.

« J'aime comme autrefois aimaient les sœurs d'Abel,

« Qui n'avaient pas de loi ni de cérémonies.

« Est-il possible, ô Dieu, que nous soyons punies

« Dans ton éternité ? Vois, je verse des pleurs,

« Je crains de t'offenser. Le monde a des rigueurs...

« Le monde !... Penses-tu comme pense le monde ?

« Est-ce mal que d'aimer ? Que ta voix me confonde !

« Non, non, je veux livrer mon âme à son penchant.

« L'oiseau fait résonner les bosquets de son chant,

« Il aime, il obéit ; la graine que l'on sème

« Pousse et devient un arbre, elle obéit, elle aime :

« Et si j'aime à mon tour, et si je t'obéis,

« Si je cède aux instincts qu'en moi ton Verbe a mis,

« Moi, moi seule, Seigneur, je deviendrais coupable !...

« Ton idée est en nous nécessaire, immuable,

« L'amour également est en nous. Sans terreur

« On peut donc savourer les délices de cœur.

« Qu'il vienne donc, Édward, car je l'aime, je l'aime ;

« Qu'il vienne réclamer cet abandon suprême,

« Oh ! qu'il vienne ! Et vidant la coupe du plaisir,

« Nous nous croirons encor dignes de te bénir !! »

Ainsi réfléchissait l'enfant de la nature.

Elle croyait tout pur, parcequ'elle était pure ;



Elle n'écoutait rien qu'un noble sentiment ;  
Et, dès-lors, confiante au Dieu bon et clément,  
Elle voulait agir sans trembler, sans combattre.  
Société farouche, implacable marâtre,  
C'est toi qui fais le crime en mettant ici-bas  
Des inégalités que Dieu n'établit pas !

Vous dirai-je d'Irma toute l'impatience ?  
Vous dirai-je comment la crainte et l'espérance  
La tinrent en émoi jusqu'à la fin du jour ?  
L'attente est bien cruelle à qui brûle d'amour.  
Elle eût voulu hâter l'astre de la lumière ;  
Elle allait et venait ; à la moindre poussière  
Qui du val du Larboust s'élevait vers les cieux,  
Un éclair de bonheur jaillissait de ses yeux ;  
Le sol semblait bouillir sous elle, et la vesprée  
Était bien lente. Enfin de leur voix mesurée,  
Dans notre vieux clocher, dernier reste romain,  
Les marteaux ont frappé quatre fois sur l'airain ;  
C'est l'heure du retour par Édward désignée...  
Quel plaisir !... Ce plaisir fut de courte durée.  
Une heure, en effet, passe. Au haut de l'horizon  
Planait en ce moment un sinistre faucon.  
Passe une seconde heure... Au loin rien ne se montre,  
Rien... Que faire ? Irma sort et part à leur rencontre.

Bientôt elle a tourné ce Cazaril bâti  
Comme l'aïre d'un aigle au milieu du granit ;  
Elle a laissé Luchon, reine de la vallée,  
Perle par l'ancien lac sur les bords déposée ;  
Déjà se dessinait la tour du Sarrazin.  
Elle voyait déjà le rocher d'Aventin...

Un bruit... Elle s'arrête... Un nouveau bruit encore :  
« Du mont n'entends-je point vibrer le flanc sonore ?  
« Écoutons, deux chevaux trottent sur le chemin.  
« Ce sont eux. Ah ! voici, là-bas, dans le ravin,  
« Sous le soleil couchant leur ombre qui s'allonge !  
« Mon Édward... Quoi ! que vois-je ! Est-ce un horrible songe ?  
« Mon frère, seul... il est tout seul... pourquoi cela ?  
« Qu'a-t-il donc fait d'Édward?... comme le cœur me bat !  
« Mon Dieu, j'ai peur ; mon Dieu, je suis toute tremblante...  
« Qu'a-t-il donc fait d'Édward ? » Et la craintive amante,  
Se rappelant alors les augures du jour,  
Adevant de Bruno rapidement accourt.  
Inquiète, haletante, et le regard en flamme,  
Et dans un simple mot peignant toute son âme :  
« Édward?... » s'écria-t-elle.— « Hélas ! » répond Bruno  
« L'étranger a péri dans les ondes d'Oo. »  
Funeste aveu ! Le guide ignorait leur mystère.  
Ce coup frappait Irma comme un coup de tonnerre ;  
Pareille au jeune izard atteint d'un plomb mortel,  
En apprenant un fait si fatal, si cruel,  
Sans ce ménagement qu'au malheur on apporte,  
Elle pousse un grand cri, la pauvre, et tombe morte...  
.  
.  
.

O mes enfants, pour lui, pour le brave Raymon,  
Quel chagrin déchirant ! Sa fille à la maison,  
Au travers du village et d'une foule amie,  
Par Bruno fut portée encore évanouie ;  
Et de cette maison dès-lors toujours en deuil  
La bruyère et la ronce ombragèrent le seuil. »

Et le vieillard se tut. Sa parole attendrie  
Avait des auditeurs gagné la sympathie.

« O père, » dis-je alors « ne sait-on pas comment  
Dans ce lac si paisible avait pu choir l'amant ?

— Il voulait pour Irma cueillir la saxifrage.  
Vous savez qu'un esquif doit servir au passage :  
Il préféra tout seul suivre l'étroit sentier  
Qu'ont tracé tout autour les pas du chevrier ;  
Et pendant qu'il cherchait à saisir une plante,  
De la rive escarpée une roche mouvante  
Avec elle entraîna le jeune audacieux.  
Hélas ! dans cette mer, si voisine des cieux,  
L'onde est si froide, et puis le bord est si mobile !  
Or Édward de nager ignorait l'art utile.  
En vain il se roidit, en vain il appela ;  
Avant qu'on l'eût ouï tout son sang se glaça ;  
Et quand le batelier voguant à toute rame  
L'atteignit à la fin, ce fut un corps sans âme.

— O père, dites-moi quel champ d'égalité  
A reçu sa dépouille.

— On vint de la cité  
Où Clémence est célèbre, avec pompe le prendre.  
Je ne sais si c'est là que repose sa cendre.  
Sans doute on l'emporta dans son pays brumeux,  
Afin de le rejoindre à ses nobles aïeux.

— Et la fille des monts, après, que devint-elle ?

— Elle? l'infortunée! A la voûte éternelle  
Son étoile fila; car, bien avant le corps,  
Son esprit descendait au royaume des morts.  
Oui, sensible étranger, la vierge devint folle...  
Folle!... comprenez-vous?... elle, l'amour, l'idole,  
L'espoir du vieux Raymon... folle! Jamais vos yeux  
Ne verront ici-bas père plus malheureux.  
Prêtez-moi derechef une oreille attentive.

## VI

Vous avez remarqué la tendre sensitive  
Frissonnant sur la tige au contact de vos mains ;  
La passion de même agite les humains.  
Irma passa la nuit dans un complet délire.  
Le temps de son sommeil fut pour elle un martyre :  
Elle à qui chaque soir, avant cet accident,  
Les anges apportaient un rêve bienfaisant ;  
Du moins on l'aurait cru, car lorsque son vieux père,  
Quelquefois au milieu de l'ombre et du mystère,  
De sa couche entr'ouvrant les pudiques rideaux,  
S'en allait épier un précieux repos,  
D'usage Irma dormait comme dort l'innocence ;  
Son front était plus pur qu'un matin de Provence.  
Et son souffle plus doux que la brise de mers.  
Raynou de son côté dans des tourments amers  
Passa la même nuit.

Or, l'astre de lumière

Reprit le lendemain sa brillante carrière,  
Mais pour l'esprit d'Irma la nuit régna toujours.  
C'en était fait ! Adieu beauté, jeunesse, amours,  
Et fortune, et plaisirs !!

Depuis cette occurrence  
Rien chez elle ne vint agiter l'existence.  
Sa folie était triste et tranquille. Un seul mot  
En son âme semblait éveiller un écho :  
Édward ! Ce nom d'Édward frappait-il son oreille,  
Elle se ranimait ; une couleur vermeille  
Rendait à son visage un éclat passager.  
« Édward ?... Vous l'avez vu le superbe étranger ? »  
Disait-elle « Il existe. Édward sur la pelouse  
« Avait juré qu'Irma deviendrait son épouse...  
« Ils sont allés au lac, Édward avec Bruno...  
« Ah ! sous le voile bleu des cascades d'Oo  
« Je l'aperçois, là, bien !... Il m'offre un diadème,  
« Il m'attend... Allez donc lui dire que je l'aime.  
« Édward n'a point péri dans les gouffres profonds,  
« Puisque vous l'avez vu, puisqu'on le voit... Courons  
« Le chercher ! » Et la vierge alors vers les montagnes  
Voulait se diriger.

Souvent à ses compagnes

Elle allait se mêler. Elle leur répétait  
Ces mots d'amour qu'Édward naguère lui disait ;  
Puis, gazelle du Tell qu'un peu d'ombre effarouche,  
Elle s'enfuyait vite, et le doigt sur sa bouche,  
Comme si tout à coup paraissant à ses yeux,  
Édward lui reprochait de semblables aveux.

D'autres fois, de Raymon partageant l'escabelle,  
Elle lui demandait si sa fille était belle,  
Belle et digne d'Édward, si les gars avaient vu  
L'Anglais au lac d'Oo, s'ils avaient entendu  
Sa suppliante voix. Alors le pauvre père,  
Retenant une larme aux cils de sa paupière,  
Trompant par un soupir un serrement de cœur,  
L'écoutait, et rêvait un retour de bonheur.  
Et lorsque, du mylord répétant les tendresses,  
Elle appelait Édward, Édward et ses caresses,  
Le vieillard malheureux la pressait dans ses bras,  
La couvrait de baisers, la suppliait tout bas  
De le voir, de l'entendre : « O ma fille, ma fille,  
« Pauvre tige trop tôt coupée à la charnille,  
« Pauvre ange que le ciel n'a repris qu'à moitié,  
« De Raymon, de ton père à la fin prends pitié ;  
« O ma fille, reviens, ma fille bien-aimée ! »  
Et la vierge, à ces mots convaincue et charmée,  
S'éveillait comme au bruit d'harmonieux accords ;  
Son esprit, étouffé sous le linceul des morts,  
D'un éclair de raison recevait la lumière ;  
Lucide, souriante, elle embrassait son père,  
Et d'un instant de joie enivrait le vieillard.  
Mais, hélas ! revenait le souvenir d'Édward.  
Fatalité ! Raymon perdait encor sa fille !...  
Ainsi la pleine lune ou s'obscurcit ou brille,  
Selon que devant elle un nuage est placé,  
Ou que par l'ouragan le nuage est chassé !

Oh ! vous n'auriez pas cru que c'était la folie !  
Irma semblait vouée à la mélancolie,  
Surtout quand vers la Pique elle portait ses pas.

Les gazons desséchés au souffle des frimas  
Craquaient sur son passage ; et ces notes étranges,  
Plus qu'aux pieux élus les hymnes des archanges,  
Procuraient à son âme un mystique plaisir.  
Leur froissement pour elle était un souvenir.  
Vous savez : c'est là qu'elle fit sa promesse,  
C'est là que le mylord lui dit ces mots d'ivresse,  
Ces mots de volupté que sa faible raison  
Nous répétait toujours. Et puis, de la maison  
Lorsqu'elle reprenait la route tant connue,  
Gravement, lentement, l'épaule demi-nue,  
Fixant sur le terrain son œil humide et noir,  
Comme pour y chercher quelques lignes d'espoir,  
Et de ses longs cheveux, parure de bacchantes,  
Laisant flotter sans frein les boucles ondoyantes...  
On eût dit la druidesse, au sein de la forêt  
Allant pour nos aïeux cueillir le gui sacré.  
Et lorsqu'elle passait à travers le village,  
Les habitants disaient : « pauvre Irma ! quel dommage ! »  
Et l'un d'eux chaque fois la prenant par la main,  
Et parlant du retour d'Édward comme prochain,  
Sous le toit de Raymon ramenait l'insensée.  
Elle trouvait les fruits de sa vertu passée :  
Chacun plaignait, chacun environnait d'égards  
Celle qui secourut longtemps les montagnards.  
Sollicitude aimable ! Aimable récompense !

Un lundi, la vierge eut un accès de démence.  
A peine la fauvette aux accents matineux,  
Sous les ifs que le lierre enlace de ses nœuds,  
Avait-elle annoncé l'aurore ; les collines,  
Sur un fond encor noir, de franges purpurines



A peine se bordaient ; le berger, les troupeaux,  
Et le soc, et les bœufs, tout était en repos.  
La frémissante Irma déserte sa demeure,  
Sans qu'on puisse la voir, sans que sa robe effleure  
Le chevet de son père. Elle court, elle fuit ;  
Mais le chien, qui l'a vue, heureusement la suit.  
Elle court vers le lac, et l'animal fidele  
Ainsi qu'un protecteur se tient toujours près d'elle.  
Bientôt après, l'alarme est donnée, et Raymon  
Part avec ses valets. Ce fut à Castillon  
Qu'ils trouvèrent l'enfant sur un granit assise.  
Morne, le front baissé comme un clerc à l'église,  
Cédant à la fatigue, au froid, à la douleur,  
Et pressant sur son sein le reste de la fleur  
En souvenir jadis par son Édward laissée,  
Dans une longue extase elle semblait plongée ;  
Et le chien devant elle, avec de faibles cris,  
Attentif, inquiet, léchait ses pieds meurtris...  
Spectacle attendrissant ! Oh ! je me le rappelle ;  
Je crois la voir encor la pâle jouvencelle,  
Quand on la ramena sur un agreste char,  
Comme un rayon du ciel nous jeter un regard ! !

Ainsi passa l'hiver. Dans tout notre village,  
Depuis sa catastrophe on l'aimait davantage ;  
Et les petits garçons, pour présider leurs jeux,  
L'appelant notre sœur l'emmenaient avec eux.  
On savait respecter la timide insensée  
Et la chérir. Malheur à qui l'eût offensée !  
De son cerveau si Dieu retirait la raison.  
Il avait dans son cœur laissé l'affection ;  
Car, malgré sa folie, elle savait encore

Donner aux indigents que la gêne dévore ;  
Et tous les indigents étaient ses protecteurs.....  
Ainsi passa l'hiver, hiver plein de rigueurs,  
Qui de deux êtres bons brisait la destinée !  
La vie est une fleur, elle est vite fanée !

## VII

Le malheur, mes enfants, disperse les amis.  
A cette horrible loi nous sommes tous soumis,  
Tous, et vous en ferez un jour l'expérience.  
Néanmoins, par pitié pour sa grande souffrance,  
Personne de Raymon ne déserta le toit.  
C'est que personne aussi, d'être demeuré froid  
N'aurait pu l'accuser : tant de fois sa richesse  
Avait de ses voisins secouru la détresse ;  
Lui-même tant de fois, devinant leurs besoins,  
Leur avait apporté des sommes sans témoins !  
Or, enfants, chaque jour de plus en plus le prouve :  
La bourse est le creuset où l'amitié s'éprouve.

Sitôt que les bluets au milieu de nos champs  
Annoncèrent enfin le retour du printemps,  
Raymon et ses amis pour un pèlerinage  
Gagnèrent d'Aventin le montueux village.  
Ils pensaient qu'au moment où les airs et les bois,  
Et le sol et les eaux forment leur mille voix  
A chanter le Seigneur, où chaque créature  
Et proclame et bénit l'Auteur de la nature,  
S'ils mêlaient leur prière à ce concert pieux.  
Leur prière plus noble arriverait aux cieux.  
Raymon était jaloux de la foi de ses pères ;  
Il vénérât le culte et les divins mystères.  
De même ses amis. C'est chez nous, sur nos monts  
Que l'ange catholique a fui les vils démons.  
Enfants, faites comme eux ; laissez les gens du monde  
Chanter dans un festin lorsque l'orage gronde,  
Déchirer le missel au gothique fermoir,  
Ou sans courber leur front regarder l'ostensoir ;  
Ils pleureront plus tard, attendez leur vieillesse.  
On se souvient du ciel aux heures de détresse ;  
Et vous tous, qui passez la soirée en ce lieu,  
Si vous avez souffert, vous devez croire en Dieu.

Ils partent donc ensemble. Ils portent pour offrandes :  
Du miel dans un panier entouré de guirlandes,  
Un agneau parmi cent pour sa blancheur choisi,  
Et qui, la veille encor, sur le gazon fleuri,  
Bondissait en bêlant tout autour de sa mère ;  
Un nid de passereaux que dans Superbagnère  
Un pâtre de Raymon sous des sapins touffus,  
Était allé ravir aux parents éperlus ;  
Des œufs, du lait bien frais en un vase de marbre,

Deux palombes des bois, et deux brins de cet arbre  
Qu'avant Pâques le prêtre avec pompe bénit.  
Dieu préfère les dons que la terre fournit.  
Au pied du saint autel ils mettent leur richesse,  
Et l'auguste pontife y célèbre la messe.

Ensemble à deux genoux ils implorèrent le ciel ;  
Ensemble dans leurs mains ils élèvent le miel,  
Et les brins de laurier, et les faibles palombes,  
Et le lait, et l'agneau. Mystiques hécatombes !!!  
Jamais noëls plus francs au trône du Seigneur  
De ce temple chétif ne montèrent en chœur ;  
Jamais pour se signer, dans la conque d'eurite,  
Pélerins plus fervents n'y prirent l'eau bénite :  
C'étaient de vrais chrétiens.

Après que le curé

Aux montagnards eut lu l'Évangile sacré,  
Raymon, en essayant quelques furtives larmes,  
Raymon pria : « mon Dieu, toi qui vois mes alarmes »  
Dit-il « dont la splendeur fait pâlir les soleils,  
« Toi dont le bras est fort, toi que les flots vermeils,  
« Et le simoun qui brûle, et l'éclair des orages,  
« Et l'espace, et nos pics, et nos gouffres sauvages  
« Ont proclamé si grand ; toi qu'un frai de poisson,  
« Une larve d'insecte a proclamé si bon ;  
« O toi qu'on dit veiller sur toute la nature,  
« Permettras-tu longtemps les douleurs que j'endure ?  
« Si j'ai commis un crime ou transgressé ta loi,  
« Punis-moi, juste Dieu, mais ne punis que moi.  
« Laisse ma pauvre enfant, au banquet de la vie

« S'asseoir, comme ses sœurs radiense et ravie ;  
« Daigne de sa raison rallumer le flambeau,  
« Carsans raison un corps n'est qu'un mouvant tombeau.  
« Oh ! rends-moi mon Irma, rends-moi ma chère fille,  
« Et les premiers épis tombés sous la faucille,  
« Et les premiers raisins du pampre détachés,  
« Et les premiers boutons au bord du pré fauchés  
« Te seront tous les ans apportés en offrande ;  
« Peux-tu ne pas vouloir que ton oreille entende,  
« Toi qui sais ce que c'est d'être père, ô mon Dieu ?  
« Et vous, Aventin, vous le patron de ce lieu,  
« Vous qui fîtes souvent des miracles iusignes,  
« Intercédez pour nous si nous en sommes dignes ;  
« Acceptez ces présents, gages de notre amour ;  
« Et, dans le paradis, donnez-nous en retour  
« Votre protection. Tâchez qu'à ma vieillesse  
« Dieu rende mon Irma, mon unique tendresse!! »

Raymon alors au ciel levait ses bras tremblants,  
Et de l'hôtel rustique avec ses cheveux blancs  
Il essayait la marche ; et sa vive prière,  
Que ses braves amis, le front dans la poussière,  
Doucement répétaient, au milieu de l'encens,  
Monta jusques au seuil des porches éclatants.  
Le Seigneur entendit ces cris de la détresse ;  
Et cependant, hélas ! l'arrêt de sa sagesse  
Fut contraire à Raymon. Le Seigneur aimait mieux  
D'un ange d'ici-bas faire un ange des cieux.  
L'église d'Aventin fut témoin d'un miracle :  
Les amis, tout à coup, devant le tabernacle  
Virent descendre un être au regard doux et pur,  
Aux grandes ailes d'or, dont la robe d'azur,

Flottant comme la gaze au front des fiancées,  
Étalait de l'iris les franges nuancées.  
L'ambre que l'Arabie a formé dans son sein,  
La myrrhe du Carmel, l'aubépine, le thym  
N'ont pas tous les parfums qu'exhalait sa présence.  
Les montagnards émus l'admiraient en silence.  
Dieu, pour récompenser tant de dévotion,  
Avait permis pour eux cette apparition.  
Sous la veste, Raymon sent bondir sa poitrine.  
Que va lui révéler cette bouche divine ?  
Est-ce de son Ima la délivrance ? Ou bien  
Lui va-t-elle annoncer son trépas et le sien ?  
Il espère, il frémit. Mais l'envoyé céleste  
A lu dans sa pensée. Avec un noble geste,  
« Ta fille » lui dit-il « sera sœur d'Uriel ! »  
Puis il reprit son vol en leur montrant le ciel. »

Le vieillard s'arrêta pour sonder sa mémoire.  
Il me tardait d'ouïr la fin de cette histoire ;  
Je crois que pour sauver la fille de Raymon,  
D'une part de mes jours j'eusse fait l'abandon.

## VIII

« Poète » ajouta-t-il « vous le savez sans doute,  
A cette époque Oo n'avait aucune route ;  
Dans la saison des froids, c'était un lieu désert  
Que les ours et les loups fréquentaient de concert ;  
A peine, quand fleurit la verte saxifrage,  
Pouvait-on lentement en gagner le rivage ;  
Et le lac d'Espingo, les Quinze-lacs-glacés (1)  
Jamais par l'étranger ne furent visités.

(1) Le lac d'Oo, à quatre ou cinq heures loin et au-dessus de Luchon, est formé par l'écoulement des eaux du lac d'Espingo, qui, elles-mêmes, proviennent des Quinze-lacs-glacés. Elles y tombent par une merveilleuse cascade de 240 mètres de hauteur. L'ensemble du paysage est admirable.

Quelque temps avant notre séjour dans les Pyrénées, un jeune Anglais et une jeune demoiselle se noyèrent dans le lac de Gaube, qui est à quelque distance du lieu où notre scène se passe. Ce fut le récit de ce triste événement qui nous donna l'idée de ce modeste poème.



Eh bien ! malgré l'obstacle, Irma, la pauvre folle.  
Y parvint ; mais hélas ! pour ouvrir la corolle  
Du pavot sépulcral. Ce que l'ange avait dit,  
Un mois après le vœu, mes enfants s'accomplit.

D'Édward sans cesse Irma revoyait le fantôme.  
« Il est là » disait-elle « Édward... Le vois-tu comme  
« Il me regarde ? Il rit, il m'appelle, il m'attend.  
« Père, vois, c'est Édward, tu sais ? il m'aime tant...  
« Lac qui touches les cieux pour abreuver les anges,  
« Pur comme un soir d'avril au pays des oranges,  
« Dis, ô lac, dis-le moi : qui t'a mis en ce lieu  
« Pour perdre Édward ? O lac, quand le souffle de Dieu  
« Tenait en fusion tout notre globe informe,  
« Est-ce l'Esprit du mal qui, dans sa chute énorme  
« En l'effleurant de l'ongle, y creusa tes sillons ?...  
« Père, vois, c'est Édward qui me fait signe, allons...  
« Est-ce pour t'embellir qu'une fée enfantine  
« A semé sur tes bords la noire tourmaline ?...  
« Il doit être bien fier, père, ce lac, là-haut,  
« Lorsque l'aigle royal va boire dans son eau...  
« O père, Édward m'invite... Aimable fiancée,  
« Marchez, voici l'autel, la couronne est tressée...  
« Au lac, montons au lac... »

Et ces phrases sans suite

Avaient fait redouter quelque nouvelle fuite.  
On guettait l'insensée, on ne la quittait pas.  
Vaine sollicitude attachée à ses pas !  
Devant Dieu sa souffrance à la fin trouva grâce :  
Le Dieu juste parla, les anges firent place.  
Une nuit... nuit fatale, épouvantable nuit !  
Le chien du vieux Raymon hurla dans son réduit,

Et fit entendre au loin des aboiments funèbres ;  
Sur le toit paternel, un oiseau des ténèbres  
S'abattit en chantant avec des chants plaintifs ;  
La brise des forêts en passant sur les ifs  
Gémit ; et tout à coup sortant d'un affreux rêve  
Où semblait apparaître un noyé sur la grève,  
L'infortuné Raymon éprouva dans le cœur  
Un serrement aigu, présage d'un malheur.  
Oui, ce fut un malheur irréparable, immense.  
Écoutez, écoutez.

Irma, dans sa démence,  
A la faveur de l'ombre, à travers le vallon,  
Une seconde fois avait fui de Luchon.  
Or, courant sans relâche et sans reprendre haleine,  
Pareille à ces wyllis qu'un tourbillon entraîne,  
Avant qu'à l'Orient l'aurore n'eût paru,  
Les pieds tout déchirés par le sentier ardu,  
Elle eut atteint le lac : « Édward ! » L'écho sonore  
Répéta seul : « Édward. — Édward, je t'aime encore.  
— Encore » dit l'écho. — « Me voici... ton Irma. »  
Et, croyant dans le lac voir celui qu'elle aimait,  
Elle avance, elle glisse, elle enfonce dans l'onde  
En lui tendant les mains.... Drame affreux !... L'eau profonde  
Sur elle sans pitié se referme ; l'azur  
Un seul instant troublé redevient calme et pur.  
Tout était dit. Silence, obscurité, mystère,  
De leur triple lincolin recouvrirent la terre....  
Pauvre vierge des champs, ce fut là ton destin !!!

Et quand le vieux Raymon arriva, le matin,  
Pour chercher son Irma ; quand il vit sur la rive

Comme un cygne endormi sous son aile chétive,  
Flotter un corps ; quand lui, lui son père, eut dressé  
Ce corps tout ruisselant, inanimé, glacé ;  
Quand il eut reconnu dans la main entr'ouverte  
Cette fleur par Édward au dernier jour offerte ;  
Et, séparant enfin les tresses de cheveux  
Qui cachaient le visage à ses avides yeux ,  
Quand il eut appuyé sur cette lèvre pâle  
Une lèvre tremblante... ô surprise fatale !  
Comprenez-vous, enfants, quel fut son désespoir ?  
Quel autre événement mieux fait pour émouvoir ?  
Qui pourrait l'exprimer ?

« Fille de mon vieil âge »

S'écria-t-il « Irma, toi, l'honneur du village,  
« La rose des forêts, le rayon de mes jours,  
« Tu n'es donc plus, Irma!... De toutes nos amours  
« Il ne me reste plus pas même ton sourire,  
« Pas même ton regard, pas même ton délire !  
« Folle, c'était beaucoup ; morte, c'est trop, grand Dieu !  
« Quel monstre, quel démon t'a conduite en ce lieu ?  
« Cet Édward de malheur, est-ce lui ? dis, ma fille,  
« Réponds : vois à mes cils cette larme qui brille,  
« Pitié pour ton vieux père, Irma, réveille-toi...  
« Lâche ta proie, ô mort!... Christ, ô Christ, donne-moi,  
« Rends-moi ma fille, ou bien que je meure avec elle...  
« Aveugle que je suis : la tombe est éternelle,  
« Quand la tombe est ouverte... Allons ! allons ! Bruno,  
« Assez de cris ; partons, quittons ce lac d'Oo.  
« Puisse un volcan de feu jaillir de nos montagnes  
« Et le dessécher ! Viens, aux anciennes compagnes

« De notre Irma chérie allons dire, ce soir,  
« De couper leurs cheveux, de mettre un voile noir,  
« D'allumer sur l'autel le cierge funéraire,  
« De pleurer comme nous, car Raymon n'est plus père ! »

Et Raymon et Bruno, sur deux branches de houx  
Rapportèrent le corps, fardeau pénible et doux,  
Jusqu'au prochain village.

Oh ! je crois encore être  
Au jour où retentit le triste chant du prêtre.  
Ce jour-là le travail aux prés fut suspendu.  
Pour suivre le convoi chacun s'était rendu ;  
Chacun versa des pleurs et des pleurs bien sincères ;  
Après elle on eût dit tout un peuple de frères ;  
Des lys et des lilas entouraient son cercueil ;  
Des vierges la portaient en longs habits de deuil ;  
Les pauvres éplorés l'appelaient leur bon ange :  
Ce n'étaient que douleur, larmes, regrets, louange.  
L'amour l'accompagnait jusqu'au champ du repos...

Maintenant, ô poète, au milieu des tombeaux  
Un unique cyprès vous indique sa place.  
L'orage, de ses pas a balayé la tracé ;  
Mais Luchon garde encor son pieux souvenir. » (1)

A peine le vieillard venait-il de finir,  
Que la foudre gronda dans l'éclatante nue :

(1) On a reproché à l'auteur, dans les critiques de la première édition, d'avoir fait Raymon trop savant. Nous priions d'observer que Raymon a été en contact intime avec sa fille Irma, qui avait de l'éducation, à la différence de JEANNE, de George Sand.

Le ciel semblait se joindre à l'assemblée émue.  
De l'âtre négligé les feux étaient éteints,  
Les verres devant nous étaient encore pleins,  
Tant on avait suivi cette touchante histoire.  
« Et Bruno ? » dis-je.

— « Ami, Bruno mourut sans gloire.  
Lui, l'habile chasseur, suspendit son fusil.  
Nul ne le vit depuis affronter le péril ;  
Et l'ourse impunément put désertier son antre.  
Le chagrin qui, pareil à la flèche aiguë, entre,  
Le chagrin le tua. De la mort de sa sœur,  
Sans cesse en soupirant il se disait l'auteur.  
Il traîna quelques mois dans la monotonie,  
Puis... à celle d'Irma sa tombe est réunie.

— Et Raymon ?

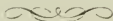
— Accablé de peine et de malheurs,  
Raymon pria le ciel de finir ses douleurs ;  
Mais le Très-haut voulut prolonger sa souffrance.  
Raymon alors, du val devint la Providence ;  
Il donna tous ses biens : les pauvres, grâce à lui,  
Virent un peu d'aisance égayer leur réduit.  
Raymon a bien gémi, bien souffert sur la terre,  
O poète, Raymon dans sa longue carrière  
A versé bien des pleurs ; Raymon a bien souvent  
Appelé le tardif et désiré moment  
Où l'ange de la mort, qui sans doute l'oublie,  
D'un coup d'aile éteindra la flamme de sa vie...  
Oui, mes enfants, Raymon ne forme plus qu'un vœu :  
C'est dire à ce monde un éternel adieu,

C'est d'offrir au Seigneur ses longues pénitences  
En expiation de toutes ses offenses ;  
C'est de rejoindre Irma, sa bonne et douce Irma,  
De la voir, de l'aimer de même qu'il l'aima  
Sur cette terre... Irma, tu me vois, tu m'écoutes,  
N'est-ce pas? Tu m'attends sous les célestes voûtes,  
O mon Irma chérie, ô vierge des vallons? »

Et comme le prophète au chef ceint de rayons,  
Le vieillard se dressa. Des larmes abondantes  
Roulèrent sur son sein ; et, de ses mains tremblantes  
Cherchant dans l'angle obscur son bâton pour sortir,  
Sur l'auditoire entier qu'il venait d'attendrir,  
Pleine de gratitude, il promena la vue.  
Puis, à moi dont la vie était toute connue :  
« Étranger » me dit-il « toi que l'adversité,  
Malgré ton front sans ride, a déjà tourmenté,  
Toi qui connais, qui sens les douleurs de famille,  
Pardonne mes sanglots : Irma,

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . . c'était ma fille !! »

Bagnères-de-Luchon, 12 septembre 1856



LES PALLADIENNES

PREMIÈRE ÉDITION

A Toulouse, chez Gavy, dans le Courrier des artistes, du 12 août 1858  
au 11 août 1859.



## TOULOUSE

---

Depuis quinze ans au plus Toulouse est une ville.  
Depuis quatre cents ans un Conseil imbécille  
Par acclamation tous les soirs décidait  
Qu'on devait l'embellir et toujours il tardait.  
Ici chaque projet un siècle s'élabore ;  
On le prend, on le laisse, on le reprend encore ;  
Et les neveux des fils des arrière-neveux  
A peine peuvent voir ce qu'on vota pour eux.  
Pourquoi de Fabius suivre ainsi la tactique ?  
Pourquoi ces goûts mesquins ? La cause en est logique :  
Le Conseil n'est formé que d'avares vieillards.  
Allez donc dans un ciel surchargé de brouillards  
Découvrir un rayon ! Dans une tête chauve  
Que rongent les regrets chaque fois qu'on innove,  
Allez donc rechercher l'imagination !

Après tout, ce peut être une précaution :  
Un Capitole un jour fut sauvé par des oies.  
Mais aussi leur cité sur les nouvelles voies  
Arrive la dernière ; et le chemin de fer,  
Qu'on maudit en criant qu'il a tout rendu cher,  
Pour extirper l'esprit routinier de ces rives  
Pourra bien atteler plusieurs locomotives.

Hormis le femme, hormis quelques sites riants,  
Ce qu'on voit de joli date donc de quinze ans.  
Saint-Étienne et sa tour de briques enfumées  
Où des pigeons bourgeois déposent leurs nitées,  
D'un informe débris de Ninive ont tout l'air ;  
L'antique Saint-Sernin de châsses recouvert  
Se déclare l'endroit le plus saint de la terre ;  
La Préfecture ? on veut la confiner sous verre ;  
Le Château-d'eau, la Bourse ? aux yeux des habitants,  
Ce sont de l'univers les plus beaux monuments.  
Écrasé, quoi qu'en dise une aveugle peuplade,  
Le Capitole attend sa complète façade,  
Et pour favoriser l'écoulement de l'eau,  
La place qu'il décore attend un bon niveau :  
Trois fois de cent paveurs la troupe réunie  
Agita sur le sol la truelle et la hie,  
Trois fois l'entrepreneur jeta sa langue aux chiens,  
Mais le maire trois fois y décapla ses biens.  
N'avoir pas su bomber quatre arêtes égales  
En menant d'un carré les deux diagonales !  
N'ont-ils point de Legendre ? Un jour, certain Normand  
Courut après la pluie, ainsi qu'en un étang ,  
S'installer sur la place et pêcher à la ligne.

On comprit à ce trait, du grand Voltaire digne,  
Qu'à Toulouse l'esprit n'est pas fonds communal ;  
Riquet tourne le dos à son fameux canal ;  
Au mont où par le sang notre gloire est écrite,  
En briques on a fait un piétre monolithe ;  
L'hôtel Sipiére est beau, mais il est sans trottoir ;  
Le palais d'Assezat ne peut s'apercevoir :  
Celui qui veut de près en juger les sculptures  
Doit d'un maitre épicier essayer les murmures.  
Grand Dieu ! dans quelles mains ces chefs-d'œuvre sont-ils !  
Et ce ne sont point là des contes puérils.  
Voyez encor les quais, voyez encor les rues,  
Hors celle des marchands toutes sont biscornues ;  
Le bourgeois dont l'échoppe y masque le soleil,  
Pour la sauvegarder entre vite au Conseil.  
Les trottoirs de Toulouse ? allez les voir à Londres ;  
Les Capitouls ne sont que de vieux hypocondres ;  
Et le musée, empli de mainte rareté,  
Pour sa porte d'entrée ici sera cité. (1)

Je passe aux citoyens. Vous, moi, toute la France,  
Tout l'univers connaît leur vaine outrecuidance :  
Le paradis, l'enfer, les démons et les dieux  
Preennent pour s'égayer un Gascon avec eux.  
Les Gascons sont partout, et, s'il faut les en croire,  
Les Gascons seulement remplissent notre histoire...  
Drôles de gens ! L'un d'eux un jour d'un coup de poing  
Me dit qu'il m'enverrait et si loin et si loin  
Qu'avant d'être tombé j'aurais été des mouches

(1) Porte, sœur de celle du théâtre d'Aix.

Croqué ! Les histrions n'auraient pas, dans leurs bouches,  
Plus vite escamoté la muscade aux gamins ;  
Henri IV à chacun donna des parchemins ;  
Tous sont forts et savants ; tous pourraient à Toulouse  
Troquer contre l'écharpe une mauvaise blouse ;  
Tous autant que Piron, Molière, Beaumarchais,  
A la presse vendraient l'esprit à bons marchés ;  
Tous sont prévôts de canne, et de boxe, et d'escrime ;  
Tous sont de leur préfet l'ami le plus intime...  
Que disent-ils encor ? que ne disent-ils pas !  
Plus superstitieux qu'un bonze ou qu'un incas,  
Ils auraient chez Buffon pu former une espèce  
Dont le type est la blague, et la loi, la confesse.

Sur les mœurs, à présent, jeterai-je un regard ?  
C'est l'affaire plutôt de leur père Minjard.  
Dois-je, en effet, lever d'une main saugrenue  
Le rideau qui vous cache une lorette nue ?  
Dois-je vous découvrir les secrets du Grand-rond,  
Nocturne, immense autel où du bal Abeillon  
Accourent tous les soirs les filles demi-grises,  
En offrande à Vénus déposer leurs chemises ?  
Parlerai-je d'un cercle où les couples ardents,  
Quand la foule étrangère a déserté les bancs,  
Des mystères des Grecs suivant encor la marche  
Dansent comme David dansait autour de l'Arche ?  
De ces mères qui vont pour un lucre maudit  
Elles-mêmes trousser leurs filles sur un lit ?  
De cette opinion aux ateliers reçue  
Qu'un amant est un meuble, et que sans retenue  
La grisette peut bien l'offrir à tous les yeux ?  
De certaine madame aux roussâtres cheveux

Chez qui de son *moulon* viennent les petits-maitres  
Flâner en prétextant un faux achat de guêtres,  
Et qui, pour prélever des prix exorbitants,  
Du royaume de Tendre a tiré ses clients ?...  
Las ! ils ont à ces us façonné le langage.  
En désignant la sœur, l'épouse la plus sage,  
Cinquante fois un frère, un mari vous dira :  
« *La Thécline est ici, la Julie a fait ça.* »

Admirable bêtise ! O Toulouse, Toulouse,  
Sur ton compte combien à distance on se blouse !  
Chez toi si les rentiers trouvent un bon couvert,  
Vainement les Ninon auraient salon ouvert.  
Vas-tu te récrier ? Un marchand de parole  
Pour toi de défenseur va-t-il jouer le rôle ?  
De tes instituteurs, tes bas-bleus, tes pédants  
Vais-je voir contre moi monter les flots grondants ?  
Viendront-ils me lancer prose et bile au visage ?  
Quand je les entendrais, je rirais davantage ;  
Et les Muses, oyant leur singulier patois,  
Pour les admonester n'auraient plus qu'une voix.

Jamais, lecteur, jamais vous n'aurez une idée  
Du bizarre instrument dont se sert leur pensée ;  
Le *vent d'autan* les mate, et leur dévotion  
A placé l'abbé Gaume avant l'abbé Lhomond.  
Que, dans une cité dont la littérature  
Avec la halle-aux-blés est la seule parure,  
Où Clémence, la fiée en admiration,  
A la plus laide rue a légué son grand nom ;

Où Germaine Cousin, entre mille miracles, (1)  
Des flots qu'élargissait la digue du Bazacles,  
N'ayant pu garantir le pont en fil de fer,  
D'en avoir garanti l'actionnaire eut l'air ;  
Où, quand le mois de mai revient sur les collines  
Faire à son doux soleil fleurir les aubépines,  
Des jeux Floraux fameux les fameux mainteneurs  
Remettent du ruolz à quelques rimailleurs ;  
Que dans Toulouse enfin où les arts, où les lettres  
Sur de petits fauteuils voient tant de petits-maitres,  
Comme à Soles jadis, des hommes de salon  
Pour me parler français viennent parler gascon...  
Oh! cela me surprend, cela me désenchante !  
La Faculté pour eux s'est montrée obligeante ;  
Elle a voulu sans doute avoir des bacheliers  
Quand même, et les a pris au fond des ateliers.

Si des ouvriers sortis de l'école d'un Frère  
Osent impudemment écorcher la grammaire,  
*Rai!* le Frère est payé pour être ignorantin.  
Mais quiconque en pensum copia du latin,  
Quiconque au séminaire, au lycée, au collège  
Feuilleta le *gradus*, Homère et le solfège,  
Ne doit-il pas quitter le jargon du pays ?  
Le français n'est-il donc que l'argot de Paris ?  
Et n'allez point ici me traiter de sophiste !  
Abordez au hasard un juge, un journaliste,  
Ou bien un épicier, ou bien un gabeloux.  
Si vous le saluez, il vous salue à vous,

(1) Sainte du terroir, mise à la mode depuis 1853

Il vous embrasse à vous, et, le long de sa tempe  
Pour un peu de sueur, il dit qu'il est tout *trempe*,  
Honteux d'en fabriquer un si grossier pain bis,  
Ils appellent *millet* l'exotique maïs ;  
Ils aiment mieux ce mot que *non pas* le mot propre.  
Au coin du carrefour une chose malpropre  
Sent *méchant* ; au commis qui leur vend un gibus  
Ils disent : « c'est trop cher, nous verrons *quelqu'un plus* » ;  
*Toutes les fois et quand* qu'on les traite de bêtes,  
Ils savent répliquer : « plus que nous *en* êtes. »  
Enfin, parmi le peuple et les gens comme il faut,  
*Après*, employé seul, a le sens de *tantôt* :  
« *Après* je l'ai trouvée à madame Fourcade.  
Je ne vous ai pas vue *après* à la Dalbade,  
*Et même* à vous chercher mes yeux se sont lassés.  
— Oh ! que vous êtes sot ! — Hélas ! j'en suis assez... »  
Étrangetés ! ici la langue des Corneilles  
Ferait à des Chinois boucher les deux oreilles.  
Pour punir ces Cottin, au Parnasse espérons  
Qu'on bâtira bientôt des petites-maisons.

Vous paraissez surpris, vous ne pouvez comprendre  
Tout ce que dans ces vers je viens de vous apprendre ;  
Peut-être doutez-vous que des gens en habits  
Puissent faire, en causant, un tel salmigondis.  
Dieu ! le certificat d'un an de rhétorique,  
De talent dans le monde est-il un viatique ?  
Eh bien ! dùt mon iambe être autant maltraité,  
Voilà la vérité, toute la vérité.  
Parcequ'un Descazeau pour des trafics indignes  
Jugera d'un article en calculant les lignes ;  
Parcequ'un Toulousain affichant un grand air

Préfère à cent journaux l'AIGLE de Jupiter ;  
Parcequ'aux gens du lieu la salle des Illustres  
Promet en fait de gloire une niche et deux lustres ;  
Parcequ'un boutiquier prend pour faire le fin  
Le JOURNAL DE TOULOUSE ou celui de Dupin ;  
Parcequ'un gazetier céans veut sans vergogne  
Se montrer plus fécond que la mère Gigogne...  
Devais-je, respectant leur barbare jargon,  
Me taire, et le mauvais le laisser croire bon ?  
Allons ! que l'on se borne à Toulouse la sainte !  
Dans le temple du Goût si la lampe est éteinte,  
Qu'au foyer de Paris on reprenne un rayon :  
La Vestale vouée au culte d'Apollon,  
Pour régner sur le monde a mis là sa demeure.

Mais qu'importe, après tout, que l'idiome meure ;  
Qu'ils vous aiment à vous, me détestent à moi ;  
Que pour plaire au jésuite ils aient mis en émoi  
Tous les quartiers brûlant de cent mille bougies,  
Alors qu'avec l'argent de ces saintes orgies,  
Aux pauvres dévorés d'une implacable faim  
Pendant six mois entiers on eût donné du pain ;  
Qu'importe qu'au passif ils mettent tous les verbes ;  
Qu'après moi *quelqu'un plus* leur apporte des herbes ;  
Qu'en parlant de sa fille un père théatin  
Vous dise *la Fanny* comme d'une catin ;  
Que si Jocrisse est niais, encor plus ils *en* soient ;  
Qu'ils se disent savants et surtout qu'ils le croient ;  
Et que du Capitole aux paisibles passants  
Le mur inachevé semble montrer les dents...  
Pourvu que le Gascon, « de l'hôtel de son père,  
P..... dans la Garonne » et soit fier de le faire !!



## LA GARONNE

---

Coulez, flots bleus de la Garonne,  
Coulez vers de lointains séjours ;  
Le rêve auquel je m'abandonne  
Avec vous s'enfuit pour toujours !

D'où viens-tu, charmante rivière ?  
Où commencent tes jolis bords ?  
Comme le Nil dans un mystère  
Caches-tu l'urne d'où tu sors ?

O rude enfant des avalanches,  
Les effroyables ouragans  
Qui brisent l'if aux noires branches,  
Te conçoivent-ils dans leurs flancs ?

On sur quelque verte colline,  
Inaccessible à ces chasseurs  
Dont l'isard fuit la carabine,  
T'échappes-tu du sein des fleurs ?

Tu nais où naissent les orages ;  
Les aigles boivent dans ton eau ;  
Comme une gaze, les nuages  
Entourent toujours ton berceau.

Jadis, au temps de la prouesse,  
Là vibrèrent les sons d'un cor :  
Dis-moi, quand la nuit est épaisse,  
Dis-moi, résonne-t-il encor ?

J'aime ton courant si limpide  
Loin des bruits de notre cité,  
Si blanc d'écumes et rapide  
Quand il est par elle arrêté ;

J'aime tes deux rives coquettes  
Où se mire l'azur des cieux,  
Où les saules penchent leurs têtes  
Comme pour baiser tes flots bleus ;

J'aime ta fraîcheur, ta pelouse,  
Tes bosquets pleins de demi-jour,  
Dont Armide serait jalouse,  
Où l'on vient deviser d'amour ;

J'aime surtout le doux silence  
De tes si vieux, si vieux peupliers,  
Qui durent ombrager Clémence  
Quand ses mains tressaient des lauriers.

Dis-moi, fille des Pyrénées,  
Où sont tes nymphes, tes sylvains,  
Et ces victimes couronnées  
Qu'on immolait aux dieux Romains ?

Où sont les terribles druidesses  
Qui priaient parmi les éclairs ?  
Où sont les hordes vengeresses  
Que vomirent les froids déserts ?

Où sont les rois du Capitole ?  
Où sont ces gloires du passé ?  
Plus de piédestal, plus d'idole :  
Ce qui fut a-t-il bien été ?

Hélas ! quand j'admire ton onde,  
Mon cœur a de cruels frissons :  
Elle est l'image de ce monde,  
Comme elle ici-bas nous passons.

Coulez, flots bleus de la Garonne,  
Coulez vers de lointains séjours ;  
Le rêve auquel je m'abandonne  
Avec vous s'enfuit pour toujours !

## LES JEUX FLORAUX

---

De loin c'est quelque chose, et de près... Je parie  
Que vous vous figurez une place fleurie,  
Sablée et pavoisée ; une estrade en plein air ;  
Des gradins comme ceux que vit Dante en enfer,  
Où de front monteraient à l'aise cent personnes ;  
Des guirlandes aux murs ; aux portes des couronnes ;  
Du bruit, beaucoup de bruit ; un allègre concours  
De peuples et de chars venus des alentours ;  
Les orphéons, aux voix puissantes et dociles,  
Animant sur leurs pas tous les quartiers tranquilles ;  
Les artilleurs sonnant l'aubade dès le jour,  
Dans leur trompette aiguë ; et le roulant tambour,  
Et la vive fanfare ébranlant les boutiques ;  
Les ateliers fermés ; maîtres et domestiques  
En habits de dimanche au spectacle courant ;

D'étrangers qu'on prendrait pour les flots d'un torrent  
Chaque rue encombrée et chaque maison pleine ;  
Sur un piédestal d'or, de l'artistique Reine  
Le buste, ce jour-là de sa niche enlevé,  
Devant le Capitole avec pompe élevé ;  
Et puis, midi sonné, la fête qui commence ;  
Les musiques, les chants, les cris de joie immense ;  
La foule, mer qui bout au feu des passions,  
Partout la foule, à terre, aux arbres, aux balcons,  
Aux fenêtres, aux toits ; puis par une duchesse  
De beaux vers lus tout haut comme jadis en Grèce ;  
Puis, au bout de ces vers, cent mille Toulousains  
Pleurant d'enthousiasme et frappant des deux mains ;  
Et, quand le mainteneur a nommé le poète,  
Que ce fier nom de bouche en bouche se répète,  
Lamartine, Méry, Musset ou bien Hugo,  
Des tonnerres humains hurlant « bravo, bravo ! »

. . . . .  
Doux rêves ! aussi moi j'avais eu ces idées !  
Mais ces vierges ne sont que des femmes ridées.  
Que trouve-t-on, en fait ? Sous leurs collets montants,  
Pour juger l'art nouveau des nobles d'ancien temps ;  
En guise d'olympiade, une cérémonie  
Entre les quatre murs d'une chambre jaunie ;  
En guise d'apparats, un piquet de pompiers  
Escortant trois bons vieux qui vont chercher à pieds  
Les métalliques fleurs que le prêtre a bénites ;  
Un éloge rempli d'éternelles redites ; (1)

(1) Chaque année, l'éloge de Clémence Isaure est de rigueur.

Comme rimeur, un niais de Lardenne ou de Til  
Encor plus inconnu que les sources du Nil ;  
Pour public, des curés, des substituts, des dames  
Saintement occupés du salut de leurs âmes ;  
Et sur tout cet ensemble, une profusion  
De haine pour Voltaire et de dévotion.  
C'est notoire : jamais un célèbre poète  
N'a voulu concourir à ce semblant de fête,  
Et jamais écrivain, vainqueur aux jeux Floraux,  
N'a vu son nom sortir des recueils spéciaux.  
Voulez-vous être sûr du lys ? A la madone  
Dédiez un sonnet. Voulez-vous l'anémone ?  
Vantez le droit divin, blâmez Quatre-vingt-neuf,  
Ou traduisez Gerson en style de Brébœuf.  
Trouvez-vous plus flatteur d'avoir la violette ?  
Maudissez l'industrie et traitez Karr de bête.  
Enfin sifflez l'Empire, et les quarante amis  
Vous récompenseront par quarante soucis.  
Sus au progrès ! A bas le lyrisme moderne !  
A bas Gautier, et Sand, et lord Byron, et Sterne !  
« La poésie est morte » et pour bien l'établir,  
Ils couronnent des vers dont ils devraient rougir.  
Si ces grognards, quand Dieu créa notre machine,  
Avaient été présents, par goût pour la routine,  
Ils l'auraient supplié de laisser le chaos !  
Pauvres vieillards ! Voilà pourquoi les jeux Floraux  
Ont perdu leur éclat ; voilà pourquoi Clémence  
Pour les gens sérieux n'est qu'une souvenance ;  
Pourquoi Vaïsse, Pujol, Dusolier et Lomon  
Avec leur plume ont mis un stigmaté à son front ;  
Pourquoi même Noulet en un écrit notable  
A presque démontré qu'Isaure est une fable.

Ainsi donc, petits frais, petits soins, petits prix,  
Petits maîtres ès jeux Floraux, petits esprits,  
Petit livre où chacun des lauréats s'étale,  
Petit public, petits travaux, petite salle,  
Petits certificats, petits bruits, petits noms :  
Tout est petit, hormis les discours qui sont longs !

## L'ARBITRAIRE

---

Moi dont le nez craint tant l'accès  
Des noires robes d'audience,  
Pour rattraper une créance  
Je viens d'intenter un procès.  
Chez un arbitre on m'expédie,  
Lequel me reçoit comme un chien.  
Pauvre arbitre, je le vois bien,  
La loi « civile » est peu suivie.

A certain niais, pour certains soins,  
Je réclamaï certain somme.  
« Sur mon journal » prétend cet homme  
« Vous mites l'acquit en tous points.  
— « Eh bien ! » dis-je « qu'on vérifie



Chaque feuillet » ; on n'y lut rien.  
Pauvre arbitre, je le vois bien,  
C'est un cas de sorcellerie.

Malgré ce mensonge, pourtant  
Me condamne le juge acerbe ;  
Il a retourné le proverbe :  
*Verba manent, scripta volant.*  
Devant lui, pour gagner partie,  
L'argent est le secret moyen.  
Pauvre arbitre, je le vois bien,  
Thémis par Plutus est bannie.

Qu'objecte encor le défendeur ?  
Que j'étais l'amant de sa femme,  
Et qu'à tort ainsi je réclame  
Ce qu'il paya de son honneur.  
Dans une telle plaidoirie  
Ne pas reconnaître un vaurien !  
Pauvre arbitre, je le vois bien,  
C'est que tu sors de l'Arcadie.

Tu fis au poète un affront,  
O butor sans tête et sans âme,  
Mais douze fois d'une épigramme  
Je m'en vais te marquer au front.  
Ma vengeance sera sortie  
De mon esprit : jamais e tien,  
Pauvre arbitre, je le vois bien,  
Ne fournira la répartie.

I

L'autre jour, dans une affaire,  
Au plaideur tout ébaubi  
Piffar tournait le derrière,  
Et continuait de faire  
Devant un cadre noirci  
Sa barbe du samedi ;  
Je fus témoin oculaire.  
C'est le cas de dire ici :  
Si le miroir est poli,  
Notre arbitre ne l'est guère.

Ii

Certain Chinois pérégrinait chez nous ;  
Pour quels motifs ? probablement par goûts.  
Or, lorsqu'il fut arrivé dans la ville  
A qui Clémence a fait un codicile,  
Fils d'un arbitre, il demanda de voir  
Gens de sa clique. On lui dit qu'habit noir  
Comme leur âme iceux portent en France.  
Piffar passait. Notre Chinois d'avance  
A ce trait-là reconnut le barbon.  
Rien de plus laid ses yeux ne virent onc :  
« Par Fo ! » dit-il en faisant une mine  
« Tous les magots ne sont pas à la Chine. »

-III

Un testateur original laissait  
Dix mille francs à la personne  
Qui sur son corps posséderait  
N'importe quoi de la longueur d'une aune.  
Au concours chacun s'empressa.  
L'un avec son nez arriva ;  
L'autre fit voir une main sans pareille ;  
L'autre ceci, l'autre cela ;  
Mais à peine Piffar eut-il montré l'oreille  
Qu'héritier on le proclama.

IV

Devant Piffar naguère était pendant  
Petit procès. Bourgeois d'esprit mordant,  
Au tapissier qui lui mit de la paille  
Au lieu de crin, voulait par représaille  
Au lieu d'écus ne donner que des sous.  
L'arbitre, à qui l'on a monté la tête,  
De ce rabais veut avoir l'âme nette.  
« Tous vos fauteuils en seront-ils moins mous ? »  
S'écria-t-il d'un air plein d'insolence  
« Je ne vois pas la grande différence... »  
— « Et moi » répond l'acheteur « la vois bien :  
Vous mangez l'une, et l'autre ne vaut rien ».

V

Cet arbitre, de son prochain  
Irait jusqu'à fouiller les poches,  
A l'instar du fameux Mandrin.  
Que lui font à lui les reproches?  
Le soir, à la lueur du suif,  
Il compte et recompte une bourse  
D'écus impurs comme leur source.  
Aussi, dès qu'il rencontre un juif,  
En homme de même étiquette,  
Pour le saluer il s'arrête.  
« Mais » direz-vous probablement  
« Tous ces juifs qu'en frères il traite  
L'aiment beaucoup... » Eux ? Nullement :  
Ils savent trop bien quelle bête  
Moïse d'aimer leur défend.

VI

Ci-git Piffar, arbitre sans honneur ;  
Lequel, pour s'enrichir plus vite,  
Mais sans avoir à risquer la poursuite  
Du gendarme et du procureur,  
Trouva moyen d'être voleur. —  
Adonc comment fit-il ? — Il fit faillite.

VII

Un certain jour, dans le triste repaire  
Où vit Piffar, certain négociant,  
Que je connais ici parfaitement,  
Fut obligé d'aller pour une affaire.  
L'arbitre, après vingt mots par-ci par-là,  
Comme toujours à l'injure arriva.  
Lors le plaideur se retourne et lui donne...  
Ne savez quoi?... ce que jadis Colonne  
A Boniface VIII donna.

VIII

De toutes les villes de France,  
Celle où Piffar, ce vieux frippon,  
Ira finir son existence,  
A coup sûr, ce sera Toulon.

IX

Onosandre Piffar, après un long effort,  
Sous le nom pompeux de rapport  
Vient de me rédiger affreuse pataraffe :  
Ce serait un travail très fort,  
N'étaient les fautes d'orthographe.

X

« Monsieur l'arbitre est-il chez lui ? »  
Hier dis-je à la fille Ramonde.  
— « Oui » répond-elle. — « Avec du monde ?  
— Non, il est seul ». J'entre sans bruit,  
Et, près d'un bon feu qui pétille,  
Devant des huitres attablé,  
Je vois l'homme... On m'avait caché  
Que monsieur était en famille.

XI

Devant Piffar, ce maître aliboron,  
Des plaideurs racontaient qu'en Perse  
Dès qu'un voleur sortait de sa maison,  
On le pendait sans jury ni prison :  
C'était une loi d'Artaxerce.  
« Dieu ! » dit-il, avec un soupir  
« Si jamais la justice en France ainsi s'exerce,  
Comment ferai-je pour sortir ? »

XII

Une fille adonnée au vice  
Chez Piffar prenait, l'autre jour,  
Maint et maint pudique détour

Pour dire qu'elle était... sous l'œil de la police.

« Parlez crûment, » s'écria le Jocrisse

« De votre état faut pas que l'on rougisse :

Vous pouvez bien vendre l'amour,

Puisque moi je vends la justice. »

XIII

Cettui Piffar est le roi des voleurs.

D'un cafetier il vola les liqueurs ;

Il vole écus, habits, tabac, vin, femmes,

Pain, huitres, bois, et viande, et salé :

Cela seul qu'il n'ait pas volé,

C'est ma douzaine d'épigrammes.

## LE CONGRÈS MÉRIDIONAL

---

On dit que l'ombre de Clémence  
Se présentant à Lacointa (1)  
Lui dit d'un air presque en démente :  
« Messieurs, que faites-vous donc là ?  
Comme de vrais porteurs de blouse,  
Vous tournez le dos au progrès.  
Vite un congrès  
Deux , trois congrès,  
Quatre congrès,  
Cinq congrès, dix congrès !  
Relevez ma vieille Toulouse,  
Ou je crache sur vos portraits... »

(1) Monsieur Lacointa, secrétaire des Facultés de Toulouse, organisateur du congrès méridional, en 1858.



Lors, pour plaire à la noble dame,  
On assemble les Facultés ;  
On fait retentir la réclame,  
On mande gens de tous côtés.  
Qu'ils aient de l'esprit comme douze,  
Ou qu'ils soient bruts comme du grès...

Vite un congrès,  
Deux, trois congrès,  
Quatre congrès,

Cinq congrès, dix congrès !

L'essentiel est que, dans Toulouse,  
Ils soient nombreux... n'importe après !

Déception !... De l'Arcadie  
Et de Carpentras sont venus,  
Comme pour voir la comédie,  
Une dizaine d'inconnus.  
La lancette ni la ventouse  
Ne tirent rien de tels jurés.

Vite un congrès,  
Deux, trois congrès,  
Quatre congrès,

Cinq congrès, dix congrès !

Or qu'ont-ils laissé dans Toulouse ?  
Zéro produits, zéro regrets.

Un fils de l'homœopathie  
Des médecins parle sans los :  
On vous lui prend son homélie,  
On vous la lui flanque *pès pots* ; (1)

(1) Expression familière en Gascogne : *au travers des lèvres*.

Un autre parle vache et bouse ;  
Un autre parle fleurs et prés ;  
    Vite un congrès,  
    Deux, trois congrès,  
    Quatre congrès,  
    Cinq congrès, dix congrès !  
Un autre voudrait qu'à Toulouse  
On circulât par train *express*.

Lomon discourt sur la musique,  
Dumège sur les vieux taudis ;  
Sur les lettres Pujol s'explique :  
Il en reçoit tant de Paris !  
Mais nulle bouche n'est jalouse  
De donner le détail des frais. -  
    Vite un congrès,  
    Deux, trois congrès,  
    Quatre congrès,  
    Cinq congrès, dix congrès !  
A nos amateurs de Toulouse  
Barême offre bien peu d'attraits.

Enfin monsieur Prévost demande  
Qu'une commission d'achats,  
De vieux tableaux fasse provende  
Pour le musée... Hélas ! hélas !  
Dans les combles, ou je me blouse,  
J'en ai vu cinq cents éventrés.  
    Vite un congrès,  
    Deux, trois congrès,  
    Quatre congrès,

Cinq congrès, dix congrès !  
Pourquoi chercher hors de Toulouse  
Des chefs-d'œuvre qu'on a tout près ?

Du congrès voilà donc l'histoire.  
Je l'ai mise en vers, cher lecteur,  
Pour qu'à notre plus grande gloire  
Chacun la retienne par cœur.  
Et maintenant, si votre épouse  
Se met à vous faire des traits,  
Vite un congrès,  
Deux, trois congrès,  
Quatre congrès,  
Cinq congrès, dix congrès !  
Car tous les maris de Toulouse  
A crier avec vous sont prêts.

## BOUQUET D'ÉPIGRAMMES

Pour mettre à la boutonnière du JOURNAL DE TOULOUSE,  
Journal d'un Gouvernement. (1)

---

Hier, du Canal on apporte une caisse.  
Était dessus écrit avec la main :  
« Au rédacteur du JOURNAL TOULOUSAIN ».   
Quelque cadeau de Joinville ! O liesse !!  
« C'est moi qui suis rédacteur » dit Gourdon.  
« Nenni, c'est moi » dit Pujol, bon apôtre ;  
Mais quand on eut décloué le caisson  
Et que dedans on ne vit que du son,  
Plus n'ont voulu l'être ni l'un ni l'autre.

(1) Imprimé séparément, -à Bordeaux, 1859, chez Gounouilh ou, 118-77  
millimètres, 50 centimes.

A sa servante on conte que Molière  
Lisait toujours chaque nouvel écrit  
Pour voir l'effet; Gourdon de même agit.  
Hier matin donc, à nouvelle chambrière  
Qui point n'était au courant de l'affaire,  
Mais qui savait ce que Gourdon peut faire,  
Cettui veut lire un fragment littéraire.  
Icelle alors de rire éclate et dit:  
« Ores, monsieur, point ne m'est nécessaire  
Votre discours, puisque je sors du lit ».

\*

Hier le JOURNAL TOULOUSAIN  
Trouvait la paille trop chère :  
« C'est » dit un propriétaire  
« Qu'il craint de mourir de faim ».

\*

Ne sais plus trop quel grand roi de l'histoire,  
Au seul aspect d'une pomme, sans pouls  
Se laissait choir. Tels ne sont pas chez nous  
Les rédacteurs d'une feuille notoire,  
Car chaque jour devant certaine poire  
Ces rédacteurs se mettent à genoux.

\*

Pour endormir ses malades, la nuit,  
Un médecin, comme un apothicaire,  
Jus d'opium leur baille d'ordinaire.  
On ne suivez recette si vulgaire ;  
Lisez Pujol... et l'effet est produit.

\*

Un jeune auteur, à peine jà nubile,  
Moult du papa redoutant les soufflets,  
Onques n'osait aux acteurs de la ville  
Faire jouer certain sien vaudeville.  
« Moi, » dit l'ujol « j'ous père plus facile  
Dans mon printemps ; mais la raison hostile  
Qui m'empêcha, ce furent les sifflets... »

\*

Aux jeux nigauds où tout nigaud s'adonne  
Ayant mandé sonnet sur la madone,  
Du lys d'argent Pujol se croyait sûr ;  
Mais un charbon le mainteneur lui donne  
En lui disant : « *par pari refertur* ».

\*

Pujol et l'épicier du coin  
Égaux en esprit doivent être.

Je n'en juge que par ce point :  
L'un fabrique l'extrait de coing,  
L'autre fait les extraits de lettre.

\*

Gourdon, déjà vétérinaire,  
Vient d'être reçu médecin.  
D'un tel docteur les gens ne diront guère :  
« Il n'est pas bon à soigner un carlin ».

\*

Un enfant du Cèeste-empire,  
Passant ici l'autre jour, voulut lire  
Ce que Pujol à ses lecteurs bourgeois  
Sert chaque dimanche du mois.  
Un traducteur soudain on lui propose :  
« Et pourquoi ça ? » dit l'homme jaune et rose  
« Pas n'en ai besoin, je suppose,  
Puisque c'est écrit en chinois ».

\*

« Monsieur Pujol est tout esprit »  
Me disait hier un vieux notaire.  
« Non, » lui répliquai-je « au contraire  
M'est avis qu'il est tout matière,  
Puisqu'il est lourd pour qui le lit. »

\*

A l'épicier du coin je demandais : « Eh bien !  
Quoi de nouveau ? — Ma foi ! je ne sais rien.  
— Vous tenez cependant le JOURNAL DE TOULOUSE.  
— Cettui chiffon?... Ni moi ni mon épouse  
Ne lisons ça. Céans si nous l'avons,  
C'est qu'il faut du papier pour plier nos savons ».

\*

Dimanche, Pujol à sa blonde  
Un bouquet de pavots donna.  
« Quel pauvre cadeau que cela ! »  
Dit la fille. Lui, répliqua :  
« Le plus bel écrivain du monde  
Ne peut donner que ce qu'il a ».

\*

« Vous dites que Pujol confond  
Euripide, Homère et Solon.  
Quoi d'étonnant ? Ce saint apôtre  
Pas ne connaît de grec un iota ».  
Erreur, monsieur, où voyez-vous cela ?  
La langue grecque et le bêta  
Peuvent-ils aller l'un sans l'autre ?

\*

« Dites-moi donc z-un peu, bouhomme,  
La différence qu'entre eux ont



Le JOURNAL DE TOULOUSE et l'courrier de Lyon ?

— C'est pas *pu* malin qu'une pomme :  
C'courrier fut assommé, dit-on,  
Et l'JOURNAL DE TOULOUSE assomme ».

\*

« Ces écrivains soporifiques,  
Cyniques, *louisphilippiques*,  
Électriques, télégraphiques, (1)  
Adonc avecque vos critiques  
Vous voulez, à ce qu'il paraît,  
Les faire tourner en bourriques ? »  
Nenni, monsieur, puisque c'est déjà fait.

\*

Dans un café, malgré cris et tapage,  
Trop ayant lu le JOURNAL TOULOUSAIN,  
Jean s'endormit. On l'éveille. Et soudain :  
« Vous m'éveillez » dit-il « c'est moult dommage,  
Car je rêvais qu'à chaque page  
Ce journal d'esprit était plein ».

\*

Ci-gît Pujol que tua trop d'esprit.  
De son trépas tu ne soupçonnais guère

(1) Allusion à la manie obstinée qu'ils ont d'intituler ainsi les dépêches :  
« dépêche télégraphique, électrique, particulière ».

Cette cause extraordinaire :  
Voilà pourquoi, passant, on te le dit.

\*

« Vous affirmez, petit auteur,  
Que nous endormons le lecteur ;  
Comment ainsi pouvez-vous donc médire ?  
Point ne voyez que, dedans les cafés  
Qui sont encor céans nos abonnés,  
Les gens sont toujours éveillés ? »  
Tout beau, tout beau ! messieurs, calmez votre ire ;  
Cela je vois, mais je vais dire  
Pourquoi ces gens sont exceptés :  
C'est que pas ils ne savent lire.

\*

Ces chroniqueurs, on peut le croire,  
Sont des chroniqueurs très heureux ;  
Car pour la soif, une fois vieux,  
Ils auront encor une poire.

\*

Pujol, un certain jour, à gros actionnaire  
De son journal disait : « si le millionnaire  
Ne mangeant que faisan rôti  
Et ne buvant que du madère

Passe pour être tout matière,  
Vous prouvez qu'il contient aussi  
Quelques milligrammes d'esprit ».  
Lors icelui, peu flatté, lui réplique :  
« Apprenez qu'aux yeux de chacun,  
Électrique et télégraphique  
Jamais n'ont fait, jamais ne feront qu'un ».

\*

O Pujol, écrivain plaisant,  
De vos dépêches électriques,  
Particulières et publiques,  
Et lentes et télégraphiques,  
Et divines et diaboliques,  
Et classiques et romantiques,  
Trois cent soixante-cinq fois l'an,  
Contre toutes les rhétoriques  
Continuez très sagement  
De régaler les abonnés, et quand  
Ils apporteront leur argent,  
Donnez-leur en remerciement  
Quarante adjectifs au comptant.

## CAUSERIES

### I

Qu'à tous les diables soit votre premier-Toulouse,  
Cher lecteur ; il m'ennuie, il m'assomme, et l'épouse  
De l'illustre Camard qui, dans un vase en grès,  
Jadis but la cigüe, a pour moi plus d'attraits.  
Ah ! l'affligeant métier que d'être journaliste !  
Mieux vaut être, à coup sûr, banquier, capitaliste,  
Voire négociant, quoique chez ces ventrus  
L'esprit soit en raison inverse des écus.  
L'esprit ! il court la rue en notre aimable France,  
Mais aucun Archimède encore n'a, je pense,  
Trouvé l'heureux secret d'en faire un fricandeu.  
Or que l'on soit poète, ou que l'on soit bedeau,  
Comme dit Rabelais, « faut pourvoir à la tripe ».

Rêver ne nourrit pas. Quel dommage, ô Mœnippe !  
Le grognard qui digère un succulent *rata*,  
Fume, et rêve en fumant ; mais au moins celui-là  
A l'abdomen rempli. Que d'hommes de génie  
Qui se couchent le soir avec de l'harmonie  
Dans le duodenum en guise de pâté !  
Pareil cas, à Paris, très souvent est cité.  
Heureusement, Toulouse offre plus de ressource.  
Si *rare sunt fontes*, une légère course  
Vous mène à la Garonne ; et là, gratuitement,  
Tout bohème se peut régaler de vin blanc.  
« La Seine » direz-vous « du quai de la Rapée  
Jusqu'à l'île du Cygne offre même lippée ».  
D'accord ; mais à Paris vous ne trouvez, hélas !  
Après ce bon coup d'eau, ni *millet* ni *millas*...  
Ce *millas*, ce doux met qu'en un fameux voyage,  
De Sparte rapporta le peuple Tectosage !

Avec ce nom d'ancêtre, ô charmant Toulousain,  
Où je veux en venir vous ne le voyez brin,  
Moi non plus. Toutefois, nous pouvons en conclure  
Qu'ici, comme partout, pour qu'une chose dure,  
Faut de l'argent, beaucoup ; de l'esprit, encor plus.  
L'argent !... voilà le mot caché sous mon rébus.  
Or, pour que bien longtemps le COURRIER DES ARTISTES  
Puisse ébiler le foie à tous les pessimistes,  
Puisse faire aux éclats rire les gens chagrins,  
Puisse vous égayer de ses propos badins,  
Puisse, chaque jeudi, de quelques épigrammes  
Ou de quelques couplets aigus comme des lames,  
Egratigner un fat ou lacérer un sot,

Puisse vous amuser plus qu'un tour de Bosco...  
Il faut que notre étoile au ciel ne soit pas sombre,  
Il faut des abonnés, des abonnés en nombre  
Suffisant pour solder la note à l'imprimeur.  
C'est pourquoi je me dis votre humble serviteur.

Arrivez ! arrivez !! Lalande, Tournefeuille,  
Colomiers, Saint-Martin ont droit à notre feuille ;  
Cornebarrieu de même. En ces villages-là,  
Ainsi qu'un champignon végète le bêta.  
Bien ! très bien ! De gros sous qu'il est grosse escarcelle,  
Et nous le déclarons soudain un Fontenelle :  
Mais, en particulier. De pareils compliments  
Ne peuvent s'imprimer, nous craignons trop l'encens.  
Si Lomon et Pujol en font leur nourriture,  
Nous autres, nous dinons à nos frais, je vous jure,  
Et nous ne flagornons que dame Vérité.  
Arrivez ! arrivez !! Chacun est invité.  
Nos articles céans valent bien ceux des autres.  
Si nous ne récitons oncques les patenôtres,  
Ou si nous mangeons gras, peu vous doit importer.  
Arrivez ! le COURRIER saura vous contenter.

Sur ce, permettez-moi de secouer ma plume ;  
Et veuillez m'excuser si sur la grande enclume  
Du grand Corneille point ces vers ne sont frappés.  
Faut-il faire pleurer quelques nouveaux Condés ?  
Non. Rions tous alors ; car, si je ne me blouse,  
J'ai fini, cher lecteur, votre premier-Toulouse.

II

« Battez, battez, tambours ; sonnez, sonnez, trompettes ». (1)  
Avant de pérorer pardevant le public,  
Charlatan, bateleur, journaliste, loustic,  
Dans la ville qui bâille ou dans les bourgs en fêtes,  
Par prudence toujours doivent faire du bruit ;  
Sinon, il se pourrait que, jusques à la nuit,  
Fatiguant leur larynx et desséchant leur langue,  
Ils ne cueillissent pas le plus léger produit.  
Parler sans auditeurs est pire que la cangue.  
Cela, chers abonnés, vous explique à l'instant  
Pourquoi, de prime abord, au haut de ma harangue,  
Je mets ce vers d'autrui si pompeux, si bruyant.

Oyez-moi donc un peu. La semaine est bien pauvre ;  
Je ne sais, par ma foi, que vous dire aujourd'hui.  
Essayons : dans le ciel une comète a lui ;  
La guerre est à la Chine et n'est pas au Hanovre ;  
On a badigeonné trente vieilles maisons ;  
Aux marchés on a vu les premiers champignons,  
Et sur quelques réchauds les premières châtaignes ;  
Lomon courait et court encore après l'esprit ;  
Pujol, découragé, de courir a fini ;  
Vestrepain fait les vers moins bien que les empeignes ;

(1) Premier vers d'une poésie ridicule insérée dans le **FLAMBEAU**.

Bremond, qui se nourrit de lauriers, meurt de faim ;  
Depuis que le FLAMBEAU parmi nous s'est éteint,  
Le jour a moins d'éclat, et le médecin docte  
Aura pour son malade un dormitif de moins ;  
Un escadron de rats, conduit par Pternotrocte  
Et par Artépiboule, avant-hier, sans témoins,  
Dans les bureaux pieux de la sainte PROVINCE,  
A presque dévoré l'édition trop mince  
D'un ouvrage fameux sur les ESPRITS FRAPPEURS.  
Ce que c'est que le VER et les souris RONGEURS !

« Voilà » me direz-vous « vos plaisantes nouvelles,  
Journaliste aux abois, vous nous les flanquez belles ».   
Je flanque ce que j'ai. S'il n'est pas de nouveau,  
Il n'est pas de nouvelle ; à moins que mon cerveau  
N'invente des *canards*, et ne vous serve chaud.  
Le mot *canard* me fait penser à la musique,  
Penser à l'opéra comique ou non comique,  
Et penser au théâtre : à bientôt les débuts.  
Les programmes déjà partout sont répandus ;  
Le directeur promet une année homérique ;  
Or, qui vivra verra. Sans les canards, lecteurs  
Bénévoles, j'allais omettre, en mon grimoire,  
De vous parler vendange et vigne et vendangeurs.  
O crime, négligence, ingratitude noire !  
Pour ce, j'avais pourtant mille bonnes raisons.  
La première est d'avoir, en guise de remèdes  
Pour l'estomac, mangé deux de ces palmipèdes ;  
La seconde est d'avoir, aux sarments verts et longs,  
Pendant deux jours, coupé grappes et grappillons ;  
Les autres... n'est besoin d'arriver jusqu'à mille.  
Sachez donc que les vins sont abondants et bons,



Et laissez-moi pousser cinq exclamations :  
Que le plaisir des champs rend le bonheur facile !  
Qu'on y respire bien !! Que l'on s'y sent dispos !!!  
Que Tityre est heureux à l'ombre de ses hêtres !!!!  
Que je plains ces richards qui, l'œil à leurs fenêtres,  
Ont pour tout horizon les cafés, les tripots,  
Et meurent, dans la ville, et d'ennuis et de peine!!!!  
N'aurai-je donc jamais un tout petit domaine ?

En attendant, rimons, rédigeons, écrivons.  
L'an prochain, si Dieu veut, encor nous reverrons  
Ces champs, ces bois, ces prés, ces lieux que nous aimons :  
Ores, adieu paniers, les vendanges sont faites.  
« Battez, battez, tambours ; sonnez, sonnez, trompettes. »

*Courrier des artistes, septembre 1858.*

## ÉPINES DE RHÉTORIQUE

Pour jeter dans l'aire de l'AIGLE, journal du Gouvernement.

---

Jamais on n'a vu Bremond faire  
Ni la revue hebdomadaire,  
Ni le compte-rendu, ni la bourde légère,  
Ni le premier-Toulouse ; bref,  
Rien il ne fait. Pourquoi, dessus chaque exemplaire,  
Signe-t-il « rédacteur en chef » ?  
C'est qu'on omet d'ajouter « honoraire ».

\*

Les loups entre eux ne se mangent, dit-on ;  
Et les chevaux ?... Demandez à Lomon.

\*

« L'aigle a dégringolé des cieux »  
Dit une chanson bien connue ;  
Mais l'AIGLE à Toulouse est reçue  
Dans le secret des demi-dieux.  
Aussi, comme elle est répandue !  
On la trouve dans tous les lieux.

Certain VICOMTE D'AUBETERRE, (1)  
Dans le théâtre afin d'entrer, dit-on,  
Certain auteur s'en va voir, dont le nom  
Pour personne n'est un mystère ;  
Mais icelui, d'un billet de première  
Plaignant l'argent, vous lui fait sans façon  
Prendre un parterre.

Pour voir la figure sévère  
De Lomon, comte d'Aubeterre,  
Qui passe en ébranlant le sol, (2)  
Quand les gens se rompent le col,  
Comme pour voir, dans l'atmosphère,  
D'hirondelles passer un vol,

(1) Le VICOMTE D'AUBETERRE, drame sifflé de M. Lomon.

(2) Pysiquement, Lomon = Charlemagne ≠ Marius.

Les gens ne s'imaginent guère,  
Qu'en sa revue hebdomadaire,  
Il s'est déclaré rossignol.

\*

Maitre Bremond, mercredi,  
Aux bureaux de l'AIGLE apprit  
Qu'en son absence une dame étrangère  
Était venue. « Est-ce réclame à faire »  
Dit-il « ou bien annonce judiciaire ?  
— Nenni, c'est pour des questions d'esprit.  
— Oh ! dans ce cas, ce n'est point mon affaire ».

\*

Entre le comte d'Aubeterre  
Qui suit les traces de Voltaire,  
Et Pujol, son dévot confrère,  
Qui va de l'autel au journal,  
Voici la simple différence :  
L'un écrit bien, mais pense mal ;  
L'autre écrit mal, mais très bien pense.

\*

Comme réponse à notre iambe franc,  
Maitre Lomon un procès va nous faire.  
Ce pauvre comte d'Aubeterre

Passe pour être si méchant !  
Voilà pourquoi, certainement,  
Il nous fait si méchante affaire !

\*

Si le VICOMTE D'AUBETERRE  
Fut sifflé par tout le parterre,  
C'est que maître Lomon, l'auteur,  
Prend un huissier pour collaborateur.

\*

Si vous dites tout simplement  
Que Lomon est un homme grand,  
Vous vous posez en concurrent  
De Lapalisse, et je vous blâme ;  
Mais, placez l'épithète avant,  
Et vous ferez une épigramme.

\*

Monsieur le comte d'Aubeterre  
Eut un enfant, VICOMTE infortuné,  
Qui mourut las ! en voyant la lumière ;  
Derechef, ore il va devenir père, (1)

(1) LE CHATEAU DE PLOUBARNEL, drame resifflé de M Lomon.

Mais (pour certain un docteur l'a donné)  
Cette fois-ci l'enfant sera mort-né.

\*

Ce monsieur Lomon, homme énorme,  
Fit un dramatique CHATEAU  
Pour y loger, de bas en haut,  
De chouans Vendéens une troupe difforme.  
Mais, ils y firent tant de bruit,  
Que la pièce tomba dès la première nuit.

\*

« Devant le nom de cet auteur poussif,  
Pourquoi met-on un A de haut-de-casse? »  
Cet A, monsieur, est un A privatif  
Dont, hormis vous, chacun sait le motif.  
Dès l'instant qu'on le met, la race  
Des flagorneurs a beau partout  
Traiter Lomon d'habile journaliste ;  
Aux yeux du plus mince helléniste,  
A. Lomon ne l'est pas du tout.

\*

Lorsque fut tombé par terre  
Le CHATEAU DE PLOUHARNEL,  
Au tombeau rit bien et bel

Le VICOMTE D'AUBETERRE,  
Tant était vif plaisir son  
Qu'il lui vint un compagnon !

\*

L'autre jour, dans l'AIGLE, Bremond  
Ayant confondu l'anagramme  
Et l'acrostiche, « qu'est-ce donc  
Qu'un anagramme ? » lui dit-on.  
— « C'est le double du kilogramme ».

\*

Après vingt heures de somme  
Se réveille Mathurin.  
« D'où vient cela, mon pauvre homme ?  
— J'ai lu l'AIGLE hier matin ».

\*

*Prophétie.*

Avant une double année  
Ira l'AIGLE, avec Bremond,  
Faire à Marseille un plongeon,  
Dans la MÉDITERRANÉE.

## CONTES POINTUS

### I

On soutenait un jour qu'à tel droguiste,  
De Pourceaugnac petit-fils humoriste,  
Plus ne devaient les chalands acheter,  
Parcequ'il n'a chez lui que de la drogue.  
C'est de Jocrisse un bon mot à citer,  
Si ce n'est pas une épigramme rogue.  
Je répétais la bourde. Le marchand,  
Fier qu'un journal parlât de sa personne,  
Dans ce propos inséré plaisamment  
N'entrevoyait que réclame assez bonne ;  
Mais sa moitié, grâce au *γῶσι σεαυτοῦ*  
Vit autre chose en telle expression.  
Cette moitié, sous sa robe princière  
Garde toujours les us d'une chambrière ;  
Son seul plaisir, c'est de jaser d'autrui ,



Et qui jamais ne lui peut avoir nui,  
Ni ne daigna jamais s'occuper d'elle,  
Par cela même à sa langue cruelle  
Est exposé. Le journal, elle voit.  
Soudain criant, rugissant comme un dogue :  
« Ah ! tu n'as rien ici que de la drogue ! »  
Dit-elle « et dans ce mot tu trouves... quoi?...  
De la réclame... ô cerveau trop étroit.  
Las ! sans raison ni rime, de cet homme  
Jusqu'à présent si j'ai partout médité,  
C'est que mon cœur flairait un ennemi.  
Point, dans sa phrase, ores il ne me nomme,  
Mais à coup sûr c'est de moi que s'agit ».

## II

Dans le pays aux jeux Floraux borné,  
Certain banquier, déserteur de la barre,  
Fut chez sa biche un jour fort étonné  
De rencontrer un indiscret cigare.  
Rien, vous savez, d'obtus comme un amant  
Énamouré : qu'en pensez-vous, vraiment,  
Lorsque de plus il est banquier ? Ni lettre,  
Ni quolibet des amis n'avaient pu  
A son cerveau façonné pour Bicêtre  
Rendre évident ce fait partout connu  
Que sa maîtresse elle-même avait maître.  
Jugez, devant l'implicite tabac,  
S'il vit soudain, clair comme au fond d'un lac,  
Qu'il était bien ce qu'on le disait être.

« Oh ! » cria-t-il « à moi de pareils traits,  
A moi, banquier dont un banquier est père !  
Si j'en croyais ma trop juste colère,  
Fille sans foi, céans je te battrais.  
— Ose ! » Il osa, ce sauvage Bulgare.  
Lors celle-ci, loin de se gendarmer,  
« Sais-tu pourquoi » dit-elle « ce cigare  
Se trouve là ?... Pour te faire fumer ».

### III

Un avoué de la cité d'Isaure,  
De l'aube au soir et du soir à l'aurore,  
Va du COURRIER disant le plus de mal.  
Ce *rabatin* a moult raison, que diantre !  
Notre COURRIER est un piètre journal ;  
Et moi qui tiens la lyre, un piètre chantre ;  
Puisque, d'après ce critique moral,  
Nous fant juger des hommes par le ventre :  
Or, il le sait, mon ventre est très frugal.  
Lui, par contraire, il est là sans rival.  
Chez ses amis pour lécher l'assiette,  
Comme un caniche il est toujours en quête ;  
Son appétit est même si glouton  
Que pour le voir manger, assure-t-on,  
Gens l'ont parfois pris à leur régalade.  
Le fait suivant qui point n'est gasconnade  
Le prouve.

Un jour qu'il était fort malade.  
Et qu'il avait l'ordre exprès de jeûner,

On voulut voir s'il pourrait se borner.  
Quelqu'un, au lieu d'une tisane fade,  
Vient tout joyeux le quérir pour diner.  
Notre homme a l'air d'abord de s'étonner ;  
Mais du quelqu'un la charmante quelqu'une,  
Dame aux yeux noirs, à la peau lisse et brune,  
Tout aussitôt lui vient en dire autant.

Douce tentation ! Il hésite pourtant.

Enfin le fils d'iceux qui trempait dans la ligue,  
Se présente à son tour avec un grand éclat,  
Et lui dit : « cher ami, nous avons certain plat...  
Tu vas voir... Ce plat seul vaut un peu de fatigue ».  
Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?... qu'il... *Dinât!!*

## CUIQUE SUUM.

---

« A Toulouse, c'est vraiment drôle  
Comme tout va couci-couci ! »  
Disait quelqu'un à son ami.  
— « Ça » répond soudain celui-ci  
« Tient à ce que le Capitole  
Est gardé... vous savez par qui ».

\*

Bouffarel, se sentant trop bête  
Pour demeurer plus longtemps avocat,  
Se fait banquier ; mais, en changeant d'état,  
Pensez-vous qu'il change de tête.

\*

Quand vous lisez la prose de Dupin,  
Vous devinez comment Garipuy peint.

\*

Un barbouilleur de tableau,  
Dont le couvre-chef est comme  
Un pain de sucre en biseau,  
Passait à Matabiau.  
Lors, un marchand de rogomme  
Qui l'aperçut, dit tout haut :  
« Tout est poin'tu chez cet homme,  
Et l'esprit et le chapeau ».

\*

*Sur une troupe théâtrale.*

Comment pourrait-on s'engouer  
D'une troupe si mal choisie ?  
Des drames elle a beau jouer,  
C'est toujours de la comédie.

\*

*Sur la distribution des médailles aux exposants de 1858,  
indéfiniment retardée.*

De cette fête solennelle  
Le sort, à Toulouse, rappelle,  
Tout le monde le sent fort bien,  
Le triste sort de la PUCELLE :  
Depuis trois mois on parle d'elle,  
Dans trois jours on n'en dira rien.

Belle, à coup sûr, sera la fête ;  
Mais elle a si longtemps tardé,

Qu'à présent le public répète :  
« C'est la moutarde après diné ».

\*

Le banquier Bouffarel avait une maitresse  
Qu'un vieux banquier avait eue avant lui ;  
Or icelui, de temps en temps, sans bruit,  
Venait reprendre un peu son droit d'ainesse.  
Mais un cigare oublié dévoila  
A notre Samson-Sganarelle  
La fraude de sa Dalila.  
« Cet homme et moi, » dit-il à Bouffarelle  
« A tes yeux, que sommes-nous donc ? »  
— « Deux noms communs » répondit-elle  
« Dont je suis le trait-d'union ».

\*

Les animaux peints par mons Géliibert  
Font concurrence à ceux de Paul Potter.  
Ce jugement, certes, n'est pas un crime ;  
Mais est-il juste ? Oui-dà, comme la rime.

\*

On punit de tout côté  
Les faux poids et les faux litres ;  
Un réglemeut adopté  
Va poursuivre les faux titres :  
Ali ! pauvre PUBLICITÉ !

\*

*Sur le sieur Descazeaux, cinquième roue de la PUBLICITÉ.*

Quoi ! Descazeaux, dont les lunettes d'or  
Brillent ainsi que deux yeux de chouette,  
Et qui jamais n'a tiré de sa tête  
Un mot d'esprit, voire une phrase honnête,  
Est, selon vous, un journaliste fort !  
— « Parbleu ! partout, sur le cours Lafayette,  
Dedans la rue, aux théâtres, au Taur,  
En char, à pied, en chemise, en toilette,  
A jeûn, repu, valide ou demi-mort,  
Nous le voyons tenant une gazette ».

\*

Entre Dorval et Guiraud  
La différence est connue :  
L'un sait faire une statue,  
L'autre la jeter à l'eau.

\*

*A propos du succès de l'orphéon Toulousain.*

Les Bordelais sont très forts sur la danse,  
On ne le leur conteste pas ;  
Mais, lorsqu'aux chanteurs de Clémence  
Ils veulent faire concurrence,  
Les Bordelais font un faux pas.

\*

« Maurry » disent les coteries  
« Est un professeur très profond »,

Cela doit être vrai, car de ses théories  
Nul n'a jamais pu voir le fond.

\*

Un ignorant amateur des beaux-arts,  
Que dans Tolose aucuns doivent connaître,  
Est, par ses biens, au nombre des richards ;  
Mais néanmoins s'habille comme un reître.  
Hier, à cettui, dans un encan, échet  
Un lot formé de mainte vieillerie :  
Cadre, chiffon, glace, tableau, bahut,  
Fauteuil boiteux, verre et chinoiserie.  
Or, pour ses fils une gueuse implorait  
Certain lambeau de sale draperie :  
« Laissez, » dit-il « je m'en habillerai ».

\*

Monsieur, vous êtes gros notaire  
Et vous n'étiez que gargottier !  
On le voit à votre air altier,  
Monsieur, vous êtes gros notaire.  
Pour l'être, il vous a fallu faire  
Ce que le Grec fait par métier.  
Monsieur, vous êtes gros notaire,  
Et vous n'étiez que gargottier !

\*

Lorsque Bouffarel voudra  
Se marier, il pourra  
De femmes se mettre en quête,



Oncques il n'en trouvera  
Guère qu'à la Colombette.

\*

Avant de peindre ainsi les traits  
Des bonnes gens du voisinage,  
Durand fut un barbier mauvais,  
Un mauvais barbier de village.  
C'est pour ce motif, je croirais,  
Qu'on le voit, dans tous ses portraits,  
Barbouiller toujours le visage.

\*

A M. Y. DE C.

« Petit poisson deviendra grand... »  
Me dites-vous dans votre lettre,  
Avec des points abondamment.  
Vous avez supposé peut-être  
Que je pourrais facilement  
Compléter la phrase. Vraiment  
Vous errez, je ne sais que mettre.  
Je vais essayer cependant :  
« Petit journal deviendra grand  
Pourvu que Dieu lui prête vie ».   
N'est-ce point cela? Maintenant,  
De notre cher COURRIER naissant  
Voulez-vous pas que je vous die  
Comment serez ce Dieu clément ?  
Par le prix d'un abonnement.

\*

Quand le cordonnier Vestrepain,  
Qui fait les vers comme Bâreme,  
Daigne aux gens parler de lui-même,  
Pour la présomption extrême  
Il rendrait des points à Jasmin.  
L'autre jour, sur la place Magé,  
Un paon tout fier de son plumage  
Fit entendre son chant grossier :  
« Tiens ! » dit quelqu'un « voilà l'image  
De Vestrepain, le cordonnier ».

\*

*Sur l'ATHÉNIEN de Marseille, qui avait raillé le COURRIER.*

Notre COURRIER, quand il critique,  
Met du sel Languedocien ;  
Il n'a que ça dans sa boutique.  
Reste à voir si l'ATHÉNIEN,  
Comme son nom pourtant l'implique,  
A son docte concitoyen  
Donne toujours du sel Attique.

\*

Un Toulousain envoya  
Un balai gros comme seize  
A certain ami qu'il a  
Dans vieille Massillia ;  
L'épigramme n'est mauvaise.  
Mais devinez, après ça,  
Ce que ce Marseillais-là  
Au Toulousain renvoya :  
Une grammaire Française.

Un ex-scieur possède, dans la rue  
La plus passante, un riche magasin  
Où sont tassés aquarelle, fusain,  
Portrait, tableau de genre, esquisse, vue ;  
Lesquels toujours, en vrai juif des beaux-arts,  
Notre marchand a pour quelques liards ;  
Lesquels il vend pour mainte pièce jaune.  
Chez cetui donc, un jour, une personne  
Vole un objet et le glisse en son frac.  
Elle est surprise ; il lui fait des reproches.  
« Bah ! » répond-elle, en humant son tabac  
« Je puis bien mettre un objet dans mes poches,  
Vous mettez tant d'artistes dans le sac ! »

\*

*Sur la mauvaise horloge du théâtre des Variétés.*

Une horloge qui, sans façon,  
Marque deux quand il faudrait quatre,  
Au lieu d'être au petit théâtre,  
Doit être aux petites-maisons.

\*

*A propos du rapport sur l'Exposition de 1853, encore plus ajourné  
que la distribution des médailles.*

On assure que le silence  
A la bêtise sert de port :  
C'est pour cette raison, je pense,  
Qu'on ne donne pas le rapport.

\*

Croyez-moi, maitre Vestrepain,  
A rimer comme Goudelin  
Vainement votre orgueil aspire.  
Pourquoi ces incessants efforts ?  
On peut bien se passer de lyre,  
Lorsqu'en réserve on tient des cors  
Pour en donner à tout l'Empire.

\*

Un gamin, pauvre comme Job,  
Mais gourmand comme une moinesse,  
Disait : « au Seigneur je n'adresse  
Qu'un simple vœu : c'est de pouvoir sans cesse,  
Un jour, en fait de bâton de vieillesse,  
Avoir un *bâton de Jacob* ». (1)

\*

*Sur l'absence complète et permanente de petits journaux à Toulouse*

De sot orgueil Toulouse ivre,  
Un beau jour, se proclama  
Littéraire; et c'est cela  
Qui, de tout temps, empêcha,  
Avec ce seul titre-là,  
Le moindre journal d'y vivre.

(1) Pâtisserie Tou'ousaine.

## LA DISTRIBUTION DES MÉDAILLES

Aux exposants de 1858.

Aux messieurs DESTREZ

Vous n'avez pas sur nos tablettes (1)  
Exposé le moindre rouleau  
Des papiers peints que vous parfaites ;  
Mais s'abstenir, à nos yeux, vaut  
Les victoires les plus complètes :  
C'est pourquoi céans le bureau

(1) Ces couplets et d'autres faisaient partie d'un vaudeville non scénique, remplissant tout un numéro du COURRIER DES ARTISTES, et vendu sur la voie publique à un nombre considérable d'exemplaires. Ils sont censés prononcés par le président de la cérémonie.

Quelqu'un me demandait, un jour, pourquoi le genre épigrammatique que je cultive est maintenant abandonné de presque tous les poètes. C'est bien simple : lorsqu'on a trouvé un trait d'esprit, on aime mieux le délayer dans un fade article à un franc la ligne, que le concentrer dans une piquante épigramme que nul journal ne paie.

De lauriers couronne vos têtes.  
Allez ! messieurs Destrem, vous êtes  
Grands comme votre numéro. (1)

\*

A Rom. I. C. 126.

O célèbre Caze Romain,  
Vous n'exposâtes qu'un dessin,  
Un portrait à la cire peint,  
Et puis une *Fuite en Egypte*,  
Que, faite d'un éloge en *ypte*,  
On dit faite en dépit de tout le genre humain ;  
Mais ce qui vous vaut nos suffrages,  
C'est que dessus ce dernier tableautin  
Le jury s'est trouvé dépeint  
Dans l'un des quatre personnages.

Les Romains du temps de Térence  
Ne recevaient en récompense  
Qu'un peu de laurier ou de thym ;  
Nous, pour mettre une différence,  
Nous vous donnons, dans cette circonstance,  
La médaille d'honneur, ô moderne Romain.

Pour excuser notre sans-gêne,  
Cher Caze, vous direz et les gens rediront

1, Les fabricants ont pour enseigne un chiffre 55 de deux mètres de hauteur, entouré de cette légende : au Grand-numéro.

Qu'à défaut de tableaux à l'Exposition,  
Ce sont vos fresques de Luchon  
Qui vous valent pareille aubaine.

Nous l'avouons sans périphrase,  
Si nous parlons plus tard des prix par nous donnés,  
On pourra nous flanquer au nez  
Votre médaille, ô Romain Caze ;  
Nous n'en serons pas étonnés,  
Et nous nous moquerons de toute sotte phrase :  
Comme nous, vous mangez la poire à vos dinés.

\*

A L'ŒUF.

Vos tableaux ont cet avantage  
Que, si la famine, un beau jour,  
Se trouvait dans votre ménage,  
Sans aller assiéger le four  
Du boulanger du voisinage,  
Vous trouveriez sous votre main  
De quoi faire taire la faim.

\*

A L'ŒUF.

Quoique le travail au pastel  
Soit très sujet à disparaître,  
Le vôtre fait de main de maître  
Est immortel.

\*

A DURAND.

Lorsque vous rasiez la pratique  
Restaient laides les laides gens ;  
Sous votre crayon rachitique,  
Sont-ils devenus plus charmants ?

\*

A M. BOUÉZ, géologue.

Une médaille ? Pas si bêtes !  
Retournez vite à Paris, vous  
Et vos collections complètes :  
Les gens n'ont vu dans vos cailloux  
Qu'une épigramme pour nos têtes.

\*

A GAMBOGGI.

De sainte Germaine, qu'invoque  
La mièvre foule des pécheurs,  
Les croûtes devinrent des fleurs ;  
Mais pour vous et pour vos couleurs,  
Le miracle fut réciproque.

Cher Gamboggi, si l'on dénie  
Votre étoile et votre génie,  
Nous avons cru que vous pourriez



A tous les poisons de l'envie  
Opposer ceux de ces lauriers.

\*

A ENGALIÈRE.

Si nous perdimes Engalière,  
Ce peintre aimé, joyeux et bon,  
Nous retrouvons encor son frère,  
Digne du nom.

\*

A ROGAMIR,

Votre tableau,  
Plein de brio,  
Était le plus beau  
De ceux qu'on mit à la muraille ;  
Chaque passant  
En le voyant  
S'arrêtait devant :  
Cela vaut mieux qu'une médaille.

\*

A CHADOU.

Si pour la couleur et le torse  
N'êtes fort en nulle façon,  
Vous êtes de première force  
Comme Gascon.

\*

A M. DE SARDOU FR.

Vous qui peignez d'après nature,  
En amateur et sans façon,  
Qui vous enseigna la peinture ?  
Est-ce Apollon ?

\*

A M. FOURNAIS docteur et sculpteur

Sous vos juleps et vos emplâtres  
Tel client qui parfois est mort,  
Au moins dans vos marbres grisâtres  
Peut vivre encor.

\*

A M. BOURVILLÉ.

On vous accusa crûment  
De soutirer la morphine  
De l'opium ; mais j'opine  
Que c'était bien fausement.  
La preuve est qu'à l'audience  
Certains juges très connus,  
Ayant goûté sans doute la substance,  
Fermèrent les yeux là-dessus.

A ROI ÉDÉ.

Vos jolis mendiants en terre  
A nos yeux n'ont que le défaut  
De n'être pas, dans cette affaire,  
Signés Callot.

\*

A QUINSAC.

Vous auriez la première place  
Par vos tableaux, monsieur Quinsac,  
Si vous aviez passé le frac  
Pour solliciter cette grâce.

\*

A M. GUIRALD.

Au factotum que rien ne lasse,  
Dont la griffe est partout et le cœur nulle part,  
Médaille de première classe  
Pour avoir inventé le beau métier Jacquard.

\*

AU PUBLIC.

Je vous entends sur un ton aigre-doux  
Dire : « ce vaudeville, hélas ! n'est rien qui vaille,

Puisqu'il n'a pas d'intrigue ». Taisez-vous,  
L'intrigue est sous chaque médaille.

Un évangile que j'oublie  
Annonçait à nos bons aïeux  
Que ceux-là s'en vont droit aux cieux  
Qui sont nés à Toulouse ou dans la Bétie :  
Au revoir donc en ces hauts lieux !

# TABLE DES MATIÈRES

## SIMPLES RIMES

### Odes

Au poète . . . . .	42
Boute-selle . . . . .	40
Cannes . . . . .	36
Chant de fumeur . . . .	42
Côte . . . . .	14
Exposition de Londres . .	18
Légende de Berthe . . . .	59
Légende d'Oscar . . . . .	63
Mistral . . . . .	9
Mort de ma mère . . . . .	29
Mort de ma sœur . . . . .	48
Napoléon III . . . . .	21
Nouvel-an . . . . .	26
Nostalgie . . . . .	54
Sabbat . . . . .	16
Sébastopol . . . . .	51
Trois soleils . . . . .	56

### Epitres et fables

A madame E. N. . . . .	82
A monsieur F. A . . . . .	71
A monsieur F. A . . . . .	76
A Léon De Berluc-Perussis	93
Ane endimanché . . . . .	80
Antiquaire et ses amis . .	98
Avocat qui veut écrire . .	91
Bourdon et l'abeille . . .	75

### Lais d'amour

Amour du poète . . . . .	121
Ange terrestre . . . . .	112
Au bord des flots . . . . .	106
Baiser . . . . .	119
Bonheur . . . . .	110

Couronne merveilleuse . . . . .	115	Belle-de-nuit . . . . .	151
Fol aveu . . . . .	134	Brin de cyprès . . . . .	147
Grain d'encens . . . . .	117	Brin de myrthe . . . . .	145
Loi du cœur . . . . .	136	Camélias et ronces . . . . .	141
Ma brune . . . . .	101	Deux bouquets . . . . .	144
Oubli . . . . .	132	Fleurs poétiques . . . . .	148
Poète aimé . . . . .	128	Peinture et poésie . . . . .	157
Poudre d'or . . . . .	104	Peintre et poète . . . . .	155
Remembrance . . . . .	108	Placet . . . . .	153

Stances

Amitié . . . . .	139
------------------	-----

Pétales détachés

De page 160 à page 164.

LA FOLLE DU LAC D'OD

De page 165 à page 220

LES PALLADIENNES

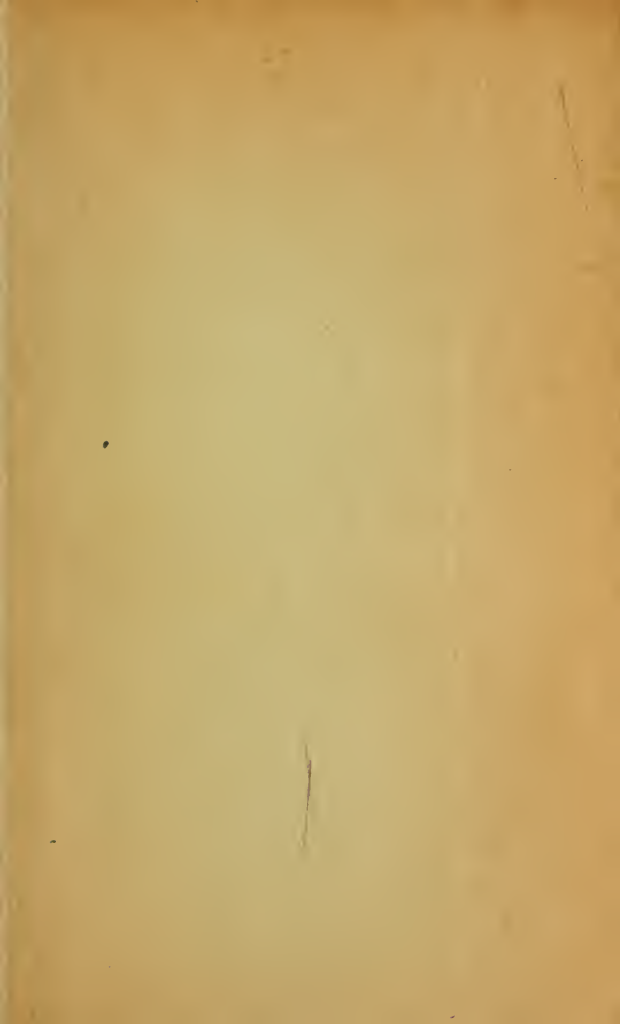
Arbitraire . . . . .	238	Distribution des médailles	
Bouquet d'épigrammes . . . . .	250	aux Exposants de 1858.	283
Causeries . . . . .	258	Épines de rhétorique . . . . .	264
Congrès méridional . . . . .	246	Garonne . . . . .	231
Contes pointus . . . . .	270	Jeux Floraux . . . . .	234
<i>Cuique suum</i> . . . . .	274	Toulouse . . . . .	223

FIN



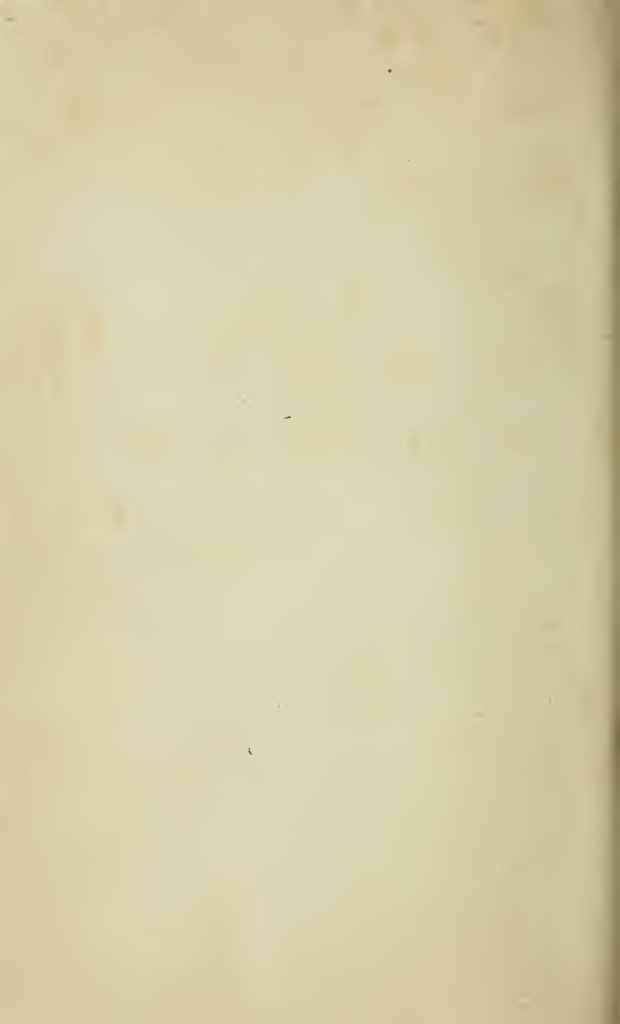
















FQ  
2376  
N33F5  
1866

2 vol  
Négrin, Emile  
Les fleurs de Cannes

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

